

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

DONNÉ

PAR

CLAUDE-ANTOINE PECCOT

Licencié ès sciences

NÉ A PARIS, LE 27 AVRIL 1856

MORT A 20 ANS ET 5 MOIS

LE 18 SEPTEMBRE 1876

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE,

TOME QUATRIEME.

S.P. h. 8^{te}

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON
Origine, de ses Progrès, & des diverses
Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à
notre tems.

Par M. DESLANDES.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.



*Opinionum comenta delet dies ,
Natura judicia confirmat.*

Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

M. DCC. LVI.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je publiai les trois premiers Volumes de l'Histoire Critique de la Philosophie , je comptois que la suite travaillée avec le même soin , ne tarderoit pas à paroître ; & je sentoís parfaitement que plus cette Histoire approcheroit de notre tems , plus elle deviendroit agréable & utile , tant par les progrès qu'a fait la Philosophie ; que par la maniere noble & élégante dont elle a été traitée. Mais divers obstacles ajoutés les uns aux autres , m'ont retenu jusqu'à présent ; & j'ai crainé de nouvelles contradictions de la part de ceux que blesse toute vérité dite hardiment. J'en avois effuyé d'une autre sorte de la part de quelques personnes , qui croyoient que l'amour de la Philosophie ne pouvoit s'allier avec l'esprit & le maniment des affaires , comme si un homme

Tome IV.

a

AVERTISSEMENT.

vrai , juste , désintéressé , pesant toutes choses au poids de la raison , n'étoit pas l'homme le plus propre à suivre l'ordre établi par les loix , & à y ramener ce qui s'en écarte. Le Philosophe est le seul citoyen , & le citoyen est le seul qui aime & procure le bonheur public.

De pareils obstacles auroient duré long-tems , si ce courage d'esprit qui doit accompagner un Auteur , lequel a le loisir de penser , ne m'avoit comme obligé de donner la suite d'un ouvrage que le Public avoit lû avec des yeux d'indulgence. J'ose donc lui promettre que le quatrième Volume de l'Histoire Critique de la Philosophie paroîtra avant la fin de cette année , & que les autres, vû l'arrangement que j'ai pris , le suivront de près. Heureux ; si je persiste à soutenir avec modération mes premiers sentimens , & si l'air contagieux qui regne aujourd'hui , ne m'invite point à dire par complaisance , & peut-être par intérêt , ce que je

AVERTISSEMENT.

ne crois point. Je me flatte, suivant les dispositions où je me trouve & le peu de cas que je fais des faveurs mal distribuées de la fortune, que je ne changerai point de sentiment.

Les deux derniers Volumes de mon Ouvrage contiendront une histoire de l'esprit & du cœur humain, traitée suivant mon goût & mes idées particulières. Cette Histoire renfermera deux choses : 1°. Le détail des vertus & des vices qui ont triomphé dans chaque siècle, des cruautés, des injustices qui s'y sont commises, les noms des Rois équitables & bien-faisans dont la liste est si courte & les noms des Tyrans & autres mauvais Princes pour en inspirer de l'horreur. 2°. Le progrès des connoissances humaines, les efforts de génie qu'ont fait les grands Philosophes & les grands Législateurs, l'établissement des principales Religions en chaque pays, & les changemens qui y sont arrivés, soit par hasard, soit de dessein prémédité ;

AVERTISSEMENT.

enfin , les différens goûts qui ont succédé les uns aux autres , soit dans les mœurs , soit dans les sentimens , soit par rapport au commerce ordinaire de la vie. Cette Histoire , si je ne me trompe , aura quelque chose de neuf & de singulier. Et comme en écrivant l'Histoire Critique de la Philosophie , mon intention a été d'écrire l'histoire de l'esprit humain, envisagé par ses côtés les plus favorables, il me semble que pour relever davantage cette Histoire , celle du cœur humain doit s'y lier & s'y unir intimément. Si l'on veut bien connoître les hommes , il faut les décomposer , pour ainsi dire , & considérer d'abord leur esprit, ensuite leur cœur ; car il y a de grandes vertus sans esprit , comme il y a de sublimes connoissances sans mœurs & sans probité.

Depuis que les trois premiers Volumes de l'Histoire Critique de la Philosophie ont été imprimés , il en a paru une Latine sous le titre d'*Historia*

AVERTISSEMENT.

Critica Philosophiæ à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta.

Cet Ouvrage loué par les uns & blâmé par les autres , est d'un Allemand , nommé Jacques Bruckerus. Pour moi , si j'osois être d'un sentiment contraire à celui des célèbres Auteurs de l'Encyclopédie , je dirois que c'est une compilation indigeste partagée en cinq gros Volumes *in-4^o*. plutôt qu'un ouvrage réfléchi. Bruckerus a lû sans beaucoup de discernement , & il a écrit sans nulle bienséance ; & quoique Messieurs de l'Encyclopédie assûrent que son ouvrage donne lieu à beaucoup penser, je prendrai, moi , la liberté de leur dire que plus de la moitié en est d'une diffusion & par conséquent d'une inutilité dont rien * n'approche. En effet , à quoi peuvent servir les deux premiers Volumes ? Que nous apprennent-ils , sinon des folies & des absurdités tirées

* Dans la suite de cet Ouvrage , je donnerai des exemples de ce que j'avance ici.

AVERTISSEMENT.

des plus anciens Peuples , & dont la plus grande partie vient de quelques modernes ignorans & superstitieux qui ont donné leurs rêveries pour des vérités ? N'aurois-je pas eu , par exemple, bonne grace , de remplir un volume des prétendus sistêmes des Perses & des Chaldéens , dont on ne trouve que quelques lambeaux mal assortis dans l'Antiquité , & que des visionnaires ont cousus les uns avec les autres vers le tems de la décadence de l'Empire de Constantinople ? N'aurois-je pas eu encore bonne grace d'imiter l'Allemand Bruckerus , & d'offrir au Public un volume circonstancié de la Philosophie cabbalistique des Hébreux & des Juifs ? Il me semble que j'en ai dit tout ce qu'il en falloit sçavoir dans mon Histoire Critique de la Philosophie ; & dût le Bruckerus m'accuser de trop de concision & de briéveté , j'avouerais naïvement que je ferois fâché d'en avoir dit davantage ; & si c'est à ses yeux un mérite d'être am-

AVERTISSEMENT.

ple & prolix, j'aime mieux, tout bien examiné, être court & judicieux.

Je ne parlerai point des extraits, que les principaux Journalistes ont donnés de mon Ouvrage. Ils me font tous, malgré leur différente maniere de penser & de saisir les objets, ils me font, dis-je, tous assez favorables : mais ce qui m'a le plus touché, c'est qu'ils m'ont rendu la justice que je fouhaitois qu'ils me rendissent, c'est d'avoir préféré à une érudition fastueuse, & qui pour l'ordinaire coûte peu à acquérir, ce choix & cette attention qui servent à éclairer les hommes ; d'avoir plus songé à faire connoître le génie & le caractère des anciens Philosophes, qu'à rapporter leurs sentences, leurs bons mots, les titres de leurs livres & l'Olympiade où ils ont vécu.



AVERTISSEMENT.

De quelques pensées & de quelques axiomes propres à découvrir le fond de la Philosophie des Anciens.

I.

L'homme , dit Platon , étant doué d'intelligence , doit faire usage de cette faculté pour se déterminer entre le bien & le mal.

Il doit être encore persuadé que Dieu n'agit jamais contre la convenance morale des choses ; & cette persuasion dépend de la manière attentive dont il interroge la nature.

Qu'il s'examine ensuite lui-même , & il découvrira sans peine ce qu'il doit penser & ce qu'il doit faire , pour se concilier la bienveillance de l'Etre suprême.

Enfin , un homme en se servant des forces de son entendement , pourra sçavoir en quoi consiste la religion qui lui est essentielle , & agir d'une ma-

AVERTISSEMENT.

niere convenable tant à sa propre nature qu'aux circonstances dans lesquelles il se trouve. *Plato de Legibus.*

II.

Si Dieu, remarque Cicéron, avoit voulu que la Religion fût la même dans tous les tems & chez tous les Peuples, elle feroit telle par les moyens admirables qu'il auroit destinés à cela. Mais croire que ce qui nous concilie aujourd'hui sa faveur, peut demain nous attirer sa haine, c'est en vérité une pensée peu raisonnable. La bienveillance de Dieu n'est point attachée ni à un âge particulier, ni à une certaine famille, ni à une certaine Nation : c'est un bien général, c'est une prérogative accordée à l'humanité, dont chacun peut juger par la convenance des choses. *Cic. de Nat. Deorum & lib. 4. Acad. Quæst.*

III.

Il est certain, dit encore Platon, que les devoirs que Dieu nous impose, sont tels que des êtres raisonnables

AVERTISSEMENT.

placés dans les circonstances où nous sommes, peuvent les remplir par les seules forces de leur nature. L'Etre infiniment sage & infiniment parfait, n'a point créé des êtres raisonnables pour leur prescrire des choses ridicules & contraires à la raison qu'il leur a donnée. *Plato ubi supra.*

I V.

On dit souvent, repete plus d'une fois Aristote, que Dieu étant souverainement libre, peut commander tout ce qu'il veut & en agir avec ses Créatures suivant son bon plaisir. Mais quelle idée ose-t-on-là nous donner de Dieu ? Hé quoi ! ne se servir de son pouvoir & de sa toute - science, qu'au préjudice & au désavantage de ses Créatures ; est-ce une idée digne de lui ?

S'il y a un Dieu , il n'agit point arbitrairement : mais il suit la convenance morale des choses , c'est-à-dire que Dieu nous ayant accordé la raison pour nous conduire pendant les

AVERTISSEMENT.

bornes étroites de cette vie, il ne peut nous rien ordonner de contraire à cette raison. *Aristot. Methaphys. l. 1. & 2.*

V.

Exister, ajoute Aristote, n'est point un avantage, & ne sçauroit par conséquent nous imposer aucune obligation. Mais exister d'une maniere favorable, d'une maniere qui nous soit utile, exige de nous un tribut de reconnoissance, de respect & de vertus. *Aristot. ubi supra.*

Comme il est plus noble & plus grand de faire des heureux que des malheureux, on doit se confier à la bonté de Dieu & tout attendre de sa misericorde. *Stob. passim.*

VI.

Nous avons des raisons puissantes pour croire que Dieu n'employera point son autorité suprême d'une maniere bizarre & pernicieuse; mais qu'il l'employera plus en Pere infiniment bon qu'en Juge sévere, plus en Roi bien faisant qu'en usurpateur tyrannique.

AVERTISSEMENT.

VII.

Tous les Stoïciens soutenoient qu'il n'y a point d'histoire où l'on ne voye distinctement ce que peut la destinée, & combien il est difficile d'échapper à cet ordre qui amene les événemens enchaînés les uns aux autres. Tout arrive parce qu'il doit arriver.

La fortune semble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de sentir son pouvoir souverain.

Fortuna omnipotens & ineluctabile Fatum.

La destinée est cause de beaucoup d'événemens, auxquels on ne peut se dérober; & souvent on se dit à soi-même, pourquoi n'ai-je pas évité tel accident, j'en étois le maître: mais je ne l'ai pas évité parce que je vois clairement qu'il devoit arriver. *Senec. Epict. vid. etiam Tacit.*

VIII.

L'Orateur Philosophe parlant de la superstition, la dépeint comme le plus

AVERTISSEMENT.

grand mal dont un homme puisse être
attaqué. « Dès qu'on s'y laisse aller ,
» dit-il , elle vous poursuit , elle vous
» obsède , elle vous tourmente sans
» cesse..... s'il tonne , s'il éclaire , si le
» feu du ciel tombe , s'il naît quelque
» espece de monstre ; enfin , si d'une in-
» finité des choses possibles il en arrive
» quelqu'une qu'on n'attendoit point ,
» la superstition est incontinent sur vos
» pas , & ne vous laisse jamais dans une
» assiette paisible & courageuse. Le
» sommeil même qui devoit être l'asy-
» le de tous les hommes dans leurs pei-
» nes & dans leurs inquiétudes , est pour
» le superstitieux un nouveau champ de
» frayeurs , qui ne lui permet pas de re-
» flechir sur ce qu'il y a de frivole &
» de mal-entendu dans l'objet de sa
» crainte. »

C'est-là ce qui a donné lieu à plusieurs
Philosophes de préférer l'athéisme à la
superstition. Si l'Athée, disoient-ils, se
comporte mal, parce qu'il n'a aucune re-
ligion ni aucune piété , le superstitieux

AVERTISSEMENT.

se comporte encore plus mal, parce qu'il se sert du voile de la piété & de la religion, pour autoriser tous les défordres & toutes les violences qu'il commet.

A ce que les anciens Philosophes ont dit sur la superstition, j'ajouterais le Commentaire instructif du Chancelier Bacon, un des premiers restaurateurs des sciences exactes. La superstition, observe dans ses essais cet Auteur illustre, ôte à l'homme le bon sens, l'amour de la vérité, l'inclination naturelle aux devoirs de la société, la connoissance des loix & l'attachement à sa propre réputation : au lieu que l'athéisme, en méconnoissant la Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & se laisser conduire conformément aux dehors d'une vertu morale. La superstition furieuse dans ses principes & sanguinaire dans ses effets, trouble la paix des Etats où elle se répand, porte en tous lieux le tumulte & la confusion, allume le flambeau de la discorde : l'Athéisme, au contraire, retiré en lui-même, ne cause aucun de ces maux.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME IV.

LIVRE DIXIEME.

De la renaissance des Lettres en Italie , & successivement dans les autres Royaumes de l'Europe.

CHAP. XLV. 51. I. *De Corneille Agrippa.* 53. II. *De l'Abbé Tritheme.* 56. III. *De Jean Pic de la Mirandole.* 58. IV. *De Jérôme Cardan.* 59. V. *De Jean Reuchlin.* 60. VI. *De quelques Auteurs Anglois.* 64

CHAP. XLVI. I. *De la renaissance des Lettres.* 69. II. *Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople , étoient partagés entre Platon & Aristote.* 77

CHAP XLVII. I. *Qu'on suivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.* 83. II. *Des défauts où les Sçavans y tomberent.* 87. III. *Abregé de la vie de quelques-uns de ces Sçavans.* 89. IV. *De l'envie qu'on eût à la Cour de Florence de christianiser les anciens Philosophes.* 97

CHAP. XLVIII. I. *Portrait de Leon X.* 100. II. *Des sentimens impies qui s'éle-*

TABLE DES CHAPITRES.

<i>verent sous son Pontificat. 101. III. Des Philosophes qui donnerent dans ces sentimens. 104. IV. Reflexions. 113. V. De Laurent Valla. 116</i> CHAP. XLIX. I. <i>De la renaissance des Lettres en Allemagne. 119.</i> II. <i>De Rodolphe & de George Agricola. 120.</i> III. <i>Suite de cette renaissance. 121.</i> IV. <i>Des principaux Auteurs qui y contribuerent. 124</i> CHAP. LI. I. <i>De la renaissance des Lettres en Angleterre. 135.</i> II. <i>De Henri VIII. 138</i> III. <i>De la Reine Elisabeth. 139.</i> IV. <i>Du Chancelier Bacon. 141.</i> V. <i>De Thomas Hobbes. 143.</i> VI. <i>Réflex. 146</i> CHAP. LII. I. <i>Remarques sur l'Espagne. 147.</i> II. <i>De Louis Vivés. 149.</i> III. <i>De l'Université de Coimbre en Portugal. 151</i> CHAP. LIII. <i>Du renouvellement des Lettres & des beaux Arts en France. 152</i> CHAP. LIV. <i>Des Princes qui succederent à François I, & de la conduite qu'ils tinrent à son exemple. 161</i> CH. LV. <i>Histoire de Pierre Ramus. 168</i> CHAP. LVI. I. <i>Que toute l'Europe sentit qu'il falloit penser, lorsque parût la nouvelle Philosophie. 173.</i> II. <i>Idée de cette Philosophie. 179.</i> III. <i>De l'ardeur qu'on témoigna pour les opinions des Stoiciens. 183</i> CHAPITRE LVII 186	DISCOURS
---	------------------------

DISCOURS,

Où l'on examine ce que les
anciens Philosophes pensoient
de la Divinité.

*Ego enim non populum advocare, sed
certos electosque soleo, quos intuear,
quibus credam, quos denique &
tanquam singulos observem, &
tanquam non singulos timeam.*

Plin. Epist. lib. 7.



DISCOURS.

LA Philosophie est la science de la plus grande étendue. Elle renferme tant de parties, & des parties si différentes les unes des autres, qu'en écrivant son Histoire, il est impossible qu'on n'en oublie ou qu'on n'en néglige quelques-unes. C'est ce qui m'a engagé à relire attentivement les trois premiers volumes de mon Histoire de la Philosophie, & à donner de nouveaux jours à ce qui n'étoit pas assez éclairci ni assez détaillé. Tout cela joint & combiné ensemble pourra me fournir des remarques utiles, & propre à développer le génie des anciens Philosophes. Car il ne faut point juger d'eux, ni de leur doctrine, sur quelques passages pris au hazard dans leurs Ou-

vrages. Souvent ces passages se contredisent les uns les autres : plus souvent encore ils sont enveloppés d'expressions métaphoriques , qui séduisent & trompent au premier abord. Il faut , pour n'en être point la dupe , apporter à leur examen de bons yeux , de ces yeux que d'ordinaire les Compilateurs n'ont point malgré leurs recherches laborieuses.

Pour ce qui regarde les Auteurs qui depuis la naissance de Jesus-Christ , ont parlé des ancens Philosophes , j'avoue qu'on ne doit point se livrer aveuglément à leurs divers témoignages. Ils ne rapportent gueres que des Sentences , des Apophthegmes , des Pensées isolées , qui ne fournissent aucune instruction suivie. J'en pourrois citer ici plusieurs exemples ; mais on ne peut ouvrir aucun Livre qui traite de la Théologie Payenne ou de la Vertu des Payens , qu'on n'en soit rassasié.

I.

Les anciens Philosophes recom-

DISCOURS. 5

mandoient expreffément l'étude de la Nature dont le détail eft immense, comme l'étude la plus propre & la plus avantageufe à l'homme, laquelle peut également fervir à éclairer fon efprit & à calmer les tempêtes qui agitent fon cœur. Cette étude mene par dégrez à la vraie Science, qui ne confifte point, fuivant la remarque de Platon (a) & d'Aristote, à fçavoir ce que les autres ont fçu, ni à charger fa mémoire de ce que les Livres renferment. Elle confifte à faire ufage de fon efprit, en lifant les meilleurs de ces Livres, & en choififfant les Auteurs qui ont une plus grande réputation de probité, de fageffe & de fincérité: elle confifte à juger, non d'après ces Auteurs qui fe trompent encore fouvent, mais d'après foi-même, d'après les lumieres qu'on a acquifes: elle confifte à faifir l'efprit de chaque chofe, & à difcerner ce qui lui eft effentiel de ce que les hommes y ont

(a) *Plat. in Theæt. & Arist. Lib. 1. & 3. Metaphy.*

6 DISCOURS.

ajouté : elle consiste enfin à fortifier son jugement, à étendre ses connoissances , à n'être point la dupe ni des hommes , ni de leurs opinions , ni des tems ni des lieux , ni de l'autorité séduisante du plus grand nombre.

De la même maniere, croire (a) n'est point ajouter foi à ce que disent les autres , ni à ce qu'ils peuvent croire en effet : mais c'est examiner sérieusement & à la lumiere de son esprit quels sont les motifs de crédibilité qu'on propose , quel degré de force ont les raisons qui doivent porter à croire ou à ne pas croire : c'est démêler la vérité des vraisemblances, la certitude des probabilités , l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager : c'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui qu'on prend , & c'est suivre ce parti avec courage , avec persévérance , avec une

(a) *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ut credat invitus. Theodo. apud Cassior.*

ferme résolution de n'en point changer.

On ne sçait donc, suivant la pensée des deux Philosophes que j'ai cités, que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraie science ; & on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion.

I I.

La Vérité (a) que Cicéron regardoit avec tant de respect & comme l'essence même de la Divinité, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout tems que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle : & ces hommes privilégiés furent d'abord appelés les Sages par ex-

(a) S. Augustin assure que *satis apparet supra mentem nostram esse legem quæ veritas dicitur*, Aug. de Doctr. Christ. l. 1.

cellence, & ensuite d'un nom plus doux, les Amis de la Sagesse. Eux seuls aimoient tendrement la Vérité, ou du moins ce petit nombre de Vérités auquel la Nature nous a comme bornés. Eux seuls osoient se faufiler dans le fond, dans l'intérieur de la Religion; ils distinguoient en détail & la Morale commune à tous les hommes, & la Politique qui est la Morale particulière des Souverains; ils recherchoient en un mot ce qu'il y a d'essentiel & ce qu'il y a de captieux, ce qu'il y a d'utile & ce qu'il y a de frivole dans cet amas d'opinions, de préjugés, de mœurs, d'usages, de Loix & de coutumes répandus sur la face de la Terre. Voilà quel étoit autrefois, & quel est encore aujourd'hui le partage des Amis de la Sagesse, de ces gens qu'on nomme Philosophes.

Pour ce qui regarde le peuple incapable de réflexions, la Vérité avoit un éclat trop vif, une lumière trop forte, pour lui plaire & lui convenir. Des vûes si courtes ne pouvoient s'y prêter, des yeux si

mauvais ne pouvoient s'en accommoder. Il fallût donc affoiblir cette lumiere, il fallût diminuer cet éclat, tantôt par des ombres qui couvrirent certains objets, tantôt par des nuages au travers desquels on en pût voir d'autres extrêmement déguisés.

De-là font venues toutes ces fables qui masquoient la Religion & la Théologie des Anciens, qui enveloppoient la Divinité, pour ainsi dire, & la représentoient sous les images d'un feu brûlant, d'une lumiere étincelante. De-là tant de fictions employées pour dérober aux simples & aux indiscrets la connoissance des mysteres & des énigmes de la Nature; pour leur cacher ce qu'on pouvoit déjà sçavoir de l'origine commune de toute chose, de la correspondance qu'ont entr'eux, les Etres primitifs, & de l'ordre dans lequel ils se succedent les uns aux autres; enfin, de la force intérieure où, si j'ose ainsi parler, de cette ame universelle qui meut, qui pénètre tout, qui donne à la matiere une vie que rien ne peut altérer.

De-là tant de discours artificieusement concertés, soit pour retenir les peuples policés dans leur devoir & y appeller les peuples barbares, soit pour donner une certaine consistance au culte public, & inspirer par son moyen aux hommes des sentimens de douceur, de modération & d'humanité. Rien de plus désirable dans le commerce, dans le cours ordinaire de la vie que ces sentimens, & rien de plus rare en effet.

On voit par ce que je viens de dire, qu'il n'y avoit parmi les Anciens qu'un très-petit nombre de Sages qui connussent la Vérité: & peut-être que le nombre de ceux qui la connoissent parmi nous, est plus petit encore. Si quelqu'un de ces Sages touché de compassion pour le genre humain, osoit découvrir la moindre Vérité; loin d'être remercié, il s'attiroit une aversion presque générale: tant les préjugés tiennent au cœur de la multitude, tant elle a de peine à se déprévenir. On haïssoit ce Sage qui avoit parlé; on le poursuivoit sans aucun

ménagement. N'est-ce point là ce qu'on voit malheureusement rapporté dans l'Histoire de la Philosophie ancienne ? Combien de Socrates maltraités , pour avoir soutenu les intérêts de l'Être suprême contre une foule de Divinités subalternes ? Combien d'Aristotes obligés de se cacher , pour éviter la fureur & les noirs complots des Prêtres de Cérés ? Combien d'autres Philosophes contraints de s'expatrier , pour aller vivre dans cette douce obscurité qui plaît tant à ceux qui sçavent penser ?

Quoique Saint Augustin ait approuvé l'usage où étoient les Anciens de couvrir la Vérité sous le voile des fables , des métaphores , des allégories , des fictions , & qu'il ait avancé comme un principe certain que (a) *necesse est ut taceatur aliquod verum propter incapaces* : il faut avouer cependant que toutes ces enveloppes mystérieuses donnerent lieu à l'idolâtrie. Et quelle idolâtrie encore ! la plus vile & la

(a) *August. de Don. Persever.*

plus méprisable de toutes , celle qui regarde les plantes & les animaux comme l'objet d'un culte public. Passe encore pour l'adoration du Soleil. Si l'on peut pardonner quelque idolâtrie aux hommes , c'est assurément celle-là , qui ne manque point d'une certaine noblesse. Car où la Divinité s'est-elle mieux peinte , que dans ce globe immense de feu & de lumière ?

III.

L'Idolatrie (a) étoit la Religion des Peuples imbécilles , & qui noyés dans les voluptés basses & grossières , ne pouvoient regarder fixement l'Etre Suprême , ni admirer les merveilles de ce vaste Univers. Pour les Fondateurs des grandes Monarchies , les Philosophes , les Législateurs , ils suivoient la Religion naturelle qui n'a point appelé les Fables à son secours. Sa simplicité fait son principal mérite : tout ce

(a) *Vossius , de Idolatria Lib. 1. cap. 1. 2. & 3.*

qui l'approche, tout ce qui l'environne, n'est point obscur ni mystérieux. Le vrai la devance, & le bonheur la suit. Il n'y a que deux principes qui lui soient essentiels, deux devoirs qu'elle impose.

Le premier consiste à adorer le Pere, le Dieu de toute chose, en esprit & en vérité: c'est le seul culte qu'il demandoit à ceux que la révélation n'avoit point encore éclairés, le seul qui fût alors digne de lui, culte de respect, d'amour & de reconnoissance. Le second devoir que prescrit la Religion naturelle, consiste non-seulement à ne point faire de mal à ses semblables, aux Hommes qui sont de la même origine & de la même famille, mais encore à leur faire tout le bien dont on est capable. Et la mesure de ce bien doit être l'amour de soi-même: amour fondé sur le besoin réciproque qu'on a les uns des autres; & plus encore sur l'obéissance due au Créateur, au Conservateur, au Bienfaiteur commun.

Dans la Religion naturelle, chaque Homme est Prêtre. L'Autel sur

lequel il sacrifie, est l'Univers entier tout brillant de merveilles, de prodiges, de beautés sans nombre; tout pénétré de la Divinité. Cette Religion n'admet point de Séducteurs, d'Enthousiastes, de ces gens qui pour tromper les autres plus hardiment, affectent d'être eux-mêmes trompés les premiers.

I V.

Les deux principaux objets qui fixoient l'attention des anciens Philosophes, étoient Dieu & la matiere; mais ils n'envisageoient pas tous de la même maniere ces deux objets. Il y avoit entr'eux une grande différence. Les uns croyoient que Dieu & la Matiere, sont les deux premiers principes, & qu'ils formoient par des nœuds éternels & qui ne pouvoient se délier, le Tout, l'Univers. Dieu est l'intelligence suprême, disoient ces Philosophes: la Matiere est l'organe immédiat de Dieu. Il vit parce qu'il agit, & il agit parce qu'il a une Matiere soumise à son action. Desunies, ce sont

deux substances incomplètes , & pour ainsi dire , non-existentes. Leur union constituë le tout , qui seul mérite le nom de substance. Dieu est l'Etre par soi , & la cause universelle : & ne pouvant y avoir de cause sans effet , la Matière est l'effet , Dieu la cause. Le lien qui les assujettit l'une à l'autre , est la Nature bienfaisante. La Nature est quelque chose de réel : c'est l'action de Dieu , à laquelle répond à point nommé la réaction de la Matière : c'est le changement continuë des formes toutes tirées du même fond , qui naissent , renaissent & semblent s'anéantir tour à tour. *Opus Naturæ* , remarquoit Aristote , *est opus intelligentiæ*.

Dieu est l'Excellent par lui même : la matière n'excelle que parce qu'il y a un Dieu. Il ne peut exister sans la Matière , ni la Matière sans lui.

Le Polythéisme n'a été d'abord qu'une équivoque. Les Hommes frappés des perfections multipliées de Dieu , n'ont pû les considérer ni les embrasser d'un seul coup d'œil. Ils les ont décomposées. De-

là autant de Dieux subalternes , qu'il y a de sublimes perfections dans Dieu lui-même. Les trois principales & dont toutes les autres découlent , sont une intelligence sans bornes , une bonté infinie , une puissance qui peut faire tout ce qui n'implique point contradiction , ou ne se termine point à l'absurde.

Les Payens n'adornoient point plusieurs Dieux indépendans les uns des autres. Ils adornoient un Dieu suprême , mais *imcompréhensible* , *innominable* , *inconnu* , auquel étoient soumis tous les Dieux subalternes , tous les demi-Dieux. Leur nombre augmentoit ou diminuoit suivant les besoins différens des Peuples , & les idées différentes des Philosophes. Ils étoient souvent obligés de se prêter à ce que la multitude exigeoit d'eux , & de créer , pour ainsi dire , de nouveaux Etres.

Tout se meut : mais tout tend au repos , & tout y parviendroit enfin , sans l'art (a) de Dieu qui ré-

(a) *Ars omnipotentis Artificis. Aug. de verâ Relig. Lib. 1.*

veille incessamment la Nature , & qui remet chaque partie de l'Univers dans la place où elle doit être , pour y conserver l'ordre & la symétrie. L'art de Dieu fait que lui seul reste immobile , tandis que tout ce qui est hors de lui , est coulant , fluide , variable , incertain. Cet art fait encore que rien ne périt , rien ne se détruit ; que tout tend , non à se perpétuer , mais à se renouveler ; enfin , qu'en tous lieux on ne voit que des naissances , des morts , des renaissances. *Omnia (a) vivunt* , dit Platon , *aut properant vivere*. Tout cela est assaisonné & nuancé par le plaisir , qui n'est pas un des moindres caractères de l'art divin. En effet , le plaisir est le motif universel , le milieu qui rapproche les extrémités , la fin où tout tend , le noeud en un mot , le lien inaltérable de la Nature.

V.

Voilà ce que pensoient les Phi-

(a) *Plato in Timæo.*

lofophes les plus raisonnables de l'Antiquité, ceux qui diftinguoient Dieu de la matiere : comme Anaxagore, Socrate, Platon, Ariftote. Ces Philofophes ajoutoit que par l'énergie, par l'intenfité de fa nature, Dieu agit continuellement, & agit fur la Matiere toujours difpofée à recevoir fes ordres. Mais on ne doit pas croire pour cela que la Matiere foit quelque chofe de mort, & d'inanimé. Elle eft au contraire vivante & pénétrée d'une force interne, d'une vigueur fecrete & à nous inconnue, qui la rend capable de paffer par toutes les formes poffibles, fuivant les diverfes loix de gravité, d'attraction, d'électricité, de magnétifme, de fimpatie ou d'affinité &c. Elle eft pleine de vies particulieres, d'ames indivifibles, incorruptibles, ne devant jamais périr. *Tota Natura*, remarque Pline, *animata eft. Et quæ videntur animâ carere animam etiam habent. Nihil enim fine eâ vivit.* Ces ames font de différentes efpeces; les unes fenfitives, les autres agiffantes fans connoître leur action,

ou le principe de leur action, les autres douées de sentimens, mais sans réflexion : ce qui va jusqu'à l'infinie, & depuis le plus petit animal, le plus vil insecte, jusqu'à l'Homme. Mais qu'est-ce que l'Homme, qu'est-ce que les substances intelligentes dont je parle, il faut pour les bien connoître, remonter à la force active de la Matière, à la cause universelle qui anime tout & qui agit par tout, & qu'on doit regarder comme la vie générale, la vie des vies particulières.

Rien n'a commencé, disent Cicéron & Plin le Natureliste, rien ne finira. Le tout est éternel : la totalité des êtres n'augmentera ni ne diminuera. Pour l'ordre, l'arrangement, la succession de ces mêmes êtres pris tant en général qu'en particulier : c'est proprement l'ouvrage de Dieu, c'est l'art supérieur & admirable qu'il emploie, c'est pour tout dire l'ensemble de l'Univers.

En considérant Dieu & la Matière, les Anciens observoient qu'il est aisé d'appercevoir comment les

choses naturelles sont produites & non produites tout-à-la-fois : non produites parce qu'elles sont éternelles , & produites à cause de la succession des formes. Ils observoient encore que l'espace & le tems étoient Dieu lui même , qui existoit toujours ; mais que par rapport à la Matière , l'espace n'étoit que l'ordre des coëxistences , & le tems que l'ordre des existences successives. Ils ajoutoient que tout ce qui vit a une ame , & que tout ce qui a une ame vit : l'Ame & la vie n'étant que des termes synonymes. Sur quoi je citerai Anaxagore qui disoit avec toute l'école Ionique : *Ubi est (a) anima est etiam vita , & ubi est vita est etiam anima.*

V I.

Mais qu'est que vivre ? c'est se ressouvenir , c'est pouvoir lier ensemble un certain nombre d'idées , d'actions , de mouvemens. Si ces

(a) *V. Caneparium de Attramentis.*

mouvemens, ces actions, ces idées ne sont coupées que par de courtes intervalles : cette interruption s'appelle sommeil. Si elle est sans retour, on la nomme mort, & elle peut passer pour le plus long de tous les sommeils qui regardent un seul & même être. Mais on ne doit pas s'imaginer pour cela que cet être meurt en effet & tombe dans l'anéantissement, il se reveille au contraire & revit d'une autre façon. La monade, la semence, la graine où il est comme préformé & préordonné par la Nature, ne périt point & ne peut périr. C'est une unité, un point indestructible : c'est une vie qui doit continuellement exister : c'est une ame qui suivant sa force intrinsèque, doit toujours ou penser ou agir ou se mouvoir, si ce n'est pendant de courts intervalles de sommeil & de repos, nécessaires, si j'ose parler ainsi, pour sa révification. Quelques Modernes ont imité ce langage, mais sans trop l'entendre.

V I I.

Le Tout, l'Univers, le composé de Dieu & de la Matière est infini. Mais comme les Anciens avoient séparé les perfections divines pour en faire plusieurs demi-Dieux, ils regarderent de même la Matière étendue sans bornes, comme séparée en plusieurs Mondes tous différens l'un de l'autre. Chaque Monde est échauffé, animé, sollicité à se conserver, présidé par un Soleil qui est son ame particulière & la vie générale de tout ce qu'il contient, ou, comme on le nommoit poétiquement, le Seigneur de sa vie, *Dominus vitæ*. En effet, chaque Monde a des caracteres & des variétés qui lui sont propres : mais rien n'y croît, rien n'y végète, rien n'y mûrit, rien ne s'y meut que par la chaleur bienfaisante, par la force salutaire de son soleil. Les Astres qui l'environnent suivant certaines loix de mouvement & de pesanteur, changent continuellement : lui seul ne chan-

ge point, ou ne change qu'après une longue révolution de siècles: ce qui s'appelloit la grande année. Ces Astres ont aussi leurs années particulieres, & toutes l'organisation dont est susceptible leur figure jointe au plus ou moins de matiere, qui constituë leur pèsanteur spécifique. Il n'y a de plus aucune de leurs parties qui ne contienne des êtres, depuis l'être pensant jusqu'à celui qui n'a qu'un sentiment confus, depuis l'être qui se replie sur sa pensée & qui raisonne jusqu'à celui qui n'est doüé que d'une simple perception.

De tous les Mondes qui composent l'Univers, nous ne connoissons guères que celui où est placé la Terre que nous habitons. Seulement sommes nous en droit de soupçonner avec les Disciples de Pytagore, que chaque étoile fixe échauffe & anime un Monde particulier: & tous ces Mondes variés à l'infini, donnent une idée que rien n'égale, & de la fécondité de la Matiere, & de la puissance de Dieu: le tout lié &

également balancé par la Nature attentive & qui jamais n'agit que pour le mieux.

V I I I.

Après avoir parlé des Philosophes anciens qui ont distingué Dieu de la Matière, je vais parler de ceux qui les ont confondus ensemble, en ne supposant qu'une seule substance dans l'Univers, de laquelle tout est formé & dans laquelle tout doit se réduire. Ce système, si pourtant il mérite ce nom, exclut toute Divinité, toute substance spirituelle, & se renferme dans la Matière assujettie à la destinée. Mais qu'est-ce que la destinée ? Je doute que ces Philosophes surnommés *Pantheistes*, en eussent aucune idée distincte. Ils disoient seulement que tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui arrive, se termine à des modifications tirées du sein de la Matière, qui ne durent qu'un certain tems & qui s'écoulent aussi-tôt par une suite d'effets nécessaires & imprévus.

Je

Je crois que c'est-là le pur Matérialisme, que Jean Bodin dans son *Traité* manuscrit *de abditis rerum causis &c.* nommoit le Naturalisme très-grossier & très-confus.

Il en distinguoit de deux autres sortes; le subtil & simplement le grossier, dont le détail se peut voir dans le *Schediasma inaugurale de Naturalismo cum aliorum, tum maxime Jo. Bodini.* L'Auteur de cet ouvrage est un Professeur Allemand, appelé L. J. Diecmann.

Le Naturalisme grossier est celui qui n'admet point la révélation, & pense au surplus que la Loi naturelle suffit pour nous rendre heureux après les bornes de cette vie; qui regarde Jesus-Christ, non comme un Dieu, mais comme un sublime Prophete qui nous a enseigné une morale pure, avantageuse, utile aux grandes fins de la société; qui assure enfin que l'Evangile n'est qu'une seconde déclaration de la Loi naturelle. . . . A cela reviennent beaucoup & le Socinianisme & ce que les Anglois appellent *Latitudinarian*, la liberté

de penser & de suivre la droite raison, sans s'astreindre à aucun dogme particulier.

Le Naturalisme subtil est celui qui ne reconnoit point de péché originel, persuadé qu'avec ses seules forces l'Homme peut faire le bien, sans le concours de la grace; qui fait consister tous ses avantages dans une liberté aveugle, qui n'a besoin d'aucune raison déterminante ni d'aucun motif actuel, pour se décider Enfin, c'est le Pélagianisme.

IX.

Les Anciens Philosophes qui ont cru que tout l'univers n'est qu'une substance, & que Dieu & le Monde ne sont qu'un seul être : *omnia sunt Deus, Deus est omnia* : ces Philosophes, dis je, soutenoient que tout ce qu'on voit, tout ce qui vit & se meut, tout ce qui a été produit & se produit de nouveau, est Dieu; enfin, que lui, les hommes, & la masse réunie des êtres, soit animés, soit inanimés, sont toutes cho-

ses. Ils ne reconnoissoient aucune providence : ils ne demandoient , ils ne craignoient , ils ne souhai-
toient rien , tout arrivant selon eux par une succession invariable , & par une nécessité que rien ne peut changer. La substance unique est immobile & inaltérable : elle n'est susceptible que de modifications , qui cependant peuvent se nommer dans un sens des substances passageres & momentanées. Et ce sont ces modifications qui s'entresuivent les unes les autres , comme par hazard & sans effort , d'où dépendent le jeu , le mécanisme & je ne sçais quel ordre apparent de ce vaste Univers. Le Philosophe (a) Straton , qui étoit un des plus hardis de ces *Pantheistes* , disoit qu'à la substance unique étoit assujettie la Nature , comme une espece de semence divine , répandue par tout , mais n'ayant aucune figure particuliere , ni aucun sentiment qui lui fût propre.

(a) V. le Diction. de Bayle , à l'article Spinoza.

Dans la secte Eléatique où l'on pensoit fortement, & dans la secte Ionique avant Anaxagore, on soutenoit que tous les Etres de l'Univers ne faisoient qu'une substance: & que cette substance éternelle & infinie, sans commencement & sans fin, qui renfermoit toutes les choses existantes & possibles, étoit Dieu. Xenophane, Fondateur de la secte Eléatique, expliquoit sa pensée par ces trois mots: *Un & tout*. Je passerai sous silence plusieurs autres Philosophes qui tiennent à cette secte, pour venir aux Stoïciens, qui malgré les dehors spécieux de vertu & d'honnêteté dont ils se couvroient, malgré leurs discours pleins de sentimens nobles & élevés, malgré l'austérité de leur Morale, regardoient Dieu comme l'ame du Monde, & l'unissoient à la Matière par un lien inaltérable. Et comme Aristote avoit dit que Dieu étoit la forme *assistante* du monde, les Stoïciens ajouterent qu'il en étoit encore la forme *informante* ou qui constituoit toutes ses parties telles qu'elles sont. De-là venoit leur idée

sur le souverain bien qu'ils faisoient consister à vivre convenablement à la Nature. Mais qu'est-ce que la Nature? Seneque (a) répondoit; la Nature n'est autre chose que Dieu & la Raison Divine: & elle est répandue par-tout, & soumise aux Loix du Destin par lesquelles se gouverne l'Univers entier. Or le Sage cède volontairement à ces Loix, dont aussi-bien il ne peut s'écarter. La Nature & Dieu sont donc la même chose, & vivre convenablement à la Nature, c'est s'unir, c'est participer à la Raison Divine.

X

Sur les débris & les ruines de toutes ces anciennes opinions, Benoît de Spinoza établit un système malheureusement trop célèbre, auquel il voulût donner je ne sçai quel air de démonstration. Comme ce système n'étoit point nouveau pour le fond, & que Spinoza n'avoit fait que le traiter à la maniere des Geo-

(a) *Lib. 4. de Benefic.*

metres, un docteur Allemand composa une Dissertation intitulée : *de Spinosimo (a) ante Spinozifam*. Il y remarquoit deux choses importantes : la première, que les plus grands Philosophes ont soutenu autrefois qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, qu'ils nommoient tantôt Dieu & tantôt la Nature ; la seconde, que la plupart des Nations Orientales font encore dans le même sentiment, comme l'ont montré Bernier, éclairé Voyageur, & la Loubere dans sa curieuse Relation de Siam.

Quoique le système de Spinoza soit de la dernière absurdité, aussi faux dans ses principes que dans ses conséquences, il est cependant certain qu'on l'a jusqu'ici très-mal réfuté, soit que ceux qui l'ont voulu faire, ne l'aient pas bien entendu, soit qu'ils aient agi de mauvaise foi : ce qu'on reproche à quelques-uns de ses Critiques. Les objections qu'ils tirent de Spinoza,

(a) J. Franc. Buddeus. *V. etiam ejus Introd. ad Philos. Ebræor.*

sont plus fortes que les réponses affectées qu'ils y font. On diroit qu'ils veulent se jouer de la crédulité des Lecteurs peu attentifs. Il est vrai que Spinoza a des tours de pensée qui lui sont propres, & qu'il est difficile de saisir & même de combattre. En voici deux exemples. Il déclare 1°. que par le mot de Dieu, il entend une substance composée d'attributs qui ne peuvent se distraire & se séparer, chacun desquels renfermant l'idée de l'Eternel & de l'Infini. Mais si l'on demande quels sont ces attributs dont la substance de Dieu est composée : les Disciples adroits de Spinoza repliquent que ces attributs sont les parties de cet Univers, ou les Etres déterminés à représenter Dieu de telle ou telle manière, c'est-à-dire, la Nature comme un *Tout* dans lequel ils sont & ils existent, & où ils ne peuvent cesser d'être & d'exister. Il déclare 2°. que l'esprit humain est une partie de l'entendement infini de Dieu. Et lorsqu'on soutient que l'esprit humain a telle ou telle per-

ception, telle ou telle idée, on ne soutient autre chose sinon que Dieu, non entant qu'il est éternel & infini, mais entant qu'il constitue l'essence de l'esprit humain ou qu'il est modifié par cette essence, a tantôt une certaine perception ou une certaine idée, tantôt une autre.

Spinoza assure la même chose du corps, qu'il définit un mode ou une façon d'être qui exprime d'une manière déterminée l'essence de Dieu considérée comme une chose étendue.

Ces deux traits suffisoient pour faire connoître & l'obscur qui regne dans le système de Spinoza & l'art qu'il a employé pour éclaircir cet obscur de son mieux. Au reste Spinoza vécut toujours dans la retraite & dans le silence de son cabinet. Il avoit des amis illustres qu'il cultivoit en Philosophe, sans s'abaisser ni à leur rien demander, ni à rien recevoir d'eux. Ses mœurs étoient austères, & sa conduite exacte. Il lisoit peu, il méditoit beaucoup; réservé sur ses sentimens, il craignoit de se

commettre avec les autres hommes, sur-tout avec les Théologiens. Heureux, si l'envie de philosopher sans bornes, ne l'avoit point jetté dans un long & pitoyable égarement !

X I.

L'Athéisme est (a) le monstre qui avilit le plus & deshonne l'humanité : c'est le néant de toutes les Religions. Si l'on pouvoit le pardonner, ce ne seroit tout au plus qu'à ces hommes bruts & grossiers à qui le bienfait salutaire de la raison a été refusé, & qui ne vivent que d'instinct comme les animaux les plus sauvages. Mais que des hommes sensés & judicieux, que des Philosophes qui se piquent de réfléchir, méconnoissent l'Etre suprême qui s'est peint avec tant de hauteur dans tous ses ouvrages, & qui les conserve avec tant d'intelligence ; c'est ce qui est inconcevable. Il faut avouer cependant qu'il

(a) *V. Jac. Frid. Reimanni Histor. Univer. Atheismi & Atheorum.*

Il y a un grand choix à faire dans les preuves qu'on apporte de l'existence de Dieu. Elles sont de deux sortes : les unes antérieures & métaphysiques, propres seulement à convaincre les esprits attentifs : les autres postérieures, & qui se fondent sur la contemplation des merveilles de la Nature, & de l'ordre qui regne dans le vaste Univers. Ces preuves sont à la portée de tout le monde : & elles ont augmenté de force & de persuasion, depuis qu'on a fait tant de progrès, tant de pas heureux dans la Physique, l'Astronomie & l'Histoire Naturelle. Mais il manque quelque chose à ces preuves morales : c'est l'aveu que font plusieurs Philosophes habiles, que par leur moyen on ne peut prouver que Dieu est infini, & qu'il a des perfections infinies.

J. B. Morin, Professeur au College Royal fit imprimer en 1635. un Ouvrage intitulé : *Quod sit Deus*, & il se servit de la méthode des Geometres. Son but étoit de montrer par l'Astrologie judiciaire dont il se vançoit d'avoir pénétré tous

les secrets, l'existence de Dieu, & par cette existence, la vérité de l'Astrologie. Mais il ne réussit pas mieux à prouver l'une de ces propositions que l'autre, quoiqu'il y eut entr'elles bien de la différence. Dieu existe par l'énergie, par l'intensité de sa Nature. *N'est-ce pas moi, dit-il lui-même dans l'Ecriture Sainte, qui remplis toutes choses, qui remplis le Ciel & la Terre ? Suis-je un Dieu éloigné, ou un Dieu près de vous ? Peut-on me rien cacher ? Ou ne suis-je pas ?* Pour ce qui regarde l'Astrologie judiciaire, rien n'est plus vain ni plus frivole que cette science. Toujours combattue, elle a toujours succombé sous les coups qu'on lui a portés.

X I I.

Le nombre des Athées, malgré l'absurdité de l'Athéisme, étoit autrefois assez considérable. On accuse des Sectes entières de Philosophes, de l'avoir embrassé sans honte & sans pudeur. Ces Sectes peuvent se réduire à trois: 1°. à celle des *Hylopathiens* qui supposoient la ma-

tiere destituée de connoissance & de sentiment , & qui en tiroient pourtant toute chose , en y appellanz des formes & des qualités qui s'engendrent d'elles-mêmes ; 2°. à celle des Atomistes qui sans l'intervention d'aucun Etre infiniment parfait , assuroient que tout est provenu de je ne sçai quel arrangement de la matiere , & du cours fortuit des atômes. 3°. à celle des *Hylozoïstes* qui attribuoient à la matiere une semence de vie répandue partout. Cette vie n'est point privée de sentiment & de connoissance : & cependant ce n'est ni une connoissance entiere ni un sentiment réfléchi. C'est , pour ainsi dire , un air de Divinité qui se communique à tout , sans que la Divinité s'y trouve , & sans qu'elle y ait part.

A ces trois Sectes d'Athées qui ne se déguisoient point autrefois , j'en ajouterai une quatrieme plus moderne , qui reconnoît des Natures Plastiques , ou des Natures sur lesquelles l'Etre infiniment parfait s'est reposé de la formation & de l'organisation de tous les objets

créés & subalternes. Ces Natures ne sont point intelligentes, & cependant font tout avec intelligence : sans doute par quelque direction ou par quelque instinct de l'Être suprême. Mais croira-t-on qu'il ait besoin de recourir à des Natures Plastiques, lui, qui peut tout faire par lui-même ?

A l'égard des particuliers qui nioient l'existence de Dieu, voilà tout ce qu'on doit en dire. Les uns faisoient de la débauche le prix de leur incrédulité. N'ayant ni mœurs ni sentimens, ils n'espéroient rien d'un rémunérateur des vertus : ils ne craignoient rien d'un vangeur des crimes. Tout leur étoit indifférent : tout leur paroissoit égal. Les autres abusant de leur raison, & irrités contre les Prêtres qui entretenaient les peuples dans des erreurs affectées, lesquelles leur procurent ou du crédit, ou des richesses, se jetterent dans l'Athéisme : & à force de passer d'une objection à l'autre, ils ne purent sortir du labyrinthe où ils s'étoient engagés.

Je crois devoir ici rapporter un

passage de Cicéron, où il s'explique (a) ainsi. Quand on demande y a-t'il des Dieux ? n'y en a-t'il point ? J'avoue qu'il est difficile de nier qu'il y en ait, quand on parle en public & devant une assemblée nombreuse. Mais cette question s'agit-elle en particulier & avec des Philosophes instruits ? rien n'est plus aisé que de le nier.

X I I I.

Il me reste encore une réflexion à faire, c'est sur la manie & la fureur que certains hommes de Lettres ont eues de grossir & d'étendre le nombre des (b) Athées. Le Pere Merséne, dans son Commentaire sur la Genèse, faisoit en 1623. monter ce nombre à Paris jusqu'à 60000. & il ajoutoit que dans une seule maison, il s'en trouvoit quelquefois jusqu'à 12. Cette exaggeration dans la bouche du Pere Merséne, étoit

(a) *Lib. 1. de Nat. Deor.*

(b) V. le Traité de l'Athéisme & de la superst. traduit du Latin de Buddeus.

d'autant plus ridicule qu'ayant été long-tems ami & correspondant de Descartes , il devoit avoir appris de ce Philosophe tant calomnié , qu'il ne devoit lui-même calomnier personne. Mais à quel excès le zèle indiscret de la Religion ne porte-t'il pas un Prêtre & un Moine prévenu ?

Dans les Siècles d'ignorance , on accusoit de Magie ceux qui avoient des connoissances supérieures à celles des autres Hommes. Cette accusation étoit même portée si loin qu'il a falu une Apologie dans les formes , pour l'anéantir tout-à-fait. Quand les tems sont devenus plus éclairés , on a tourné cette frivole accusation qui n'excitoit plus que la risée des Juges , & même du Peuple , en celle (a) de l'Atheïsme. Tous les Philosophes du xviiie. Siècle & d'une partie du suivant en ont été soupçonnés : quelques-uns même sous ce prétexte odieux , ont reçu de mauvais traitemens. Tant l'esprit d'intolérance joint à celui

(a) *Wolf, in Dissert. de Atheismi falso suspectis.*

du menfonge , a pris le deffus dans toutes les Religions.

En voici une preuve remarquable. Conrad Vorftius , né à Cologne , vint de bonne heure en Hollande & s'y broüilla avec les Théologiens , qui le pourfuivirent en toute occafion. L'ouvrage qu'il intitula (a) *Disputationes de Deo , feu de Naturâ & attributis Dei* , fit grand bruit & réveilla la haine de fes ennemis qui ne cherchoient qu'à l'outrager & à lui nuire. Jacques I. Roi d'Angleterre qui fe piquoit plus d'être un Théologien pointilleux , que de fçavoir regner , attaqua l'ouvrage de Vorftius par un long écrit , & le fit brûler à Londres , à Oxfort & à Cambridge. Il mit enfuite tout en œuvre auprès des Etats Généraux , pour les engager à faire brûler par motif de Religion l'Auteur lui-même , en l'accufant d'Atheïfme. Mais les Etats en agirent avec plus de modération , & fe contenterent de

(a) V. l'Hift. du Socinia feconde partie , & *Biblioth. Antitrinitarium* , p. 28.

bannir Vorstius, qui avoit à la vérité quelques sentimens particuliers, & n'étoit nullement Athée, comme le Testament écrit de sa main & trouvé après sa mort, en fait foi.

Ceux qui ont lû les Ouvrages de Mr. Bayle remplis d'une si grande érudition, (& quel est l'Homme de Lettres qui ne s'est point donné la peine de les lire ?) sçavent qu'il s'est plu à grossir le nombre des Athées, & en le grossissant, à tâcher de diminuer la secrète horreur qu'on a pour eux. Tantôt pour élever la raison au dépens de la foi, tantôt pour élever la foi au dépens de la raison, Mr. Bayle cherchoit à prouver que l'Atheïsme est un moindre mal, un moindre desordre, que l'Idolatrie & la Superstition, & qu'on offense plus Dieu en lui supposant des figures ridicules ou des inclinations vicieuses & criminelles, qu'en niant qu'il existe, ce qui a causé bien des querelles & bien des broüilleries parmi les Théologiens opiniâtres. Mr. Bayle cher-

choit encore à prouver que quoique la Religion éclaire l'esprit, elle n'influe point sur les mœurs, & que pour vivre conformément à la raison, il ne faut que suivre les lumieres naturelles, sans recourir à aucune révélation. On n'en trouve malheureusement que trop d'abus & de plaintes aujourd'hui.

X I V.

S'il est facile avec du bon sens de se défendre de l'Atheïsme, il n'est pas également facile de se défendre de la superstition, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des Hommes ordinaires & sur celui de presque toutes les Femmes. Dès qu'on s'y laisse aller, dit l'Orateur (a) Philosophe, elle vous poursuit, elle vous obsède, elle vous tourmente sans cesse S'il tonne, s'il éclaire, si le feu du Ciel tombe, s'il naît quelque espece de Monstre, enfin, si d'une infinité de choses possibles, il en arrive quelqu'une

(a) Cic. Lib. 2. de Divinatione.

qu'on n'attendoit point : la Superstition est incontinent sur vos pas , & ne vous laisse jamais dans une assiete tranquille. Le sommeil même qui devroit être l'azile de tous les Hommes dans leurs peines & dans leurs inquiétudes , est pour le superstitieux un nouveau champ de frayeurs qui ne lui permet pas de réfléchir sur ce qu'il y a de frivole & de mal-entendu dans l'objet de sa crainte.

Je ne prétends point faire ici le parallele de l'Atheïsme & de la Superstition. Ce parallele , quoique fait avec tous les égards dûs au Public , pourroit déplaire. Je me contenterai de rapporter quelques pensées du Chancelier Bacon , un des premiers Restaurateurs des sciences exactes. La Superstition , dit cet Homme illustre dans ses essais , ôte à celui qui en est aveuglé , le bon sens , l'amour de la vérité , l'inclination naturelle aux devoirs de la société , la connoissance des Loix , & l'attachement à sa propre réputation : au lieu que l'Atheïsme , en méconnoissant la

Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & s'y laisser conduire, suivant les dehors d'une vertu morale. La Superstition furieuse dans ses principes & sanginaire dans ses effets, trouble la paix des Etats où elle se repand, porte en tous lieux le tumulte & la confusion, allume le flambeau de la Discorde: l'Atheïsme au contraire retiré en lui-même, ne cause aucun de ces maux & vit tranquille, laissant les autres vivre de la même maniere.

X V.

Pour finir ce Discours qui pourroit laisser à la fin les Lecteurs, il me semble à propos de répéter ce que j'ai dit en plusieurs endroits de mon ouvrage, sçavoir, que les anciens Philosophes avoient deux sortes de Doctrines, l'une pour le dedans de leur Cabinet & l'autre pour le dehors, la premiere ouverte & publique, accommodée aux préjugés du Vulgaire, la seconde particuliere & secrete qui ne se communiquoit qu'à un pe-

tit nombre de Personnes iutelligentes, aux Amis, aux Confidens. Synesius qui vivoit dans le cinquième Siècle & avoit été instruit à Alexandrie par la fameuse Hypatia, Fille de Theon, avoüoit naïvement que comme la vuë ne peut supporter une lumiere trop éclatante, & que les ténèbres soulagent les yeux foibles, de même le déguisement convient mieux au vulgaire, que la vérité nuëment exposée blesseroit. L'évidence des choses n'est point faite pour tout le monde... On doit conserver au-dedans de soi-même la liberté de philosopher, & parler mystérieusement au Peuple, sans lui rien enseigner dans toute son étendue & sans le desabuser des opinions qu'il aura reçues dans sa jeunesse & où l'on juge à propos de le laisser croupir Synesius ajoute: un Philosophe ne doit point sans une pressante nécessité, déclarer ses sentimens ni détromper les autres des sentimens où ils ont été élevés.

Le Sçavant Varron, au rapport

de Saint Angnstin, souûtenoit (a) qu'il y a dans chaque Religion & des vérités qu'il faut taire par prudence & des traditions peu sûres qu'il faut tolerer par une espece de politique. Les Fondateurs des grandes Monarchies & ceux qui ont établi de sages Loix, ont cru qu'il y a certains principes & certaines maximes qu'on doit nécessairement présenter aux Peuples pour leur en imposer, parce que ces maximes & ces principes peuvent servir à conserver la paix & la tranquillité, à rendre les Magistrats plus respectables, à soumettre & dompter les esprits trop fiers & rebelles. Ainsi, qu'elle que soit cette tromperie, elle est au fond innocente & ne tourne qu'à l'avantage des Peuples. C'est pour eux, dit Cicéron, c'est pour les retenir dans leur devoir, que plusieurs Dogmes ont été inventés, je suis fâché qu'il y ait ajouté celui de l'existence (b) des Dieux immortels.

(a) *Aug. de Civitate Dei, Lib. 4.*

(a) *De Nat. Deor. Lib. 1.*

Dans l'Eglise Chrétienne, c'est à dire *dans les trois premiers siècles*, les plus grands Hommes, remarque Saint Augustin d'après Tertulien (a) & Saint Irenée, avoient soin de ne point traiter en public ce qui demandoit à être caché, & ils se contentoient de répandre une Doctrine facile & populaire, comme plus proportionnée à la foiblesse de la multitude, se réservant pour eux-mêmes (b) les vérités d'une certaine profondeur & les regardant comme des viandes plus solides dont ils se nourrissoient avec un petit nombre de sages. La sagesse est réservée, & même muette. A l'égard du Peuple, il ne faut lui rien dire de faux, mais il ne faut point lui dire aussi tout ce qui est vrai.

Cette restriction n'est-elle pas équivoque ?

Emmanuel à Schelstrate dans un livre publié en 1678. sous le titre *d'antiquitas illustrata circa concilia generalia*, prétend que jusqu'au milieu

(b) Tertul. de Præscription. & S. Iren. Lib. 3. contra Valentinianum.

(c) August. de verâ Religione, Cap. 26.

du sixième siècle ou avoit coutume de cacher aux Payens & aux Cathécumenes certains Dogmes & certaines Pratiques du Christianisme, de peur de les exposer à leurs railleries & à leurs prophétisations. Cette coutume s'appelloit *disciplina arcani*, & il y a grande apparence qu'elle avoit Jesus-Christ lui-même pour Auteur.

Chaque secte de Philosophie avoit autrefois ses opinions particulières, qui n'étoient confiées qu'aux principaux de la secte : & quoique ces opinions roulassent sur les matières les plus importantes, comme sur la nature des Dieux & sur l'immortalité de l'Âme, Saint (a) Augustin observe qu'on n'en vivoit pas moins familièrement ensemble. Les Philosophes, malgré la diversité de leurs sentimens, se trouvoient aux mêmes Temples & assistoient aux mêmes Sacrifices, sans se gêner les uns les autres & s'inquiéter de ce qu'ils pensoient différemment. D'où con-

(a) *De vera Relig.* Lib. 1. Cap. 2.

conclut Saint Augustin que ces Philosophes ne suivoient point dans la pratique & dans le commerce ordinaire de la vie , ce qu'ils enseignoient dans l'intérieur de leurs écoles. Ce qui faisoit fleurir la tolérance universelle , tolérance d'autant plus grande qu'ils la regardoient comme ordonnée par la suprême Divinité. *Uno itinere* dit Symmaque , *non possumus pervenire ad tam grande secretum.*

Non seulement les Philosophes déguisoient la vérité dans leurs discours , ils composoient encore de deux sortes d'ouvrages qu'ils distinguoient en *exoteriques* & *esoteriques*. Les uns étoient faits pour le Peuple à qui on ne doit qu'une instruction commune : les autres pour les amis & les confidens qui entendoient à demi-mot.

Quand la nouvelle Philosophie s'introduisît dans le monde & qu'on voulût accorder la foi & la raison , en montrant jusqu'à quel point elles sont compatibles & incompatibles l'une avec l'autre , on faisoit une distinction sérieuse

entre parler philosophiquement & parler théologiquement. Une chose disoit-on, peut être vraie devant le tribunal de la raison & fausse devant le tribunal de la foi. Ces deux ordres de connoissances, quoique différens, peuvent cependant subsister ensemble sans se détruire. Pomponace & les autres Italiens ses Compatriotes assuroient que philosophiquement on ne pouvoit prouver le Dogme de l'immortalité de l'ame, & que théologiquement on ne pouvoit le nier, la foi & la raison ayant leurs droits séparés. Mais l'acquiescement d'esprit produit par la raison est-il plus ferme & plus persuasif que l'acquiescement produit par la foi. Je ne déciderai rien là-dessus : on peut voir ce qu'en a écrit feu M. Huet dans ses *Alnetanæ Quæstiones*, & y joindre la *Theologia pacifica* de Christophe Witichius.





HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE DIXIEME.

DE LA RENAISSANCE DES LETTRES
EN ITALIE, ET SUCCESSIVEMENT
DANS LES AUTRES ROYAUMES DE
L'EUROPE.



CHAPITRE XLV.

I. *De Corneille Agrippa.* II. *De l'Abbé Tritheme.* III. *De Jean Pic de la Mirandole.* IV. *De Jérôme Cardan.* V. *De Jean Reuchlin.* VI. *De quelques Auteurs Anglois.*

I.



'A r parlé dans le dernier Chapitre du Livre précédent de quelques Philosophes qui eurent des idées singulieres, & qui s'écartant des routes frayées par le grand nombre, se permirent toute liberté de penser. Ces Philosophes en exciterent d'autres à suivre leur exemple, qui devint contagieux : ce qui leur attira beaucoup d'ennemis, sur-tout parmi le Clergé, ardent à nuire quand on n'a pas pour ses opinions la crédule déférence qu'il exige. On maltraita ces Philosophes dans plusieurs villes, on leur ôta les charges & les emplois qu'ils occupoient : mais cela même accrût leur hardiesse & leur fermeté, & ils souffrirent constamment l'exil & la perte de leurs biens, pour ce qu'ils appelloient la vérité. Mais il s'en falloit bien qu'ils l'eussent trouvée, ni même effleurée. Car toute leur habileté consistoit à expliquer les nombres de Pythagore & les idées de Platon, auxquels ils joignoient les rêveries de la cabale des Juifs, & les Hieroglyphes des Egyptiens dont l'obscurité est impénétrable.

Je ne crois pas devoir insister sur cette
Doctrine

Doctrine mystérieuse : le détail en seroit ennuyeux. Quelques traits pris au hazard, & sans garder l'ordre des tems, ajoutés à ceux que j'ai rapportés, suffiront. On feroit trop d'honneur au Fanatisme, d'en retracer l'histoire avec une sorte de méthode.

Corneille Agrippa, né Gentilhomme, prit d'abord le parti des armes : c'étoit le seul qui paroissoit lui convenir. Mais il ne le suivit pas long-tems. Un esprit vif & inquiet, un goût insatiable pour tout ce qui étoit nouveau, le porterent rapidement à l'étude des Sciences les plus difficiles : & il se fit recevoir Docteur en Droit & en Médecine. Muni de ces deux titres, & dédaignant ceux qu'il croyoit n'en pas sçavoir autant que lui, il passa d'un Royaume à l'autre, & se faufila avec les personnes les plus distinguées ou par leur naissance ou par leurs emplois. Mais dans le tems qu'il se flattoit le plus de leur protection, il vit toutes ses espérances s'évanouir, & ses prétendus amis lui manquer au besoin. Il s'en plaignit hautement, & ses plaintes répandues sans aucun ménagement, eurent pour lui des suites fâcheuses. On retrancha ses pensions : on le réduisit aux plus cruelles extrémités. D'un au-

De Corneille Agrippa.

V. Ejusdem epist. quampures.

Melch. Adam in vitâ Agrippæ.

tre côté, ceux qu'il avoit méprifé à caufe de leur ignorance & de la vie diffolue qu'ils menoient, fur-tout les Prêtres & les Moines, l'accuferent de n'avoir point de religion, reproche odieux, qu'ils fçavent fi bien faire valoir, quand ils veulent perdre quelqu'un.

Erasmus,
epist. lib. 17.
C 18.

Il est vrai qu'Agrippa donnoit trop de liberté à fa plume & à fa langue; à fa langue, en parlant contre les fuperftitions que les Moines avides & intéreffés regardoient comme le principal de leurs biens & de leurs revenus; & à fa plume, en publiant deux ouvrages trop forts pour le fiécle où il vivoit. L'un avoit le titre fuivant, *De la Vanité des Sciences*, & sembloit être la censure des études monastiques & ordinaires; & l'autre, *De la Philosophie occulte*, qui confifte, dit Agrippa, à fe transformer en Dieu par la vertu de l'entendement pur. Après quoi on peut efperer de parvenir aux fecrets les plus relevés, & aux myfteres les plus sublimes de la Chymie, de l'Aftrologie & même de la Magie. Mais qu'est-ce que fe transformer en Dieu? c'est, ajoute Agrippa, fe détacher de tous les objets que le fpectacle de la Nature présente; c'est fe renfermer modestement en foi-même; c'est enfin mourir au monde. Or cette mort précieufe

Naudé,
Apolog. des
grands hommes
accusés
de Mag.

précieuse n'est point de se séparer du corps, mais de vivre comme si l'on n'en avoit pas.

Tout ce langage pris en partie des Juifs Cabbalistes, & assaisonné de termes mystérieux, est le fondement de la *Philosophie occulte* d'Agrippa. Il y parle souvent de l'entendement pur, qu'il nomme aussi l'esprit intérieur, dont les forces augmentent à mesure qu'on est plus mort au monde, & plus transformé en Dieu. Car tout cela a différens degrés, que les Astres reglent par leurs influences, & que les Génies bienfaisans entretiennent par leurs visites & leurs conseils.

Agrippa ne se fit pas un seul Disciple par sa *Philosophie occulte*. Les Moines jaloux le décrioient comme un hérétique, au lieu qu'ils devoient seulement le décrier comme un fou & un enthousiaste. Agrippa avoit beau se vanter d'avoir en sa possession le secret de la pierre philosophale, & d'être un Chymiste parfait. On en rioit. Les revers de fortune qu'il essuyoit de tems en tems, & qui l'obligeoient à faire des démarches humiliantes, ne montroient que trop combien étoient frivoles ses connoissances en Chymie. Enfin, il mourût dans l'hôpital général de Grenoble, n'ayant plus

Joh. Wierus de Magis cap. 2.

Mart. Del Rio, in Disquis. Magicis.

Clavigni
de Sainte Ho-
nrine, des
Livres sus-
pects.

aucune ressource & ne sçachant où se retirer. On dit que ses dernieres paroles furent contre les Démons Aëriens, qu'il disoit l'avoir trompé.

I I.

De l'Abbé
Tritheme.

Vide
Gaf. Schotti
Techn. curio-
sam, sive
Mirabilia
Artis.

Pope Blount,
in Cens. Ce-
lebrior. Au-
thorum. P.
503.

Si nous n'avions d'autre écrit de l'Abbé Tritheme, que les six livres de la *Polygraphie*, nous pourrions le regarder avec cette estime que méritent les Inventeurs. C'est à lui qu'on doit le double art, & d'envelopper ce qu'on veut cacher aux autres, & de deviner ce que les autres nous veulent cacher. Ce qui demande un esprit de combinaison peu ordinaire, & ce fil imperceptible qui sert à se tirer d'un labyrinthe où l'on est embarrassé. Les idées subtiles de Tritheme ont été depuis traitées de différentes façons, par les habiles Négociateurs & par ceux qui ont eu des affaires secretes à manier.

La France a vu naître un homme unique, qui égaloit ou peut-être qui surpassoit l'Auteur de la *Polygraphie*. Cet homme célèbre avoit un coup d'œil si perçant, qu'aucun chiffre ne l'a jamais arrêté. Quelque lettre qu'on lui montrât, & de quelques caracteres dont on se fût servi, il n'hésitoit point, il li-
soit

soit couramment. Le Cardinal de Richelieu qui admiroit peu de choses, ne pouvoit parler de M. Rossignol (c'étoit le nom de cet homme incomparable) sans marquer un long étonnement. Il le préféroit à tous les Algébristes & à tous les Géometres de son tems.

La *Polygraphie* renferme certainement des choses curieuses. Mais on ne peut s'empêcher d'y voir le goût dominant, qui entraînoit l'Abbé Tritheme vers les Sciences Cabbalistiques, & les Arts divinatoires. Il se développa enfin tout entier dans la *Steganographie*, & il y apprit, mais d'une maniere énigmatique, à distinguer les Génies par leurs divers ordres & leurs divers emplois, à connoître leurs bonnes & mauvaises qualités, à les appeller par leurs noms & surnoms; en un mot, à les employer aux choses où ils peuvent nous être de quelque utilité, tantôt le jour & tantôt la nuit, tantôt l'hyver & tantôt l'été. J'avoue que cette *Steganographie* est inintelligible, à moins que d'être conduit par un bon guide. Le mien a été le fameux Caramouël, Evêque de Vigevano, qui a fait un commentaire sur le Livre de Tritheme, & qui n'étoit pas moins habile que lui. Heureusement que le système qui les occupoit

V. Kircheri Polygraph. novam.

tous les deux, n'a plus de crédit aujourd'hui. Aucun esprit raisonnable ne court après les Génies. On s'en mocqueroit.

I I I.

De Jean
Pic de la Mi-
randole.

La jeunesse & même l'enfance de Jean Pic de la Mirandole furent des plus brillantes. Il devint sçavant, sans presque avoir étudié : & il n'étudia que par vanité , & par ostentation. Sa mémoire étoit prodigieuse : & il possédoit le talent de la parole à un point si supérieur, qu'on ne se lassoit jamais de l'entendre. On le suivoit comme un Oracle. A l'âge de 24 ans, il soutint à Rome ces fameuses theses dont on a tant parlé , & qui renfermoient 900 propositions empruntées de toutes les sciences. Ces theses lui attirerent beaucoup d'ennemis , que sa grande réputation avoit déjà indisposés contre lui. On l'accusa d'avoir eu recours à des raisons naturelles , pour expliquer les plus sublimes mystères de la religion. On l'accusa encore d'avoir trop loué la cabbale des Juifs , & de l'avoir regardée comme la meilleure clef pour découvrir le sens des Saintes Ecritures.

Jean Pic de la Mirandole fit son Apologie, où il protesta de son attachement

chement & de son respect pour toutes les décisions de l'Eglise. Ses Ennemis n'en parurent pas contents: mais la protection & l'amitié dont l'honoroit la Maison de Médicis, les obligèrent à garder le silence. On craignoit trop cette Maison, devenue une des plus puissantes de l'Italie, pour oser la choquer ouvertement. Pic de la Mirandole continua ses études, & mourût à 34. ans laissant imparfait son ouvrage contre l'Astrologie. On ignore les raisons qui l'avoient forcé à entreprendre cet ouvrage. Car de la maniere dont il pensoit, les Astrologues ne devoient pas lui être moins chers que les Cabbalistes.

I V,

J'ai déjà parlé de Jerome Cardan: De Jerôme Cardan.
voici quelques traits que j'ajoute à son tableau. C'étoit un composé bizarre de folie & de sagesse, de vices & de vertus. Il y avoit des momens, où il paroissoit au-dessus de l'humanité; dans d'autres, il étoit plus foible & plus crédule qu'un enfant. Sa réputation imposoit de loin: sa présence détruisoit ce qu'avoit promis sa réputation. Mr. de Thou qui parle ainsi, avoit connu

Cvj Cardan

Cardan à Rome, & s'étoit entretenu familièrement avec lui. Il avoit été sur-tout frappé du grotesque qui regnoit dans son habillement, & dans toutes ses manieres.

Au milieu de tant de caprices & de tant de disparates, on ne peut nier que Cardan n'eût beaucoup d'esprit : & s'il avoit pu secouer le joug de son imagination errante & vagabonde, s'il avoit pu se contenir dans les bornes que prescrit une bonne méthode d'étudier, il auroit rendu de grands services aux Mathématiques, à la Philosophie & à la Médecine. On voit par les semences de pensées & de raisonnemens qu'il a répandues en différens endroits de ses ouvrages, ce qu'il étoit capable de faire, s'il eut moins écrit (car on a dix volumes in folio de ses ouvrages) & qu'il eût écrit avec plus de jugement.

V.

De Jean
Reuchlin.

*Majus, in
orat. de ejus
vita.*

Les Arts & les sciences commençoient à refleurir, lorsque Jean Reuchlin vint au monde. Il reçut toute l'éducation qu'il pouvoit recevoir en Allemagne où il étoit né : & ce qui est la marque de cette éducation, ce qui prouve son heureux naturel, c'est qu'il fût connu

&

& estimé de tous les gens de lettres qui vivoient alors, sur-tout de Jean Wessellus surnommé la lumière du monde. A sa persuasion, il passa en France où il se perfectionna dans la langue Latine, & dans la langue Grecque. Il en fit même des leçons à Orléans & à Poitiers, pendant qu'il étudioit en droit. C'étoit la profession à laquelle il se destinoit, & qui peut mener en Allemagne aux honneurs & aux richesses rapidement.

Mais les amis de Reuchlin le détournèrent du parti qu'il avoit pris, & le forcèrent d'aller avec eux à Rome. Son goût pour les belles-lettres s'y réveilla : & comme ce goût augmente à mesure qu'on cherche à le satisfaire, il se rendit à Florence, où Laurent de Médicis avoit rassemblé une cour aussi spirituelle qu'agréable & polie. Reuchlin, au milieu de tant de personnes d'esprit & de distinction, ne parut point déplacé. Il se lia sur-tout d'une étroite amitié avec Ange Politien, Marcile Ficin & Pic de la Mirandole. Mais on peut dire que ce fut-là l'écueil où il échoüa, & qui le fit tomber dans des disgraces dont tout le reste de sa vie porta une douloureuse empreinte.

Car s'étant laissé gagner par Marcile Ficin & par Pic de la Mirandole à la Philosophie

Philosophie de Pythagore & de Platon, il s'en entêta si fort dans la suite, qu'il ne s'occupa plus d'autre chose. Il eût même un vif empressement de s'en retourner en Allemagne, où, vû le grand nombre de Juifs répandus dans ce vaste païs, il esperoit trouver plus de secours qu'en Italie, & plus de facilitez, pour apprendre l'hébreu. Les Prêtres & les Moines le virent arriver avec des yeux jaloux, & enflammés de colere : & de son côté, Reuchlin se contenta de les tourner en ridicules par des satyres ingénieuses & composées avec beaucoup d'élégance, qui étoient inti-

V. Bayle,
Diction.crit
à l'article de
Hochstrat.

tulées, *Epistola obscurorum virorum*. Ces Satyres sont encore recherchées aujourd'hui : & l'on assure que, lorsqu'elles parurent, elles mirent au desespoir un Religieux Dominicain qui étoit l'adversaire le plus déclaré de Reuchlin, & le persécuteur de tous les honnêtes gens. Le Religieux bientôt après mourût de honte & de dépit. L'ignorance étoit alors parvenue au plus haut point, tant parmi le Clergé qui fier de son opulence, ne songeoit qu'à vivre dans le faste & dans le bruit des armes, que parmi les Moines qui sans aucune étude ni aucune littérature, avoient pourtant subjugué toutes les Universités.

Erasm
epistol. l. 19.

Pour

Pour ce qui regarde les autres ouvrages de Reuchlin, je ne parlerai que des deux principaux : *de Arte Cabbalisticâ* & *de Verbo mirifico*. Le premier contient un système raisonné de la Cabbale des Juifs, avec un pompeux étalage d'érudition Hébraïque ; le second fait voir les différens rapports qu'ont entr'eux l'ancien & le nouveau Testament, à l'égard des noms donnés à Dieu & de l'application qu'on en peut faire à Jesus-Christ : le tout suivant les regles prescrites par la Cabbale, & la valeur des grandes & petites lettres. Mais ce détail n'est plus d'aucun usage. Et de quel usage seroit-il pour éclairer l'esprit, & le conduire dans les routes de la vérité ?

Autant que Reuchlin fût estimé dans sa jeunesse, & considéré par son attachement aux Belles-Lettres, autant essuyait-il de contrariétés & de traverses, dès qu'il se livra à l'étude de l'Hébreu & de la Cabbale. Le nombre de ses ennemis s'accrût insensiblement : ce qui le jeta dans une maladie de langueur & de tristesse, dont il fut la triste victime. Au reste, quoique Reuchlin fut compatriote & ami de quelques-uns des principaux Réformateurs, on ne l'accusa jamais d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Il vécut comme Erasme, qui
sentoit

sentoit bien tous les abus & tous les defordres qui fourmilloient dans l'Eglise Romaine ; mais qui ne croyoit point pour cela être en droit de s'en séparer.

V I.

De quelques Auteurs Anglois.

Le regne de la Cabbale ne dura pas long-tems. Il n'y eût plus que des esprits foibles & superficiels, qui s'y prêterent. J'en excepte un Religieux de saint François, nommé George de Venise ou *de Georgiis*. Son Harmonie du monde est une véritable extravagance, où il y a cependant des traits d'un genie surprenant. Pour ses Problemes touchant l'écriture sainte, on ne les connoit guères que par le Commentaire du Pere Mersene sur la Génèse. Il combat le *Franciscain* de Venise, mais il le combat en aveugle & sans avoir lû Platon. C'est assez la méthode des Moines animés les uns contre les autres.

Vers le tems où Descartes commença à se faire connoître, il s'éleva en Angleterre quelques Auteurs moitié Cabalistes, & moitié Platoniciens, du reste jaloux de la réputation que le nouveau Philosophe François acquéroit de jour en jour. Le but de ces Anglois étoit de redonner un nouveau lustre à l'écriture sainte,

sainte, qu'ils croyoient qu'on vouloit lui ôter. C'est pourquoi ils soutenoient que toute la Philosophie, du-moins celle qu'on doit suivre, venoit de Moïse, & que c'étoit dans ses écrits que Pythagore & Platon avoient puisé; que par conséquent la Cabbale étoit la seule voye pour parvenir à la vérité, puisque toute la Philosophie y est comprise. Quelques anciens Peres de l'Eglise avoient pensé la même chose : mais sans succès. On n'en est pas aujourd'hui plus persuadé que de leur tems.

Je viens aux Platoniciens Anglois, que je réduirai à trois principaux. Le premier est Théophile Gale, Ministre Presbytérien, qui étoit fort versé dans l'ancienne érudition Grecque. Son fils Thomas Gale suivit ses traces, & surpassa même son pere qui n'avoit rien épargné pour son éducation. Le premier ouvrage que donna le jeune Gale au public, a pour titre : *Syllogenscriptorum mythologicorum & ethicorum* : il s'y plaint sur-tout du peu de cas que les nouveaux Philosophes faisoient de la Morale, & du penchant qu'ils avoient à douter de tout. Il publia ensuite le Traité de Jamblique de *Mysteriis Ægyptiorum*, traduit en latin avec beaucoup d'éclaircissemens. Ce Traité renferme

tout

V. l'Histoire de la Philosophie de Th. Gale: 1. & 2. partie. Lond. 1676.

tout ce qui regarde la Theurgie, les différentes purgations de l'ame, la maniere de converser avec les Genies, les cérémonies nécessaires pour pénétrer dans l'avenir : enfin, je ne sçais combien d'autres folies semblables. Thomas Gale paroît initié à tous ces mysteres comme s'il avoit été élevé dans un College de Prêtres Egyptiens.

Le second est Rodolphe Cudworth auteur du système intellectuel de l'univers. Comme il s'appercevoit que les hardis sentimens de Hobbés, & surtout le matérialisme, se repandoient en Angleterre, il résolut d'y opposer une forte digue. Mais son ouvrage écrit d'un style profond & embarrassé, fut d'abord peu connu : & peut-être ne l'auroit-il jamais été sans la belle traduction latine de l'Abbé Laurent Moshem, & la Bibliothèque choisie de Mr. le Clerc. Ce dernier a fait voir le foible & le mal raisonné des Natures Plastiques, dont Dieu se sert pour organiser tous les êtres, sans que ces Natures aient aucune connoissance de l'Organisation. Cudworth avoit cru les pouvoir substituer aux idées de Platon, pour lesquelles il étoit fort prévenu. Ce qui joint à beaucoup de traditions que lui fournit la Cabbale, le fit tomber dans des erreurs

teurs qu'on lui reproche avec raison & justice; mais au milieu de ces erreurs, il fit tout son possible pour attaquer le matérialisme dont il craignoit fort les suites. C'est-là sa plus grande louange:

Le troisième est Henry Moor, dont les Anglois font toujours grand cas. Il accordoit une grande liberté de penser, tant en Théologie, qu'en Philosophie, à tous ceux qui suivoient sa doctrine: & pourvû qu'on évitât l'Athéisme, il permettoit qu'on prît tel parti qu'on jugeoit à propos. Cette indifférence en matière de Religion fit crier tous les Théologiens d'Allemagne: car il ne fut guères connu en France, & on y feroit aujourd'hui peu d'estime de ses sentimens. En effet, Henry Moor ayant une grande lecture & menant une vie fort retirée, on le vit confondre des choses qui n'avoient aucune liaison ni aucune analogie ensemble. Parmi les anciens, il recueillit les principales opinions de Pythagore, Platon & Aristote, & parmi les modernes, il s'appropriâ plusieurs pensées de Cardan, de Jules-Scaliger & même de Descartes dont il parle en bons termes, mais en blâmant le trop fréquent usage qu'il a fait de la Géométrie. Henry Moor avoit l'esprit trop plein d'idées Cabbalistes, pour goûter la Philosophie corpusculaire,

corpufculaire, & pour s'attacher aux loix fimples du mécanifme de la Nature. Nous avons un ouvrage de cet Anglois, qui mériteroit une férieufe attention, s'il étoit parti d'une autre main que de la fienne. Cet ouvrage roule fur l'existence & la nature des chofes incorporelles, fur les loix du mouvement établies par Descartes, enfin, fur ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le fiftême de ceux qui expliquent mécaniquement tous les effets de la nature.

V. Henr.
Mori Trac-
tatum de A-
nimâ, ejuf-
que faculta-
tibus. 1677.

Henri Moor croyoit non feulement l'existence d'un nombre infini de fubftances incorporelles, mais encore la préexistence des ames destinées à venir dans les corps, où elles étoient attirées & rétenuës par des odeurs particulières. Selon lui, ces ames quoique fpirituelles, avoient de l'étenduë & paffoient d'un corps à l'autre, fans jamais s'arrêter. On trouve dans la Cabbale une partie de toute cette doctrine. Elle n'admet aucune fubftance qui ne foit étenduë: & comme Dieu eft la plus noble & la plus diftinguée de toutes les fubftances, fon étenduë eft auffi la plus grande de toutes. C'eft ce qu'on peut voir énoncé plus au long dans le *Conamen Mathematico Metaphysicum de fpatio Reali five Ente Infinito*. Au refte, Henri Moor à la fuite des

Authore Jo-
sepho Raph-
son.

des Juifs Cabbalistes, veut qu'on distingue des corps l'espace, ce qui est corporel de ce qui n'est que purement étendu : en quoi ils se croyoient suffisamment séparés des Matérialistes.

CHAPITRE XLVI.

I. *De la renaissance des Lettres.* II. *Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.*

I.

Après la nuit obscure qui avoit enveloppé toute l'Europe, nous sommes parvenus enfin à ces tems clairs & sereins, qui font tant d'honneur à l'humanité. Le monde parut sortir pour la seconde fois du cahos. J'appelle ainsi ces tems heureux qui virent renaître & refleurir les sciences, les arts, les talens, d'abord en Italie, peu après en France & de proche & proche, dans tout le reste de l'Europe : qui ramenerent le goût perdu depuis si long-tems, & avec le goût, les agrémens de la vie, les conversations polies, les spectacles, les plaisirs

De la renaissance des Lettres.

sirs mêmes répandus sans crime & sans indécence.

Une remarque curieuse qu'on peut faire ici, c'est que l'art si utile de l'Imprimerie, & duquel on a tiré tant d'avantages & tant de secours, fut trouvé à peu près dans ces tems là. Il sembloit que la Nature bienfaisante qui faisoit refleurir les sciences, vouloit rendre plus aisés les moyens de les cultiver, en multipliant le nombre des livres, & en donnant de ces livres des éditions qui fussent plus correctes de jour en jour, des éditions confrontées sur une plus grande quantité de manuscrits.

Trois choses, à mon avis, contribuèrent à la renaissance des Lettres en Italie, vers le milieu du quinzième siècle. La première fut l'exemple de quelques personnes d'esprit & de goût, qui dès le quatorzième commencerent à se sentir, & à secouer le joug de la barbarie. Tels étoient Dante, Petrarque, Boccace, dont le goût se déclara d'abord pour la Poësie, & qui eurent beaucoup d'imitateurs. On les loue sur tout d'avoir joint à l'étude de leur langue particulière, l'étude de la langue Latine, qui avoit si fort dégénéré depuis le siècle d'Auguste, qu'elle n'étoit plus reconnoissable.

La seconde fut la protection éclairée *V. le Trai-
té des plus
belles Bi-
blioth. par
le Gallois.*
& qui se tourna même en une noble fa-
miliarité, que la plus-part des Princes
qui vivoient alors, accorderent aux
gens de Lettres. Les noms de ces Prin-
ces amis du genre humain ne peuvent
être trop souvent répétés. Les voici.

L'Empreur Frederic III :

Le Pape Nicolas V :

Cosme de Médicis, appelé le Pere
des Muses :

Jean Galeas, Duc de Milan :

Alphonse Roi d'Arragon & de Sicile :

Robert Roi de Naples & de Sicile :

Mathias Corvin Roi de Hongrie,
fils de Jean Hunniade, la terreur des
Turcs :

Frederic Feltro, Duc d'Urbain :

François I. Roi de France.

La troisième enfin fut l'arrivée de
quelques Grecs, qui s'expatrièrent vo-
lontairement, & se rendirent à Venise.
Le plus considérable de ces Grecs étoit
Emmanuël Chryfoloras, qui ayant par-
couru les villes de Rome, de Floren-
ce, de Pavie, déclamant par-tout con-
tre l'ignorance qui y regnoit & les vices
qu'elle traîne à sa suite, alla enfin mou-
rir à Constance, pendant la tenuë du
Concile. On l'y avoit appelé par dis-
tinction,

Pour

Pour ce qui regarde les autres Grecs qui comme en foule passerent en Italie, ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, dont Mahomet II. s'empara en 1453 : & c'est de cette année où le Turban triompha, qu'on doit compter la renaissance des Lettres. Frederic III. étoit alors Empereur d'Occident, & Nicolas V. protecteur zélé des beaux-arts & connoisseur, tenoit le siege de saint Pierre. De tous ces Grecs fugitifs, de ces illustres malheureux qui vouloient se soustraire à la barbarie & à la cruauté des Turcs, les uns se retirerent à Rome & les autres à Florence, où ils trouverent tous des aziles sûrs & honorables. Il sembloit que chacun se faisoit une fête de les bien recevoir : tant le mérite malheureux a de pouvoir sur les cœurs nobles & sensibles.

Les plus distingués de ces Grecs étoit le Cardinal Bessarion qui fut Légat en France en 1472. Gemiste Pleton, George de Trebizonde, Théodore de Gara, Jean Argyrophile de Bizance, Demetrius Chalcondyle, Jean Lascaris, Andronic de Theffalonique. J'en nommerai quelques autres dans la suite. Ces étrangers qui à la maniere des Grecs prirent le ton avantageux, causerent une grande fermentation dans l'Italie laquelle

quelle changea presque toute de face. Le quinzième siècle devint un siècle très-lumineux : & si l'on n'y trouve point cette exactitude & cette sévérité de raison qui brillèrent depuis , & qu'un siècle plus philosophe fit généralement approuver , on y trouve du moins des lumières vives , une diction pure & châtiée , une éloquence belle , agréable & ingénieuse.

Sur cela je ferai les trois réflexions suivantes. Premièrement , il y avoit déjà plusieurs siècles que l'Europe , & sur-tout l'Italie , étoient plongées dans une ignorance profonde , lorsque les Lettres commencerent à refleurir. Les hommes avoient desappris à penser : & quand ils voulurent s'en aviser , la nécessité les contraignit de s'adresser aux Anciens & d'étudier leurs langues , pour reprendre où ils avoient fini. Il fallut donc regarder les siècles qui s'étoient écoulés , comme des siècles où l'on avoit perdu le fil du vrai , du beau , du sublime : où la mémoire des productions admirables des Grecs & des Romains s'étoit entièrement effacées. Il fallut donc étudier leurs langues , pour reprendre où ils en étoient restés , & pour se mettre en état de faire de nouveaux progrès. Il fallut enfin une application suivie , & un fin discernement.

En second lieu, l'étude des langues fut cause que presque tous les sçavans du quinzième & du seizième siècle s'appliquèrent à lire les livres des Anciens qu'ils purent découvrir, à composer purement en latin, & à traduire les Auteurs Grecs. Les uns se donnerent curieusement à la recherche des manuscrits oubliés depuis si long-tems & presque enterrés; à comparer ces manuscrits, suivant les différens âges; à recueillir enfin leurs variétés, & les diverses leçons. Les autres s'attachèrent à publier des Dictionnaires, des Glossaires, & d'excellentes Grammaires. Les six livres des Elégances de la Langue Latine imprimés pour la première fois vers l'an 1450. font encore honneur au discernement & au bon goût de Laurent Valla. Nicolas Perrot n'a pas moins retiré de gloire du Commentaire étendu qu'il a donné sur la Langue Latine: Commentaire qui avoit paru sous le nom de *Cornu-Copia*, & où on l'on voit deux vocabulaires, l'un Latin & l'autre Grec. Les derniers enfin firent imprimer tous les Auteurs trouvés jusqu'alors, avec des sommaires & des variantes. Ces éditions étoient enrichies de notes assez sçavantes d'ordinaire, mais remplies d'une vaine ostentation. Celles qui depuis ont

*Lod. Viv.
de canis cor
rupt. artium
l. 3.*

*Idem de
trad. Dis-
cipl. l. 3.*

*Erasm. E-
pist. lib. 7.
epist. 2.*

*V. Cornu-
cop. sive Ling
Lat. Com-
ment. Basi-
lee 1521.*

ont été données, n'en sont pas moins remplies.

Troisièmement il étoit assez difficile de se pénétrer de la lecture des Anciens, d'admirer les beautés dont leurs ouvrages sont pleins, de prendre avec la teinture de leur esprit, cet air noble, ce style engageant, en un mot, cette éloquence mâle & touchante qui les caractérisent : il étoit, dis-je, assez difficile au milieu de tout cela, de ne point leur prodiguer des respects & une espèce de culte. De-là nâquit l'idolâtre amour de l'Antiquité, lequel fut accompagné d'une servile imitation. De-là nâquirent tant de traités sur ce qui regarde la vie commune & privée des Grecs & des Romains, leurs loix, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, leurs habillemens, leurs repas, leur milice, &c. Enfin nous les connûmes mieux que peut-être ils ne se connoissoient eux-mêmes : ce qui dégénéra en abus souvent ridicules, & occasionna des querelles & des disputes non moins animées que vaines & inutiles.

On voit par le détail où je suis entré, que le moyen employé dans le quinzième & le seizième siècle pour faire refleurir les Lettres, ce fut d'avoir recours aux Anciens. Et d'abord on ap-

prit à parler correctement leurs langues : sçavoir, la Grecque & la Latine ; la Grecque ; avec le secours des fugitifs & des exilés de Constantinople ; la Latine dans les manuscrits conservés malgré la poussière des Bibliothèques où ils avoient été si long-tems obscurcis. Quand on eut appris à bien parler le Latin & le Grec, qu'on eut des éditions correctes des anciens Auteurs, qu'on restitua les passages qui leurs manquoient, qu'on les eût éclaircis par des Commentaires où brilloit peut-être trop d'érudition, qu'on eût enfin décrié les Scolastiques & les Sophistes qui employoient un jargon brut & inintelligible, comme firent avec succès Laurent Valla & Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée : quand, dis-je, on en fut venu où les Anciens étoient restés, on commença hardiment à prendre l'essor, & à penser par soi-même.

Ainsi, à la renaissance des Lettres, on ne fut occupé qu'à retrouver le fil qu'on avoit perdu, & à le noïer à celui qu'on y vouloit joindre. On faisoit par ce moyen un tout suivi. Quand ce fil fut noïé avec toute l'adresse dont on fut capable : ce qui dura deux siècles : la raison reprit ses droits, & on commença à voir par ses propres yeux ce qu'on ne voyoit que par les yeux d'autrui. Ainsi

Ainsi refleurirent d'abord les sciences qui dépendent principalement de l'imagination & de la mémoire, & on se croyoit fçavant, quand on avoit retenu ce que les Anciens fçavoient. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose, & il en coûte cher pour acquérir une réputation pleine & entière. Il faut plus que de la mémoire & de l'imagination: il faut encore un génie fort & étendu.

I I.

Je reviens aux Grecs. Lorsqu'ils parurent en Italie, ils se déclarèrent, les uns pour Platon & les autres pour Aristote: ce qui renouvela toutes les contestations littéraires qui avoient agité autrefois la Grece. Voici un abrégé de ces contestations, sur lesquelles il suffit de jeter un coup d'œil.

Que les Grecs qui passèrent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.

Gemiste surnommé Plethon se distingua à la Cour de Médicis, tant par son habileté que par sa bonne conduite, & ses mœurs réglées. Il publia à Florence un petit ouvrage Grec, où comparant Platon avec Aristote, il donnoit au premier toute la préférence. Ce fut-là comme le premier acte d'hostilité. Gemiste combattit avec courage, & rencherit encore sur les éloges qu'il avoit donné

d'abord à Platon. C'étoit en quelque maniere son manifeste: mais ses ennemis & sur-tout George Scholarius empêchèrent qu'on ne l'imprimât.

Vers le même tems, George de Trebizonde se rendit recommandable par la défense d'Aristote, qu'il prît hautement. Il le loioit en toute rencontre, & c'étoit avec des termes outrés & magnifiques. Comme il avoit beaucoup d'accès à la Cour de Nicolas V. qui même l'avoit fait son secrétaire particulier, il importunoit tout le monde de ses discours, & mettoit Platon fort au-dessous d'Aristote. Autant qu'il relevoit le mérite de l'un, autant rabaissoit-il le mérite de l'autre. Le Cardinal Bessarion ennuyé de toutes ces injures, & craignant qu'on ne rejettât tout-à-fait la lecture de Platon, publia un ouvrage intitulé: *contre le Calomniateur*. » Ce grand Philosophe, dit il, a été » presqu'éclairé des lumieres du Chris- » tianisme & plusieurs Peres de l'Eglise » l'ont cité en preuve de nos mystères. » Ils l'appelloient le Moyse d'Athènes. C'est pourquoi on ne peut point » l'estimer autant qu'il le mérite: & » plus on l'estime, plus on devient honnête homme. » Le mérite personnel du Cardinal Bessarion donnoit du poids à ses

ses paroles. Il avoit rendu des services signalés à l'Eglise Romaine, & il soutenoit sa dignité avec beaucoup d'éclat. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les sçavans qui demeuroient à Rome, & il les recevoit dans sa bibliothèque avec bonté, & satisfaisoit à toutes leurs questions.

Le Cardinal eut une autre dispute avec Marc d'Ephese, si connu par l'opiniâtreté avec laquelle il appuya le schisme des Grecs au Concile de Florence. Le premier disoit que les Peres des quatre siècles qui ont suivi l'établissement du Christianisme, étoient dévoués à Platon, & embrassoient sa doctrine : ce qui étoit le grand argument du Cardinal. Marc d'Ephese au contraire citoit les approbations réitérées que les Scolastiques donnoient à Aristote, & s'en prévaloit. *Saint Thomas*, continuoit-il, *vaut lui seul les Peres des quatre siècles : & je m'en tiens à son témoignage.* J'avoie que toutes ces contestations marquoient plutôt des Historiens de Philosophie, que des Philosophes. Jean Argyrophyle se joignit à Marc d'Ephese : & comme il étoit violent & satyrique au dernier point, en exaltant Aristote, il décrédoit la plus-part des Anciens. Il soutenoit par exemple que Cicéron avoit

D i i i j ignoré

ignoré le Grec, & Plutarque mal rapporté les opinions des Philosophes, ce qui révolta tous les sçavans. On a vu depuis un autre critique se vanter effrontément qu'il apprendroit à Cicéron à parler Latin. C'étoit le redoutable Scioppius.

La Cour de Florence donna sur-tout dans la Philosophie de Platon, qui plût au grand Cosme de Medicis. Il aimoit à en entendre parler, & mit insensiblement dans le même goût les Princes de sa maison. Ils fonderent une Academie dont tous les membres devoient être Platoniciens, & parler un langage poli, à l'exemple de leur Maître. On ne peut trop louer les Princes de cette maison, Pierre, Jean & Laurent de Medicis, qui furent tous amateurs des Lettres & Protecteurs des sçavans. Ils favoriserent à l'envi l'un de l'autre Platon, & firent valoir ses Dialogues.

Mais pendant que ce Philosophe brilloit le plus, & que sa réputation se répandoit par toute l'Italie, celle d'Aristote commença à percer & parvint peu à peu à ce degré d'autorité où on l'a vu monté. Le premier qui y contribua, fut Nicolas V. qui fit traduire plusieurs ouvrages d'Aristote en Latin. Ces traductions réussirent, & les libéralités du
Pape

Pape jointes à ses manieres obligeantes, furent de puissans encouragemens. C'est aux Princes à se servir de ces deux moyens, pour toucher au but. Alphonse I. Roi de Naples, qui disoit quelquefois en riant qu'il aimeroit mieux perdre son Royaume que sa Bibliothèque, fit aussi traduire différens ouvrages d'Aristote : & ce qu'il y eût en cela de plaisant, c'est qu'il s'adressa pour cela au Cardinal Bessarion, quoiqu'il le scût extrêmement passionné pour Platon & pour ses écrits. Le Cardinal par complaisance obéit, & dédia les ouvrages traduits avec des notes, au Roi lui-même. Rien n'étoit plus flatteur, ni plus poli que l'Épître dédicatoire : Alphonse y étoit loüé suivant son goût, qu'il partageoit entre l'amour de la guerre & l'amour des Belles Lettres. Il étudioit dans sa tente la veille d'une Bataille aussi tranquillement qu'en pleine paix. Son esprit étoit toujours dans la même assiette.

Tout cela fit beaucoup d'honneur à Aristote, & empêcha que sa Philosophie ne s'éteignit en Italie. Elle eut d'abord peu de partisans : & tous ceux qui se piquoient de bien parler & de bien écrire, restoient attachés à Platon. Tels étoient Pic & son neveu Jean-François de la Mirandole, le Duc d'Urbain,

Hermolaüs Barbarus, Marcile Ficin ;
 Barthelemi & Jean Cavalcante son fils,
 Ange Politien, Pomponius Professeur
 à Padoue & Jérôme Fracastor son disci-
 ple, grand Poëte & célèbre Medecin,
 Mazzonius Professeur à Pise ; Bernar-
 din Donat qui traduisit le *Traité de Ge-
 miste*, *De la préférence que mérite Pla-
 ton sur Aristote*, & plusieurs autres Sça-
 vans du quinzième siècle & d'une partie
 du seizième. Mais les excès où tom-
 berent ces nouveaux Platoniciens, les
 rendirent non-seulement ridicules,
 mais encore odieux. Ils parurent ridi-
 cules par le système des Génies, & de
 la préexistence des Ames qu'ils vou-
 loient établir : ils parurent odieux par
 le crédit qu'ils vouloient donner à Pla-
 ton, dont ils regardoient les ouvrages
 comme un Texte Divin. Ainsi ils per-
 dirent peu à peu de leur réputation,
 qui ne fut pas de longue durée : & le
 Platonisme qui vers le commencement
 du quinzième siècle étoit l'étude favo-
 rite des beaux esprits d'Italie, s'évanouit
 dans les premières années du siècle sui-
 vant. Son trop d'éclat lui fit tort, &
 exposa au grand jour les égaremens de
 ceux qui s'y livrerent. Pour la Philo-
 sophie d'Aristote, elle fût négligée à
 la renaissance des Lettres, & même dé-
 chirée

chirée par un grand nombre d'adversaires. Mais tous ces obstacles furent levés à la fin : & comme elle se trouva liée à la Religion , elle supplanta le Platonisme , & devint la Philosophie dominante dans le seizième siècle. On ne parloit que d'Aristote.

CHAPITRE XLVII.

I. *Qu'on suivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.* II. *Des défauts où les Sçavans y tomberent.* III. *Abregé de la vie de quelques-uns de ces Sçavans.* IV. *De l'envie qu'on eût à la voir de Florence de christianiser les anciens Philosophes.*

I.

Quand on examine d'un œil philosophe la suite des siècles qui se sont écoulés , on est surpris de voir qu'ils sont tout différens les uns des autres. La décadence de l'Empire Romain anéantit toutes les sciences & tous les beaux arts. Les siècles qui suivirent cette décadence, étoient non-seulement plongés

Qu'on suivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.

D vj gés

gés dans d'épaisses ténébres, mais encore dans une corruption générale. Ce qui provenoit de trois causes : 1^o. du luxe sans bornes qui s'introduisit à Rome, & qui changea toute la face de l'Empire, en dépravant les mœurs, en affoiblissant les études, en falsifiant les goûts, en dégradant la droite raison : 2^o. des guerres sanglantes qui se firent loin de l'Italie, des peuples subjugués & des différentes colonies qu'on transporta jusqu'au fond de l'Asie & de l'Afrique devenues méconnoissables à leurs habitans mêmes : 3^o. de cette multitude de barbares que le Nord jetta hors de son sein, & qui comme des torrens impétueux, se répandirent par-tout. Ce ne furent que meurtres, qu'incendies, que pillages & destructions de Villes, que peuples menés en esclavage. Les Prêtres, les Moines, les Evêques virent la Religion prophanée & avilie, & dans ce renversement général de toutes les bonnes regles & de toutes les Loix, on ne fût plus en état de penser, de réfléchir, & de raisonner.

Voilà, comment l'Europe se perdit & fut enveloppée d'une nuit obscure. Les Barbares qui la ravagerent, ennemis déclarés de ce que la sçavante Antiquité avoit si noblement établi, détrui-
sirent

firent tout & ne laisserent subsister que ce qui pût échapper à leurs grossières & cruelles mains. Cet état malheureux, & cette défaillance de l'humanité qui suspendit, pour ainsi dire, toutes ses facultés, dura plusieurs siècles & s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe. On en voit encore aujourd'hui des vestiges ; & si cet âge brut a été insensiblement effacé, on se ressouvient toujours qu'il a existé.

Constantinople vint au secours de l'Europe toute défigurée, comme je l'ai dit, & y réveilla le génie, le goût, les arts, l'industrie. Ce fut à Rome, ce fut à l'ancienne Grece qu'on en eût l'obligation, & les nouveaux Grecs qui se retirèrent de Constantinople, les firent passer en Europe. Ils eurent bientôt un grand nombre de Disciples & d'imitateurs en Italie.

La gradation des études fut telle précisément qu'elle devoit être. On s'attacha d'abord aux humanités, c'est-à-dire, à la Langue Grecque & à la Langue Latine, aux Textes originaux, à la Critique, à la correction des anciens manuscrits, enfin, à toutes les connoissances dont les Interpretes & les Commentateurs peuvent s'ennorgueillir. On se piqua plus alors de bien écrire en
 Latin

Latin que d'écrire judicieusement , de prodiguer les fleurs de Rhétorique que d'étudier la Nature , & d'arranger un Discours , de le peigner avec soin , que de découvrir une vérité importante.

Mais tous ces préliminaires étoient d'une nécessité absolue. Le monde qui avoit eu d'excellens principes & d'heureux commencemens de presque toutes les sciences , les avoit tout-à-coup perdus , & sembloit les avoir perdus sans retour. On ne lisoit plus : on ne pensoit même pas. Ceux qui écrivoient , n'avoient ni exactitude de style , ni justesse d'esprit. Quand des hazards heureux donnerent lieu aux sciences de se renouveler , on fut obligé de recommencer dès les premiers élémens : on se trouva justement où l'on en étoit resté un siècle après le regne d'Auguste : on ressembloit à un malade qui long-tems privé de sa raison , revient à son bon sens. Ainsi le plus grand mérite du quinzième & du seizième siècle fut d'avoir lu & commenté les Anciens , d'avoir approfondi les beautés de leurs ouvrages , d'avoir en un mot sçu les imiter soit en vers , soit en prose.

Mais enfin on sentît qu'on avoit assez bien réussi à suivre pas à pas les Anciens , pour marcher à côté d'enx , & même

même pour les dévancer. On s'aperçut qu'on pouvoit raisonner & écrire indépendamment d'eux. Les premières tentatives ne réussirent point. On devint ensuite plus fort & plus courageux. *Fleuri, 74
Discours.* Les lumières s'accrurent, à mesure que le raisonnement se fortifia. Ce changement arriva dans les études au commencement du dix-septième siècle : & quoiqu'il fut encore assez bien fourni de Commentateurs & d'Interprètes, on en faisoit moins de cas qu'auparavant.

L'esprit philosophique commençoit à s'établir sur leurs ruines : & ce siècle fut tout-à-fait différent des deux qui le précéderent. La raison prit la place de l'aveugle admiration, & du préjugé idolâtre. C'est à cette raison, c'est à cette exactitude qu'elle prescrit, c'est aux principes surs & infaillibles qu'elle a établis, que doivent se rapporter tous les bons ouvrages. Heureux, ceux qui sont ainsi marqués!

II.

L'Italie conserva soigneusement les sciences que les Grecs lui avoient transmises : ce qui y contribua, ce furent les deux Universités de Padoue & de Pise, qui pendant tout le cours du seizième *Des défauts où les
Sçavans y
tomberent.* siècle

zième siècle eurent un grand nombre d'étudiants & d'habiles Professeurs. Je ne parle point des Académies entretenues à Rome & à Florence, & protégées par les Souverains Pontifes & par la Maison de Médicis. Leon X. qui étoit de cette Maison, & qui monta jeune sur le Siège de Saint Pierre, d'ailleurs homme de goût & de plaisir, surpassa tous les autres. Sa Cour étoit pleine de beaux esprits. Il eut sur-tout deux Secrétaires qui furent honorés de la pourpre Romaine, l'un nommé Pierre Bembe & l'autre Jacques Sadolet. Le premier avoit plus d'agrément, & le second plus de solidité dans l'esprit. Outre plusieurs Lettres qu'il écrivit au nom du Pape telles que le Pape les auroit écrites lui-même, il composa un Traité intitulé : *Des secours qu'on peut tirer de la Philosophie dans les malheurs & les disgraces de la vie.* Son cœur né vertueux étoit d'intelligence avec sa plume.

Pour les autres Scavans qui fleurirent en Italie, ils ne mettoient point tant de vertu dans leurs ouvrages, contents d'y mettre de la politesse, de l'élégance & je ne sçai quelle fleur d'esprit qu'ils empruntoient des Anciens pour l'ordinaire. D'ailleurs, ils se forgeoient des maîtresses à qui ils adressoient des choses

ses communes sur-tout en vers , mais tournées assés agréablement , & où le choix des mots étoit bien observé. Ce choix les touchoit plus que celui des pensées. On peut dire la même chose de cet amas de petites Lettres qui ont paru dans le quinze & le seizième siècle : car il n'y a aucun Auteur de ce tems-là , qui n'en ait écrit. Mais que ces Lettres sont différentes de celles de l'Orateur Philosophe ! Les siennes sont des Lettres d'Etat : les leurs sont des Lettres de bagatelles.

I I I.

Il est à propos, ce me semble, de dire quelque chose en détail de ces Sçavans d'Italie, qui travaillèrent sur les anciens Philosophes.

Abacgé de
la vie de
quelques-uns
de ces Sçavans.

1^o. François Philelphe traduisit plusieurs Traités de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate & de Plutarque en Latin; & comme il étoit excellent Grammairien, ses versions sont très-élégantes & très-fidelles : en quoi la plûpart des autres Traducteurs manquent. La dispute qu'il eût avec un Grec nommé Timothée, fut plaisante. Ils portoient tous les deux une grande barbe : & le sujet de leur dispute étoit un passage Grec fort

Trith.
Volateran.

Erasmus
in Cicero.

fort difficile. Animés du désir de la gloire, ils parierent en bonne compagnie, que la barbe du vaincu seroit coupée & remise au vainqueur, ce qui fut exécuté ponctuellement. Il faut avouer que ce sont-là des plaisanteries peu convenables à des Philosophes. A peine les pardonneroit-on à des Pédans de profession.

2°. Hermolaüs Barbarus entra de bonne heure dans les affaires de la République de Venise où il étoit né, & on l'employa à une Négociation épineuse auprès de l'Empereur Frédéric & de Maximilien son fils, Roi des Romains. Mais ces affaires, quoique importantes, ne le détournèrent point de l'étude. Il sentit que le travail sec & peu agréable que demandent les négociations, mêlé adroitement avec les Muses, fait trouver aux Muses mêmes plus de charmes, & de ces attraits que les Sçavans de profession n'y découvrent point.

Ang. Polit. l. 2. Ep.

Alex. ab Alex. l. 3. Genia. Dier.

Les travaux philosophiques d'Hermolaüs Barbarus se réduisent à un grand nombre de traductions. Les trois plus considérables sont, premierement Thémiste, Orateur célèbre & Paraphraste d'Aristote, que les Empereurs de Constantinople éleverent pour son éloquence

J. Scaliger.

aux

aux plus hautes dignités; en second lieu Dioscoride qu'il orna d'un fort docte Commentaire, mais qu'on accuse de quelques infidélités; enfin Pline le Naturaliste, qui lui donna bien de la peine, & lui acquit bien de la réputation. Il y corrigea 5000 passages, & éclaircit une infinité d'endroits que Pline avoit ignorez faute de connoissances, ou sur de mauvais Mémoires. La plus grande partie des matieres que Pline le Naturaliste a traitées, est du nombre de celles que le tems a perfectionnées & qu'il perfectionne encore tous les jours.

3°. Ange Politien naquit avec un génie heureux, & il s'attacha toute sa vie aux Belles-Lettres. La grande habitude qu'il avoit contractée avec les Anciens, faisoit qu'il s'approprioit souvent leurs pensées. Peut-être y étoit-il trompé lui-même le premier, & que s'imaginant penser, il ne faisoit que se ressouvenir des pensées d'autrui: ce qui arrive fréquemment à ceux qui écrivent en Latin. Politien étudia sur-tout Platon, & en traduisit par curiosité quelques morceaux choisis. Il nommoit la doctrine apparente & spécieuse de ce Philosophe le roman de la Théologie.

4°. Marc Antoine Flaminio se distingua par la politesse de ses mœurs, &

par

*Salmas.
Præfat. ad
Plini exerci-
tat.*

par la netteté de sa conduite. Ses amis lui reprochoient souvent qu'il étoit trop attentif sur sa santé. Mais cette attention est pardonnable, quand on veut concilier la tranquillité de l'esprit avec la santé du corps, & être par-là plus propre à l'étude : *mentem sanam in corpore sano*. Il fit imprimer dans sa vieillesse une Paraphrase très-judicieuse, *in duodecimum librum Aristotelis de primâ Philosophiâ*, où l'on trouve le bon sens admirable d'Aristote, & le style noble & élevé de Cicéron. Pour ce qui regarde les Poësies de Flaminio, il imita l'élégante finesse d'Horace & en approcha autant qu'il est permis à un Moderne d'approcher de ces Originaux anciens. Du reste il passa la plus grande partie de sa vie dans une petite maison de campagne, qu'un Créancier impitoyable lui avoit arrachée après la mort de son pere, & que le Cardinal Farnese son généreux protecteur racheta & qu'il lui rendit.

Thuan. de
vitâ sua.

5°. Alexandre Piccolomini vecut dans le seizième siècle. M. de Thou qui avoit été en Italie à la suite de Paul de Foix en 1573, l'avoit connu particulièrement & s'étoit lié d'amitié avec lui. Piccolomini devint dans la suite Archevêque de Sienne. Malgré le poids les affaires dont

dont il fut chargé par le saint Siège, *Vossius, de scient Mathemat.* il joignit à l'étude des Mathématiques l'étude de la Philosophie, & écrivit tous ses Ouvrages en Italien : ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & répandit le goût des Sciences parmi ceux qui ignoroient la Langue Latine. Plusieurs Professeurs des Universités de Pise & de Padoue l'en blâmerent. Mais il répondoit simplement que Platon n'avoit point écrit en Hébreu, ni Cicéron en Grec, que lui par conséquent imitoit leur exemple, & écrivoit en Italien.

6°. Bernardin Telesio né à Cosenza dans le Royaume de Naples, prit d'abord le parti des armes, qui convenoit à sa naissance & à son éducation. Il se trouva dans Rome, lorsque cette Ville fut attaquée & pillée par les Allemands & les Espagnols. Telesio fâché de toutes les horreurs dont il avoit été témoin, se retira à Padoue, où il recommença ses études. Mais l'amour l'en détournâ une seconde fois, & il vécut plusieurs années dans le repos & l'oïveté, auprès d'une femme charmante. Elle étant morte, il se retira dans sa patrie, & ne chercha de consolation qu'entre les bras de la Philosophie, elle qui console facilement un honnête homme des revers & des disparates si ordinaires dans la

*Imperiale
in Mus. Hist.
tor.*

la vie. Comme Telesio avoit travaillé dans sa jeunesse à un ouvrage important, qui avoit pour titre : *Des Principes des choses Naturelles*, il le reprit dans sa retraite, & le publia en 2 volumes. Sa réputation s'étant ainsi accrue, Paul IV. qui d'ailleurs estimoit sa probité & sa vertu, le nomma à l'Archevêché de Cosenza : mais Telesio qui vouloit vivre paisiblement & en Philosophe, remercia le Pape & le pria de donner ce riche bénéfice à son Frere, qui en étoit très-digne.

7°. François Patrizzio luta long-tems contre la mauvaise fortune. Il erra de ville en ville, cherchant par-tout un établissement qui pût lui procurer les occasions favorables d'étudier & de se faire connoître. Combien de talens sont perdus pour la société : combien de génies heureux sont étouffés dès leur naissance, faute de moyens & d'un peu de richesses ? Mais enfin Patrizzio trouva un azile sûr à la cour d'Alphonse II., Duc de Ferrare : & ce qui étoit le plus capable de le flatter, on lui permit de satisfaire le goût qu'il avoit pour la Philosophie de Platon, & même de l'enseigner publiquement.

Ayant ainsi obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, & exempt des soins pénibles

nibles de sa subsistance, il renouvela d'amour pour la Philosophie & publia le premier volume de ses *discussiones Peripateticæ*. Les trois autres ne se firent pas long-tems attendre. Cet ouvrage qui étoit plein de vuës nouvelles & hardies, & d'une critique peu ménagée, fit beaucoup de bruit dans le monde sçavant : & ce qui en est la suite inévitable, il arma le zele injuste des Prêtres qui veulent dominer, & des Moines qui haïssent tout ce qui n'est pas conforme à leurs préjugés. On peut dire en général que le fleau le plus dangereux qui puisse nuire à la Philosophie, vient de ces préjugés qui s'enracinent dans un ordre religieux, ou même dans une simple communauté.

Quand on lit les *discussiones Peripateticæ* de François Patrizio, ou même qu'on ne fait que les effleurer, on s'aperçoit sans peine qu'il est le précurseur de Gassendi, de Descartes, de Malbranche & des autres modernes qui, peut-être sans avoir lu Aristote, l'ont décrié, & lui ont supposé une doctrine qu'il n'a jamais soutenue. Pour ce qui regarde Patrizio, il avoit bien étudié le génie de ce Philosophe : & après avoir donné sa vie & l'histoire raisonnée de ses ouvrages ; j'examine, dit-il, curieusement ses

*Fons. de
Script. His-
tor. Philoso-*

*Teissier, in
Elogiis Vir-
ror. erud.*

ses opinions les unes après les autres, & je les censure avec passion. Cet aveu lui fit beaucoup de tort, & sa malignité fut réprimée par Théodore Angélutius, fameux Médecin, & par Jacques Mazzonni, Professeur en l'Université de Pise. Ce dernier sur-tout étoit en grande estime, & joignoit à la connoissance de la Philosophie celle des Belles-Lettres.

Joan. Nic.
ci Erythr.
Pinaco.

Enhardi par les contradictions (car il y a des esprits qu'elles piquent & qu'elles animent) Patrizio entreprit un autre ouvrage intitulé. *Nova de Universis Philosophia* en 69. livres. Cet ouvrage étoit rempli de paradoxes & d'idées singulieres, qui marquoient suivant le jugement éclairé de Bayle, une profondeur de génie admirable. Mais cela même fit condamner à Rome Patrizio: & sa *nova de universis Philosophia* fut mise à l'*Index* au rang des livres prohibés. La défense rendit l'ouvrage plus rare & le fit rechercher davantage, comme il arrive d'ordinaire, par tous les curieux. D'un autre côté, les adversaires de Patrizio le firent bannir de Ferrare où il avoit professé pendant 17. ans la Philosophie. Il se retira à Rome, sous la protection du Pape Clement VIII. qui l'avoit toujours favorisé, & qui empêcha l'Inquisition de le poursuivre, elle,

elle, qui n'épargne personne. Enfin, il mourut en 1567. & confessa en mourant que tout ce qu'il avoit sçu en Philosophie n'étoit pas grand-chose, & que la seule gloire qu'il méritoit, malgré ses soins & ses recherches laborieuses, étoit d'avoir sçu mieux parler que les autres sur des matieres très-obscurés & très-embarassées.

I V.

Je dois encore parler de Marcile Ficin, qui naquit à Florence en 1433. Le grand Cosme de Medicis qui aimoit à se délasser noblement avec les Muses, tenoit dans son Palais des assemblées, où tous les gens à talens étoient invités.

Le Pere de Marcile Ficin qui exerçoit la Médecine à Florence, y venoit souvent. Un jour que le discours devoit rouler sur Platon, il mena son fils avec lui, lequel n'avoit encore que 13. ans. Le jeune homme écouta attentivement, & parut d'une grande émotion. La joye étoit peinte sur son visage, & dans ses yeux. Le grand Cosme s'enapperçut, lui qui par sa grande pénétration dévinoit les hommes, & il voulut que Marcile Ficin restât dans son Palais, & qu'on lui fournît les secours

De l'envie
qu'on eût à
la Cour de
Florence de
Cristianiser
les anciens
Philosophes.

Paul. Jov.
in Elog.
Doct Vicer

nécessaires avec les Maîtres qu'il demanderoit, pour étudier. Toute son application alors se tourna vers Platon, & il se mit à traduire ses ouvrages, & à composer sa vie. Mais cette vie est un panégyrique, & la traduction, quoique bien faite, n'est pas toujours fidelle.

*Trithem.
Bellarm.
de Scriptor.
Eccles.*

S'il n'y avoit que ces défauts, on les pardonneroit facilement : & Marcile Ficcin n'en seroit pas moins estimé. Ce sont des défauts légers & attachés à l'humanité. Mais ce qui le décrédite, ce qui fait une blessure mortelle à sa réputation, c'est le zèle idolatre qu'il témoigna pour Platon. *Ce Philosophe, remarque-t'il a si bien pensé qu'on peut expliquer par sa doctrine le mystère de la Trinité. Quand on lit ses ouvrages, on doit s'assurer qu'on lit un texte divin : ils sont exempts de toute erreur ; ils contiennent toute vérité.*

*Huet de
Clar. Interp.*

De pareils discours ne peuvent venir que d'un esprit honteusement prévenu, & d'une ignorance profonde des motifs de crédibilité de nos mystères. En effet, vouloir les appuyer par l'autorité de quelque Philosophe que ce soit, c'est vouloir égaler l'autorité divine à l'autorité humaine, qui sont pourtant infiniment éloignées l'une de l'autre. Un Philosophe ne doit nous proposer que des choses

choses qui sont à la portée de notre raison, parce qu'il n'a que cette seule voye pour acquérir des connoissances. Mais un Dieu peut & doit nous proposer des choses incroyables. Il suffit que je sois persuadé qu'il les a proposées: le reste m'est inutile, & je me soumets avec respect. Mais il est impossible que des choses, qui pour être crües doivent s'appuyer d'une autorité aussi certaine que la révélation, puissent être proposées par un mortel que je sçais n'être point inspiré. Telle est la force de nos mystères. Je les crois, parce qu'un Dieu me les a proposés, & ceux qu'il m'a envoyés, étoient inspirés & ont donné des preuves sûres de leur inspiration. Que puis-je demander davantage?

Mais dans Platon, je ne vois rien qu'un Philosophe qui n'a que sa raison pour guide, & qui ne peut me proposer que des choses conformes à sa propre raison. Du reste, c'est un homme comme moi: sa raison ne diffère point de la mienne. Il falloit un Dieu qui, pour se proportionner à notre foiblesse & respecter, pour ainsi dire, cette raison qu'il nous a donnée, nous apprit que les mystères viennent de lui seul & ne peuvent venir que de lui. Il est & la raison universelle & au dessus de la raison parti-

*Vid. Leon.
Lectum.*

*Vossius, de
Mathemati-
cis.*

100 HISTOIRE CRITIQUE
culiere de chaque homme. Il est en même tems, selon le langage de quelques Philosophes modernes, *intelligentia supramundana* & *intelligentia extramundana*.

CHAPITRE XLVIII.

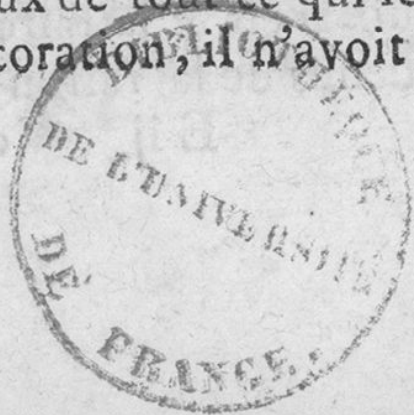
I. *Portrait de Leon X.* II. *Des sentimens impies qui s'éleverent sous son Pontificat.* III. *Des Philosophes qui donnerent dans ces sentimens.* IV. *Réflexions.* V. *de Laurent Valla.*

I.

Portrait da
Leon X.

Palavic.
Istoria del
Concilio di
Trento. l. 1.

Leon X étoit de caractère, de goût & d'inclination tout le contraire de ce qu'il devoit être. Il avoit étudié la Philosophie de Platon dans le Palais de Medicis, où il avoit été élevé : mais il ne lisoit point les livres de l'ancien ni du nouveau testament, peut-être même ne les avoit-il jamais lûs, & il ignoroit tous les détails de l'Histoire Ecclesiastique en quoi consiste cependant la Religion. Né pour les choses d'éclat, amoureux de tout ce qui sentoit le faste & la décoration, il n'avoit à sa suite que des



des Poètes, des Musiciens, des Bouffons, en un mot, que des gens qui cherchoient à le divertir : & cela, sans garder aucune bienfiance. Il en devoit pourtant beaucoup à sa place, lui qui étoit, comme le nomme le Cardinal Palavicin, *costituito Presidente e Maestro della religione.*

Paul. Jov. invit à Leon X. l. 4.

Idem ibid.

Léon X. fut fait Cardinal à quatorze ans, & Pape à trente-six. On assure que sa conduite fut sans nuage, & que ses mœurs, ses goûts, ses liaisons furent sans reproches, tant qu'il demeura dans les dignités subalternes de l'Eglise : mais dès-qu'il se vit élevé à la suprême, sa conduite se démentit, & il ne respira plus que la volupté. Ce qui n'arrive que trop souvent : les grandes places font éclore les passions qui étoient jusqu'alors cachées, ou assoupies.

Guicc. lib. 12. & 14.

Politiano epist. lib. 3.

I I.

Sous le Pontificat de Leon X. la liberté de philosopher fut poussée à l'extrême. Les uns nioient l'immortalité de l'ame, ou disoient du moins qu'on ne pouvoit la prouver par les lumières naturelles. Les autres à l'exemple d'Averroës, soutenoient que l'entendement de tous les hommes est une seule & même

Des sentimens impies qui s'élevèrent sous son Pontificat.

me substance, inégalement repandue dans chaque individu, que toutes les ames par conséquent ne forment qu'une ame générale & commune, dont rien ne se perd & où tout retourne. Ces deux opinions gagnerent de proche en proche toutes les écoles d'Italie, & en firent naître d'autres non moins hardies. Tantôt, il s'agissoit de sçavoir si par les principes de la Philosophie d'Aristote, on pouvoit prouver l'immortalité de l'ame, & si au fond il l'avoit crue. Ce qui devoit paroître assez indifférent. Tantôt il s'agissoit de sçavoir si l'on pouvoit assurer comme Philosophe ce qu'on nioit comme Chrétien. Par exemple, j'assure comme Philosophe que l'ame périt avec le corps, que tout est matiere, & je le nie comme Chrétien. Ce fut Pomponace qui le premier agita cette question, & qui apprit aux jeunes gens à se servir avec adresse de ce faux-fuyant qui les fauvoit de tout reproche en leur faisant dire qu'ils parloient comme Philosophes & non comme Chrétiens. Il est vrai que Pomponace étoit soupçonné d'Atheïsme, & que le même soupçon tomboit sur ses principaux Disciples.

Quoique Leon X. donnât une libre étendue à ses pensées, & qu'il ne gênât personne

personne sur les siennes, il se vit cependant obligé par le grand éclat que faisoient ces opinions audacieuses, de les proscrire & d'ordonner aux Universités & surtout à celle de Pise, de garder un profond silence. Ce Pape donna peu après une Bulle dattée du 16. Décembre 1513. par laquelle il condamne & ceux qui osent soutenir que l'ame n'est pas immortelle & ceux qui réduisent toutes les ames & toutes les intelligences à l'unité, en avoiant cependant que les unes sont jointes à des corps & que les autres ne peuvent s'y joindre. Le Pape condamne encore ceux qui séparent le Philosophe du Chrétien, & disent qu'on peut être impunement l'un ou l'autre tour à tour : distinction odieuse, ajoutoit la Bulle, & qui permettoit à la jeunesse d'avancer les Dogmes les plus absurdes, sans aucune crainte.

Malgré tant de deffenses & tant de condamnations, malgré la peine qu'ont les Italiens à se laisser excommunier, on disputa pendant tout le 16. siècle; on se querella vivement sur l'immortalité de l'ame. Il étoit sur-tout question d'Aristote, & on demandoit avec plus d'empressement ce qu'il pensoit, qu'on ne cherchoit à bien penser soi-même. Mais enfin toutes les écoles cessèrent de crier

les unes contre les autres : & on convint qu'il y a de l'indécence & même du danger à paroître douter si l'ame perit avec le corps , cette matiere étant trop importante pour devenir un problème. A l'égard d'Aristote , on laissa à chacun la liberté de décider quels étoient ses véritables sentimens , les ouvrages de ce Philosophe , quoique d'un génie très-fort & très-étendu , n'étant point un texte divin.

I I I.

Des Philosophes qui donnerent dans ces sentimens.

Le plan des études qu'on cultiva en Italie pendant le seizième siècle , & les abus qui s'en ensuivirent , étant ainsi connus , je vais parler de quelques-uns des Philosophes qui se distinguèrent pendant ce siècle. J'entends qui se distinguèrent par la force de leur esprit , & non par leur doctrine trop souvent hardie & coupable. Il est ordinaire que les talens supérieurs entraînent à des écarts impardonnables.

1°. Pierre Pomponace est le premier dont je parlerai. Il aimoit l'étude à la fureur , & il passoit les jours & les nuits dans une Méditation profonde , sans presque s'appercevoir des besoins de la vie. » Quand Je cherche la solution de
 » quelque

quelque difficulté, avouë t'il lui même,
 je me trouve dans une agitation ter-
 rible, je ne puis ni manger ni boire
 ni dormir : je ne fors pas de la place
 que j'ai d'abord choisie. Cette extrê-
 me contention d'esprit m'a souvent
 rendu importun à mes amis, & ridicu-
 le aux yeux du vulgaire ignorant. *cc*
 Pomponace enseigna d'abord à Padouë,
 & y fut généralement estimé. Il di-
 soit les vérités les plus fortes, mais de
 ce ton agréable qui les fait passer.

Quand la fameuse guerre qui dût
 sa naissance à la Ligue de Cambray, &
 qui fit tant d'honneur à la prudence des
 Venitiens, commença, Pomponace se
 retira à Boulogne où il mourût en 1525.
 en laissant une riche succession, lui, qui
 étoit né sans aucun bien : ce qui paroît
 mal s'accorder avec le caractère d'un
 Philosophe, dont toutes les richesses en-
 mourant doivent être les connoissances
 qu'il a acquises, & les ouvrages utiles
 qu'il laisse à la postérité.

Pomponace eut beaucoup d'adversai-
 res & de contradicteurs pendant sa vie :
 & ce fut le traité de *l'Immortalité de*
l'ame qui les lui attira. Ce Traité où
 l'on voit de la force & de l'adresse, &
 quelquefois des choses singulieres, com-
 prend ces deux propositions dans un
 grand

grand détail. La premiere qu'en suivant les principes d'Aristote, on est obligé de convenir que l'ame meurt avec le corps, & que rien ne reste après lui. La seconde, que les lumieres naturelles & toutes les raisons philosophiques ne peuvent nous donner aucune certitude de l'immortalité de l'ame, & qu'il faut nécessairement s'en rapporter à la foi.

» Je suis persuadé, disoit-il, que nos
 » ames sont immortelles, & je répandrois volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour soutenir cette vérité. Mais je tombe en même tems d'accord qu'il faut recourir à la révélation pour la croire, & non à la lumiere naturelle. Ce n'est point un Dogme dont la raison nous peut convaincre : mais seulement l'Ecriture sainte. Je m'y soumets comme chrétien, & non comme Philosophe. »

De ces deux propositions en découla une troisième, sçavoir, qu'il n'y a dans la Nature qu'une seule substance spirituelle. Pour les ames, elles sont tirées de la matiere. Dieu est la substance spirituelle de droit, parce qu'il existe de lui-même. Les ames ne le sont que par emprunt. On ne sçait donc qu'elles survivront aux corps, qu'en consultant la révélation. Sans elle, ajoute Pomponace,

nace, sans son autorité, j'affirmerois hardiment que tout périt avec moi

II^o, Augustin Niphus, né à Sessa petite ville du royaume de Naples, se distingua dans toutes les Uuiversités d'Italie, où sa bonne mine & la facilité qu'il avoit à s'énoncer, le faisoient recevoir avec plaisir & écouter avec admiration. Les femmes mêmes qui se piquoient d'une sorte d'intelligence, recherchoient son entretien assaisonné d'une fine raillerie : & il eut souvent le bonheur de leur plaire. Leon X. l'envoyoit chercher à sa Cour; & il se plaisoit à ses bons mots & à ses prompts reparties ce qui lui valût d'amples recompenses.

Ainsi, Niphus auroit passé sa vie fort agréablement, s'il n'eût point attaqué Pomponace qui étoit un rude adversaire, & qui à son tour le traita sans aucun ménagement. Il est vrai que la conduite peu mesurée & même libertine que menoit Niphus, contrastoit mal avec la conduite réglée & même austère que menoit Pomponace dans son cabinet, & parmi ses livres. On étoit surpris de voir un homme qui croyoit à peine l'immortalité de l'ame, si sage, si édifiant, tandis que celui qui la soutenoit opiniâtrément, étoit, si pervers, si dépravé dans ses mœurs. Qu'on ne dise donc plus

E v maintenant

maintenant que l'envie décidée de mal vivre, fait mal penser: on voit ici tout le contraire.

Voss. de
Mathem.

Bayle
nouv. de la
Rep. des Let-
tres, an.
1687.

III°. Jérôme Fracastor fut le disciple favori de Pomponace. Son goût le détermina pour la Médecine, mais il l'exerça toujours noblement, c'est-à-dire, sans exiger aucun honoraire de ses malades & sur-tout des pauvres. Sur sa réputation, on le choisit pour Médecin du Concile de Trente: & il y parut comme un autre Hippocrate, visitant les grands & les petits, & portant par-tout l'espérance & la santé. Quelque tems après il annonça que la ville de Trente étoit menacée de la peste: & le Concile fut transféré à Boulogne. Peut-être qu'en cette occasion il se montra moins Médecin que Politique, & qu'il étoit soufflé par Rome & par les Cardinaux Legats du saint siège. Quoiqu'il en soit, Jérôme Fracastor observoit toutes les bienséances de la société, dont la première est la Religion: il n'imitoit point Pomponace dont la plume indiscrete hazardoit la vérité que les ennemis de la vérité ne vouloient point écouter. Il ne faut point les heurter de front. *Utile est*, dit saint Augustin, *ut taceatur aliquod verum propter incapaces*.

IV. Jacques Zabarella se pénétra si vivement

vivement de la lecture d'Aristote, qu'il soutint avec lui que les ames sont mortelles. Et quand on lui objectoit ce qu'en dit l'Ecriture sainte, il répondoit insollemment que le Philosophe Grec méritoit la préférence. Un tel langage marque un grand travers d'esprit, Aussi Zabarella en étoit-il accusé. Témoin l'imbécille crédulité qu'il avoit pour l'Astrologie, & le calcul des jours heureux & malheureux qu'il se vantoit de mieux sçavoir que tout autre.

Il y avoit du tems de Zabarella trois opinions différentes sur le mouvement. La premiere, c'est que la matiere ne peut point se le donner & qu'il n'y a point de progrès à l'infini; que par conséquent le premier moteur doit être un être spirituel, & non corporel, de qui la matiere a reçu le mouvement, soit médiatement, soit immédiatement. La seconde, c'est que le mouvement est éternel & qu'il ne finira jamais, parce que Dieu est le premier moteur, lui, qui est d'une nature indépendante des autres & plus parfaite. La troisième, c'est que toutes les ames ont en elles-mêmes un principe de mouvement, soit les ames des hommes, soit les ames des bêtes. Ce fut cette troisième opinion qu'embrassa Zabarella, laquelle étoit
aussi

aussi celle de quelques anciens Philosophes & même de Platon. Ils avoient avancé que la substance spirituelle différoit de la matérielle, en cela seul que la spirituelle avoit le pouvoir de se donner le mouvement & que la matérielle avoit besoin d'un agent pour le recevoir. De là Platon prouvoit que les Astres étoient animés, parce qu'ils se mouvoient d'eux-mêmes. Quelle Physique!

V. César Cremonin s'acquiesça les bonnes grâces du Duc de Ferrare, & enseigna dans l'Université de cette ville. On couroit de toutes parts à ses leçons : & l'air animé dont il les débitoit, le feu qui sortoit de ses yeux, les rendoient plus persuasives & plus intéressantes. Heureux, le maître qui plaît, en instruisant ! Cremonin fut au nombre de ces Italiens, qui soutinrent que par les principes de la Philosophie d'Aristote on ne pouvoit démontrer l'immortalité de l'ame, & qu'il falloit avoir recours à la Religion qui seul semble nous convaincre de cette immortalité. Il ne paroit pourtant pas que Cremonin en fut trop persuadé : & l'épithaphe qu'il se composa, marque un homme qui ne craint ni n'espère rien après cette vie.

VI. André Cefalpin associa l'étude de la Philosophie à l'étude de la Médecine,

cine, où il réussit heureusement. Il passa les premières années de sa vie, sans se permettre aucune dissipation, dans l'Université de Pise où la jeunesse étoit cependant fort libertine. Il fut ensuite Médecin de Clément VIII. qui l'affectionna beaucoup, & qui étoit un homme doüé d'excellentes qualités.

Il y a apparence que tant que le Pape vécut Césalpin cacha ses sentimens par un excès de modération. Mais après sa mort, il ne se déguisa plus, & se permit toute liberté de parler & d'écrire. Sa doctrine s'accordoit dans les principaux points, à celle d'Aristote: & Samuel Parker, célèbre Anglois, assure dans ses *disputationes de Deo* que c'est le dernier des modernes qui ait bien entendu ce grand Philosophe. Il n'admettoit comme lui que deux substances, Dieu & la matiere. Pour les ames humaines, les Demons, les Génies, & les autres intelligences dont il peuploit libéralement tout le monde, il croyoit que c'étoient des portions de matiere plus ou moins parfaites. Césalpin évitoit ainsi la question alors si agitée dans les écoles, de l'immortalité de l'ame: mais il ne se fauvoit d'une difficulté impardonnable, qu'en donnant dans une difficulté plus impardonnable encore.

Farmi

Parmi les ennemis de Cefalpin (car peut-on si peu réüssir, qu'on n'en ait?) se distingua Nicolas Taurellus: qui l'attaqua dans ses mœurs & dans sa doctrine, & qui publia un ouvrage intitulé: *Alpes Casa*. La plus noire accusation qui lui étoit intentée, celle qui nuit davantage, fut l'Athéisme, mais par un malheureux retour Taurellus tomba dans le même cas & perdit sa chaire de Professeur. C'est ainsi qu'on reproche aux autres les écarts & les travers, dont en est soi-même coupable.

VII. Bernardin Donat de Verone fera le dernier des Philosophes soupçonnés, dont je parlerai. Il fit imprimer à Paris un ouvrage, où il compare ingénieusement Platon & Aristote, & donne toute la préférence au premier qui par la sublimité de ses pensées s'est presque élevé jusqu'à la divinité. Il montre ensuite qu'Aristote n'a point connu que l'ame est immortelle, & qu'il lui étoit impossible de le prouver par les lumières naturelles. Mais il ajoute qu'un Philosophe persuadé que l'ame périt avec le corps, ne doit pourtant point l'avouer en public à cause des conséquences dangereuses, & qu'il doit plutôt tromper le monde qui n'est fait que pour être trompé, que de chercher à l'éclairer, suivant

suivant l'axiome Latin: *mendacium humano generi plusquam veritas prodest.*

I V,

Quand je songe combien on a perdu de tems à disputer si Aristote a cru l'immortalité de l'ame ou s'il ne l'a pas cru, je ne puis m'empêcher de plaindre les Philosophes opiniâtres, qui se rendent, pour ainsi dire, les esclaves des sentimens d'autrui. J'avouë que quand on a trouvé une vérité importante, il est fort agréable de voir qu'on est d'accord avec les hommes éclairés qui ont travaillé sur la même matiere. Mais en supposant qu'on ait le courage d'esprit nécessaire pour penser par soi-même; on ne doit point s'embarasser si un autre a une telle opinion, on doit seulement s'embarasser si cette opinion est conforme à la vérité; elle seule mérite qu'on lui soumette sans reserve toutes ses lumieres.

Réflexions

Fleurz

Disc. 50

Ainsi je ne connois point comment on a pu s'occuper servilement de la question, si Aristote croyoit l'immortalité de l'ame, & en cas qu'il ne l'eût pas cruë, si on pouvoit aller contre son sentiment & la croire en bonne Philosophie. Toutes les écoles sur cela furent partagées: & ce partage excita bien des rumeurs & bien des

des injures. Les écrits pleins d'amertume volèrent dans toute l'Italie, & jamais l'accusation d'Atheïsme ne fut plus commune. J'en ai donné quelques échantillons plus haut.

J'ajouterai ici deux remarques considérables. La première, c'est que ni Aristote, ni aucun autre Philosophe de l'Antiquité, n'ont eû de l'ame l'idée que nous en avons; qu'ils ne l'ont point regardée comme une substance spirituelle, capable de penser & de raisonner, susceptible après cette vie de peines & de récompenses. La seconde, c'est qu'Aristote ayant cru que toute la Nature est animée, que la matiere a par elle-même une force & une énergie qui lui sont propres, n'avoit aucun besoin de supposer des ames particulieres, L'ame générale suffisoit, & tous les êtres, suivant les arrangemens de la Nature bienfaisante, y participoient. Ainsi, les principes d'Aristote, loin de conduire à l'immortalité de l'ame, conduisoient seulement à croire qu'il y a une ame universelle qui comme un flambeau éclaire tout ce qui vit, & tout ce qui respire. Ainsi, les Philosophes qui vécurent en Italie au seizième siècle, ne sçavoient ni ce qu'ils cherchoient aux dépens de leur repos, ni ce qu'ils désiroient trou-

ver

ver aux dépens même de leur vie.

La question de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame tient absolument à la religion, & en dépend. Les lumieres naturelles ne peuvent nous en rien apprendre de positif. Il est vrai qu'elles nous repaissent quelquefois de l'espérance flatteuse que nous survivrons au Corps, & qu'un bonheur interminable nous attend après cette vie. Mais tout cela n'a rien de réel. La Religion seule peut nous convaincre que l'ame est immortelle, sans cependant nous en donner d'autres preuves que la volonté de Dieu : volonté toute-puissante, & à laquelle rien ne résiste. Que s'ensuit-il de-là ? c'est qu'on ne trouve dans tous les pays où la Religion n'a point encore pénétré, que des Peuples ignorans & grossiers qui bornent toutes leurs espérances à cette vie, & ne se promettent rien au de-là. Aussi affrontent-ils le trépas, non seulement avec courage, mais même avec joye : c'est le terme de toutes les miseres & de toutes les duretés, qui les ont poursuivis. On ne craint point la mort, quand on la regarde, ou comme la fin de tout, ou comme une nouvelle vie qu'on va recommencer.

V.

De Laurent Valle.

Pendant que toute l'Italie retentissoit des loüanges ou de Platon ou d'Aristote, il parut un homme de beaucoup d'esprit, & qui avoit fait une étude particulière de la langue Latine dont il connoissoit toutes les finesse : cet homme, dis-je, rappella la Philosophie d'Épicure éteinte depuis plusieurs siècles. Sa jeunesse s'étoit passée à décréditer les Scholastiques, & à les percer de traits piquans & satyriques, dans tous les cercles & toutes les assemblées où il se trouvoit. Il les accusoit d'avoir avili les sciences, en leur faisant parler un langage barbare & inintelligible, & d'avoir corrompu par leurs manieres grossieres ce que la jeunesse bien élevée auroit pu entreprendre d'utile. *C'est à elle, disoit Valla, que je m'adresse : elle peut seule rendre à la république des Lettres sa première splendeur. Le moyen de bien penser, c'est de s'accoutumer de bonne heure à parler noblement.*

Les Scolastiques suivis de tous les Prêtres & de tous les Moines, furent irrités au dernier point : & lorsque parut le livre de Valla intitulé, *de voluptate & vero bono lib. 3.* ils s'éleverent
contre

contre lui avec fureur, & ils firent défendre son livre comme impie. Il eut beau faire son Apologie, & même l'adresser au souverain Pontife: *Apologia ad Eugenium Pontificem contra Columniatores*: tout cela fut inutile. Cependant Valla par un excès de prudence, avoit employé tous les ménagemens convenables pour faire passer la doctrine d'Epicure, & la rendre homogène au Christianisme, Il vouloit que la volupté fut vertueuse; c'étoit là son expression favorite: c'est à dire qu'elle ne fut point accompagnée de débauche ni suivie de remords, en sorte qu'un honnête homme put observer toutes les loix de la société, tous les devoirs de son état. Avec de tels sentimens, Valla ne pouvoit manquer d'étendre la liberté de l'homme sans mesure, & sans bornes: il ne donnoit rien à la grace.

La dernière querelle qu'il eût à soutenir l'obligea d'aller à Naples, où ses ennemis l'avoient cité devant le tribunal de l'Archevêque. Il comparut fierement & répéta la proposition qu'il avoit avancée, sçavoir, que le symbole des Apôtres n'étoit point leur ouvrage, mais celui du Concile de Nicée. On ne sçut que lui répondre. Après plusieurs autres questions moins importantes, l'Archevêque

que à moitié imbécille lui demanda s'il croyoit aux dix Cathégories d'Aristote. *Comment Monseigneur*, repartit Valla en souriant, *appartiennent-elles à la foi, & n'est-on pas libre de penser là-dessus ce qu'on veut?* Un des Evêques de l'assemblée se leva, & dit avec hauteur: ignores-tu que ces Cathégories servent à expliquer plusieurs points importants de la Théologie. Il faut donc les suivre sans répugnance. *Si cela est*, reprit Valla, *Je crois avec docilité & sur cette matiere & sur toutes les autres ce qu'en croit l'Eglise.* Qu'un homme d'esprit, un homme qui aime la vérité, est à plaindre, quand il se trouve devant des Juges, sur-tout Ecclésiastiques, ou peu éclairés ou prévenus de quelque opinion fausse! Il est la victime de leur enrêtement, & de leur fanatisme. Il n'a que son innocence pour se défendre; mais quelle foible ressource!

Art de pen-
ser.



CHAPITRE

III H A P I T R E X L I X.

- I. *De la renaissance des Lettres en Allemagne.* II. *de Rodolphe & de George Agricola.* III. *Suite de cette renaissance.* IV. *Des principaux Auteurs qui y contribuerent.*

I.

LE renouvellement des Arts & des Sciences, après tant de siècles de ténèbres & d'obscurité, commença par l'Italie: & on en eut l'obligation aux Grecs fugitifs de Constantinople. Ce fut par leur moyen que l'ignorance, mere de la crédulité & de la superstition, se dissipa peu à peu, & que la lumière se répandit successivement dans toute l'Italie. Quelques Allemands qui y trafiquoient alors en rapportèrent des merveilles dans leur pays: ce qui en invita d'autres à y aller, & à détromper les Italiens du peu de cas qu'ils faisoient d'une nation, regardée jusqu'alors, comme propre seulement à soutenir les fatigues de la guerre & à exercer des arts mécaniques, mais utiles.

De la renaissance des Lettres en Allemagne.

II.

I I.

De Rodol-
phe & de
George Agri-
cola.

August. l.
a. de Civit.
Dei.

Parmi les Allemands qui s'éjournerent en Italie, on distingue Rodolphe Agricola qui se rendit extrêmement habile, & qui de retour dans son pays, refusa tous les emplois littéraires, préférant une vie douce & tranquille à des embarras illustres. Ses livres & quelques amis fidèles lui tenoient lieu de tout. Il s'en occupoit : il s'en amusoit. Heureux, qui exempt d'ambition, vit dans le repos & dans cette indépendance qui plaît si fort aux amateurs de la liberté de penser.

A Rodolphe Agricola je joindrai George de même nom que lui, qu'on peut mettre à la tête de tous les *Metallographes* modernes. En revenant d'Italie, les compagnons de voyage de George Agricola le quitterent. Chacun suivit sa route. Pour lui, il s'arrêta sur les montagnes de Bohême pour étudier curieusement la Nature : & quoiqu'il fût alors assez jeune, il fit plusieurs découvertes sur cette partie de l'Histoire Naturelle qui regarde les métaux & les fossiles. Ces premiers succès l'enhardirent : & il se dévoua tout entier à une étude où il trouvoit chaque jour des beautés neuves & inconnues aux Anciens.

Après

Après plusieurs voyages entrepris à ses dépens, George Agricola se mit à exercer la médecine : mais quoique sa pratique fût heureuse, & qu'elle lui rapportât beaucoup, il se dégoûta cependant de sa profession qu'il trouvoit trop gênante, & il se retira dans cette partie de la Misnie qu'on nomme les Montagnes. Là, peu ébloui des offres de Maurice Duc de Saxe, il fit un grand nombre d'expériences, & composa divers ouvrages tant sur les métaux & leur formation, que sur les Eaux minérales, sur les exhalaisons qui sortent de la terre & les animaux qui y vivent, enfin, sur-tout ce qui concerne le monde souterrain.

Outre les pénibles travaux de George Agricola touchant la *Metallurgie*, il écrivit encore sur des matières qui sans être Philosophiques, ont besoin qu'un Philosophe y porte la main : comme sur les poids & les mesures. Lui seul réussit aux choses de raisonnement, à tout ce qui suppose du calcul & des combinaisons.

I I I.

Ce fut sous Maximilien I. que les Lettres refleurirent en Allemagne, & que *Suite de cette renaissance.*
 Tome IV. F la *sanco.*

la barbarie qui y regnoit, commença peu à peu à s'évanouir. Cet Empereur fut même, disent quelques Historiens, assez sçavant : & outre différentes pieces de Poësie, on assure qu'il composa les Mémoires de sa vie. Maximilien mourût en 1519. après avoir établi un bel ordre dans l'Empire, & avoir réparé les brèches qui y avoient été faites. Charles V: son petit fils lui succéda : & comme les sciences ne sont jamais mieux cultivées que sous les plus grands Princes ce fut aussi pendant le regne de Charles V. le plus grand homme que la Maison d'Autriche ait jamais produit que les Lettres fleurirent véritablement en Allemagne. J'avoüerai pourtant que cet Empereur fut plus recommandable par ses vertus politiques & militaires, par la vaste étendue de ses domaines, que par son génie & ses connoissances.

Voici pourtant un trait qui fait honneur à Charles V. Pendant sa retraite, dépoüillé de tout le faste & de toutes les grandeurs qui l'environnoient, rendu à lui-même, sans soins, sans inquiétude, il s'occupoit à faire des expériences de Physique & de mécanique avec un fameux Ingénieur Italien, que Strada nomme *Jannellus Turrianus*.

Lib. 1. de **Les premiers Restaurateurs des sciences**
Bello Belgico.

ces en Allemagne & dans les Pays-bas, furent tous ou amis ou disciples de ces fameux Italiens dont j'ai parlé, & s'ils n'écrivirent pas aussi poliment qu'eux, ni avec les mêmes agrémens, ils les surpassèrent par leur érudition. Il faut cependant tomber d'accord que ces siècles qui commencerent à jouir d'une plus grande lumière, firent naître beaucoup de nouveautés & d'hérésies. A mesure que l'ignorance se dissipoit de proche en proche, on doutoit des choses qui avoient paru les plus certaines : & ces doutes poussés trop loin devinrent contagieux. Je trouve pourtant qu'ils firent en un sens beaucoup de bien à l'Eglise. Car comme elle étoit plongée dans toutes sortes de désordres & d'abus, dans l'oubli de ses devoirs les plus essentiels, elle se reveilla à la voix de ses ennemis, & elle reprit tout ce qui l'avoit distinguée dans les premiers siècles; science, mœurs, discipline, conduite de décence & de charité.

Je trouve aussi que ce furent ces premiers Novateurs qui obligèrent les Théologiens noyés dans une profonde ignorance, à en sortir & à se livrer aux études qu'exige leur vocation. Ces études se réduisent à éviter soigneusement toutes les questions qui ne remontent point à la saine Antiquité, & en les évitant,

de n'admettre que ce qui est fondé sur la parole de Dieu, & sur le consentement unanime des Saints Peres.

Je dois remarquer ici que Luther & les autres premiers réformateurs se déchaînerent contre Aristote, & parlerent de sa Logique avec beaucoup de mépris. Ils la regardoient comme la partie de la Philosophie la plus chimérique, & comme la source de toutes les subtilités & de tous les faux raisonnemens de l'école. Ils se plaignoient que la jeunesse y perdoit un tems précieux, & qu'au lieu de devenir Théologien, on devenoit sophiste & querelleur. Luther même fit soutenir à Heidelberg en 1518 une these célèbre, où il maltraita fort Aristote. Melanchton avoit été d'abord dans des sentimens presque semblables : mais forcé par d'utiles réflexions, il changea de langage, & recommanda la Philosophie d'Aristote, *laquelle bien maniée, disoit-il, peut être avantageuse dans les écoles publiques.*

I V.

Des principaux Auteurs qui y contribuent.

Tout cela posé, je viens à ces premiers Philosophes qui ont fleuri en Allemagne. Jean Reuchlin sera le seul ici dont je ne parlerai point, l'ayant fait

fait ci-devant, & n'ayant rien de plus à dire ni sur les ennemis puissans qu'il s'attira, ni sur la Philosophie Pythagoricienne qu'il voulut renouveler. Elle fut cause qu'on l'accusa d'être Juif: ce qui n'étoit pas alors une petite injure. Quel bonheur pour Reuchlin, s'il se fut abstenu de toucher imprudemment aux sciences Cabbalistiques, & s'il eût continué à cultiver les Belles-Lettres!

*Le Pere
Rapin, Re-
flex sur la
Philos.*

I. Erasme nâquit à Rotterdam en 1467. Si son ambition avoit correspondu à ses talens, il auroit surement monté aux honneurs & aux dignités Littéraires & Ecclésiastiques. Mais il aima mieux vivre dans la retraite, affermissant sa raison par de bonnes lectures & par d'utiles réflexions, & composant des ouvrages propres à inspirer la paix & la douceur d'esprit, qui sont si nécessaires à un Philosophe, & sur tout à un Philosophe Chrétien. Il n'imita point ces hommes impétueux qui prennent je ne sçai quelle humeur aigre & sombre pour un excès de zèle, & qui satisfont à leurs passions particulières, en croyant satisfaire aux devoirs de la Religion.

Erasme fut toujours très-éloigné de cet esprit de fureur & d'intolérance. Il sentoît bien ce qu'il y avoit à faire pour
ramener

ramener les hommes à cette vérité, qui doit être le but de toutes leurs actions. Mais il ne vouloit pas qu'on se servît pour cela de voyes illégitimes & violentes. Il sçavoit qu'on doit souvent se contenter de bien penser pour soi-même, sans songer à troubler la société, en indiquant audacieusement aux autres ce qu'ils doivent penser. *Quand il seroit constant*, écrivoit-il, à un de ses amis, *que nous serions tous dans l'erreur, je souffrirois avec peine & avec douleur que la vérité s'armât de fer & de feux, pour nous désabuser. Il faut encore mieux souffrir quelques erreurs, & laisser le peuple se tromper, que de prendre les armes pour faire recevoir la vérité. Un tems viendra où elle se fera heureusement écouter. En attendant, il faut instruire les hommes & les plaindre, quand ils ne veulent point être instruits. Imitons Erasme, & répétons avec lui : non amo seditiosam veritatem.*

Il disoit à un autre de ses amis, mais d'un ton plus doux, que la Philosophie que nous devons aimer & respecter, consiste en deux choses. L'une est de nous enseigner où se trouve le vrai bonheur auquel nous aspirons tous, & l'autre de nous indiquer les moyens d'y parvenir. Mais ces moyens quels sont-ils?

si

Erasme. ep.
6. lib. 17.

si ce n'est la vertu, la modération & l'amour de l'ordre & des bienféances.

II. Melanchton naquit en 1497. Dès son enfance, on pressentit sans peine ce qu'il feroit un jour, & Baillet l'a mis au nombre des enfans devenus célèbres par leurs connoissances & leurs Ecrits. Il embrassa avec une très-grande application toutes les sciences, & il en enseigna la plupart : ce qui le fit nommer *Gesner. in Biblioth.* *totius Germania summum docus*. Ses ouvrages ont un air d'honnête homme qui plaît infiniment, & qui joint à une grande élégance de pensées & une grande netteté de style, intéresse tous les Lecteurs attentifs. Les Allemans l'ont toujours regardé comme un des premiers Restaurateurs de la Philosophie, & des Belles-Lettres. *Hornius, Histor. Philos. lib. 6.* *Primus ille in Germania disciplinarum omnium & purioris Theologia Restitutor, nullum eruditionis genus intactum reliquit, ut in singulis habitare, non peregrinari videretur.* *Joach. Camerarius in vita ipsius.* Au reste, tous ces talens recevoient un nouveau lustre de la douceur de Melanchton, de sa modestie & de son désintéressement.

M. de Thou le loue d'avoir sincèrement aimé la vérité, & d'avoir dit qu'on ne devoit disputer qu'avec ceux qui l'aimoient aussi sincèrement, & qui

étoient résolus de l'embrasser , quand on la leur faisoit voir d'une maniere claire & distincte. A l'égard des autres qui ne disputent que par vanité , & sans avoir aucun dessein de changer de sentiment , il faut les regarder avec mépris , & se taire. Et méritent-ils la peine qu'on leur parle , quand ils témoignent si peu de respect pour la vérité , elle à qui les hommes doivent tout sacrifier ?

L'amour de Melanchton pour cette vérité le faisoit souvent panacher vers le Pyrrhonisme , tant il craignoit de se tromper , & de tromper les autres. Il decidoit rarement , & son irrésolution se remarque sur-tout dans ses ouvrages de Théologie , & dans ses Lettres. Comme il vivoit parmi des hommes passionnés & ardens à dominer les uns sur les autres , il appréhendoit que la prévention ou la chaleur de la dispute ne lui fissent avancer des propositions qui examinées de sang-froid perdoient tout l'éclat qu'elles paroissent avoir , ce qui le rendoit extrêmement circonspect , & allarmoioit de plus en plus sa conscience. Il sentoioit à merveilles qu'il falloioit passer beaucoup de choses aux hommes , & ne pas regarder comme essentiel ce qui n'est pas fondé sur l'évidence ou sur la parole de Dieu. En effet , l'expérience

nous

nous apprend à nous défier continuellement de nous-mêmes, & par cette défiance à corriger ce que nous avons cru vrai, & souvent à l'effacer.

Et qui est-ce qui peut compter assez sur sa raison, pour se persuader que l'âge, le tems, les affaires, les réflexions, les hommes mêmes par leur commerce réciproque : que tout cela, dis-je, n'apportera aucun changement à ses pensées ou à ses desseins, & ne lui fera point prendre de meilleures résolutions ? Peut-on se flatter qu'on ne doutera jamais de ce qu'on s'imagine sçavoir le plus certainement, & qu'une connoissance plus approfondie ne fera point rejeter ce qu'on a saisi avec ardeur à la première vue ?

*V. Teren. in
Adel. act. 5.*

III. Joachim Camerarius naquit en 1500. Comme sa famille étoit une des plus anciennes & des plus accréditées du cercle de Franconie, il fit tous les exercices qui conviennent aux jeunes Gentils-hommes, & il les fit avec succès. On dit sur-tout qu'il fut excellent Ecuyer, & qu'il traduisit en Latin le Livre de Xenophon, qu'il orna de Commentaires: ce Livre traite du manège, & de la manière de dresser les chevaux. Mais bientôt Camerarius quitta toutes ces occupations frivoles & où l'esprit

F v n'a

n'a point de part, afin de s'appliquer à l'étude des Sciences solides & sérieuses. J'appelle ainsi l'Histoire puisée dans ses sources, la Philosophie, les Mathématiques, la Théologie, dont un esprit raisonnable doit uniquement s'occuper, sans se livrer à des choses puériles, à des bagatelles.

Thuan. lib.
26.

Et pour ne m'arrêter ici qu'à ce qui concerne la Philosophie, je dirai que Camerarius traita de beaucoup de sujets importants & peu connus, comme de *Thermis plumbariis*, de *plumbariis saxonis*, de *Bolo Armeniacâ & Terrâ Lemnia*: le tout avec tant de clarté & d'élégance, que toute l'Allemagne prit du goût pour la Physique. Il écrivit encore sur les Comètes, & rapporta tout ce qu'on en favoit de son tems; mais on en sçavoit encore peu de chose.

Camerarius mourut à Leipzig, loué hautement de presque tous les Sçavans de l'Europe, chéri de plusieurs Princes & principalement de Charles V, & laissant après lui des enfans vertueux & dignes de sa réputation.

IV. Je ne parlerois point ici de Zwingle, un de ceux qui songerent à réformer l'Eglise dans le seizième siècle, & qui véritablement l'infecterent d'un grand nombre d'erreurs: sans un trait
qui

qui peut convenir à cette Histoire de la Philosophie. Comme il vouloit s'opposer à Luther qui donnoit tout à la grace victorieuse dans l'affaire du salut Zwingle au contraire suivit l'erreur des Pélagiens, & donna tout au libre arbitre, en tant qu'il agit par les seules forces de la Nature. La conclusion de ce principe étoit (& Zwingle l'admettoit expressément) que tous les hommes vertueux du Paganisme, & sur-tout les Philosophes avoient gagné le Ciel & par la droiture de leur morale & par la noblesse de leurs procédés, & par la pureté des vues qui les faisoient agir.

Oh! que nos jugemens sont divers & bizarres! Il y a eu des Catholiques qui ont regardé les anciens Philosophes, comme des gens prédestinez, parce que les principales vérités du Christianisme leur avoient été révélées. Voici au contraire un chef d'hérétiques qui croit que cette révélation leur étoit inutile, & que les bonnes actions leur en tenoient lieu. Ce mérite actif, je veux dire celui de bien vivre, vaut certainement mieux que celui de croire.

V. Pierre Vermili qu'on connoît d'avantage sous le nom de Pierre Martir, étoit de Florence. Il fit d'excellentes études dans sa Patrie, évitant toutes les

Fvj mauvaises

mauvaises compagnies & se renfermant en lui-même, ce qui commença sa réputation, laquelle s'accrut de jour en jour. Les voyages entrepris par Pierre Martyr acheverent d'établir cette réputation dans toute l'Europe : mais d'un autre côté les Sociétés qu'il fréquenta dans ses voyages, les amis avec lesquels il se lia lui firent un tort infini. Les erreurs dont fourmilloit alors l'Allemagne, le surprirent : ou pour mieux parler, il crut, en les embrassant, faire une grosse fortune & obtenir quelque place distinguée. Mais on ne lui paya point son changement de religion, & s'imaginant tromper les autres, il fut trompé le premier. C'est ainsi que l'intérêt & la vanité font faire aux hommes ce qu'ils ne devroient faire que par amour de la vérité. On en voit des exemples dans toutes les religions.

On met Pierre Martyr au rang de ceux qui commencerent à faire fleurir la Philosophie en Allemagne. Il écrivoit & parloit bien, rare talent qu'il avoit rapporté de sa patrie où l'on se piquoit de parler & d'écrire purement.

VI. Jérôme Zanchius, ami & compatriote de Pierre Martyr, suivit ses traces & embrassa comme lui les dogmes des Protestans. Il disputoit, mais en honnête

honnête homme, sans aigreur & sans violence; & il disoit souvent, au rapport de M. de Thou, que si l'Eglise Romaine vouloit se réformer elle-même & revenir à ce qu'elle étoit dans les trois premiers siècles, il y rentreroit avec joye: rien ne marquant plus un esprit léger & inconstant, que le changement de religion. *Quid enim pio civi, ajoute M. de Thou, optatius, quam ut ubi per Baptismum renatus est, ibi etiam in finem usque vivat!*

Avant que de professer les saintes Lettres à Strasbourg, Zanchius avoit composé une Introduction à la Physique, qui n'est plus d'usage aujourd'hui, & qu'on ne connoît même gueres, depuis que cette science s'est tant perfectionnée. Il faut des observations & des expériences pour y réussir, & non de simples raisonnemens.

VII. Michel Neander vécut quelque tems avec Melanchton: mais comme il sentoît sa supériorité, il fut toujours avec lui sur la réserve. Ses Ouvrages de Théologie sont écrits d'une manière très-diffuse: & tandis qu'on recherche les Livres de Melanchton, où il y a beaucoup de force & d'élégance, les siens sont absolument négligés. On loue pourtant & on lit volontiers sa traduction

tion des vers moraux & des fragmens attribuez à Pythagore, à Phocylide & à Theognis. Au reste, l'Allemagne lui a beaucoup d'obligation : & George-Daniel Morhof dans son *Polyhistor* le met au nombre de ceux qui y ont servi au renouvellement des Sciences.

*Vid. Fonsium
de script.
Hist. Philos.*

J'avoue, en finissant, que la réformation introduite dans l'Eglise & sans doute poussée trop loin, réveilla les esprits qui étoient comme morts, & par-là même elle leur fit un grand bien. Pour s'opposer aux Sectaires qui avoient étudié l'Ecriture-Sainte & aplani les routes épineuses de la Théologie, on renonça à l'ignorance qui étoit répandue presque par-tout, & on alla s'abreuver aux sources fécondes de l'Antiquité. Pour les grands génies, on peut leur

*Lact. de
falsa relig.
lib. 1.*

appliquer ce que disoit Lactance : *Magnus & excellenti ingenio viri cum se doctrinæ penitus dedissent, quidquid laborum poterat impendi, contemptis omnibus & publicis & privatis actionibus, ad inquirenda veritatis studium contulerunt, existimantes multo esse præclarius divinarum humanarumque rerum investigare ac scire rationem, quam opibus aut honoribus cumulandis inherere.* C'est un éloge que méritent le peu d'Allemands qui ont excellé dans les Sciences.

CHAPITRE

CHAPITRE LI.

I. *De la renaissance des Lettres en Angleterre.* II. *De Henri VIII.* III. *De la Reine Elisabeth.* IV. *Du Chancelier Bacon.* V. *De Thomas Hobbés.* V. *Réflexions.*

I.

ON ne sçauroit parler des Anglois De la renaissance des Lettres en Angleterre. qu'avec une forte estime & une forte de respect. La liberté qu'ils chérissent, les rend hardis à penser & courageux à exprimer leurs pensées. Ils se piquent d'agir & de vivre en hommes. *Ibi sentire quæ velis & dicere quæ sentias licet.* Ce fut sous le regne de Henri VIII que les sciences presque éteintes en Angleterre, commencerent à refleurir. Ce Prince élevé par Fischer Evêque de Rochester, montra d'abord une grande force d'esprit & des sentimens digne d'un Roi Chrétien. On lui donna le titre glorieux de Dessenfleur de la Foi, pour le zele qu'il témoigna contre Luther, & pour les ouvrages qu'il composa contre lui. Son regne seroit même aujourd'hui un
des

des plus illustres & des plus renommés dans les fastes de l'Angleterre , si ce Prince n'avoit préféré ses passions & ses haines personnelles à la voix de la raison , sans laquelle les Rois ne sont que des tyrans insupportables ou des voluptueux infâmes. O raison , que vous êtes nécessaire à ceux que la Nature a destinés à gouverner les autres hommes !

Depuis le regne de Henri VIII , l'Angleterre a été fertile en hommes excellens & versés dans presque toutes les sciences. On peut même dire qu'elles y ont fait des progrès plus rapides & plus extraordinaires que dans les autres pays. L'esprit de la nation Angloise est tourné aux réflexions : elle aime les méthodes profondes , abstraites , recherchées , & par amour du vrai , elle va saisir dans les choses ce qu'il y a de plus reculé & de moins exposé aux yeux. Ce n'est point-là seulement le goût des Sçavans de profession ; mais encore de tous ceux qui veulent se distinguer , & qui aiment le bien public si négligé dans les Royaumes soumis au pouvoir despotique. En général , un vif attachement à l'étude n'est point une marque de roture en Angleterre ; & le Gentilhomme le plus qualifié ne se deshonne point ,

point, en approfondissant les fujets qui embrassent le Droit public, le Commerce & le Gouvernement des Etats, sur-tout du leur.

Qu'on me permette de rapporter ici un passage d'Erasme, qui avoit passé en Angleterre au commencement du regne de Henri VIII. Ce passage est un tableau en racourci des mœurs & des coutumes du pays. » Admirez, dit Erasme, le changement & la vicissitude des choses humaines. Autrefois les Moines étoient les seuls Scavans d'Angleterre : mais aujourd'hui ils ne semblent occupés qu'à faire de somptueux repas ; ils ne songent qu'à se procurer les commodités de la vie, & à augmenter leurs revenus. Le goût des Sciences s'est introduit à la Cour, & a pénétré dans les maisons des grands Seigneurs. J'ose même dire qu'aucune Ecole ni aucun Monastere n'ont jamais produit tant de personnes studieuses & d'une raison ferme, qu'il y en a dans la Ville de Londres & à la Cour. Quel sujet de réflexions ! Les festins des Ecclésiastiques offrent en ce pays-ci un libertinage étonnant, des paroles indécentes & des disputes aiguës par le vin : les repas de la Noblesse au contraire offrent des
» plaisirs

» plaisirs modérés ; on y parle tranquil-
 » lement & on y met d'ordinaire sur le
 » tapis quelque matiere d'érudition. »
 C'est avec plaisir que je rappelle ici l'é-
 loge que fait Erasme de l'attachement
 que la Noblesse Angloise témoigne pour
 les Sciences. Elle les regarde comme
 son vrai partage , & comme le moyen
 le plus assuré pour défendre sa liberté.

I I.

*De Henri
 VIII.*

Le changement de religion qu'introduisit Henri VIII. & qu'il n'eût pas de peine à introduire dans une Isle ouverte à tous vents de Doctrine , y causa bien des révolutions & bien des desordres. Les abus corrigés en produisirent de nouveaux , & l'Eglise qu'on dépouilla de ses biens & de ses possessions anciennes , perdit tous ses droits & tous ses privileges. Il est vrai qu'elle étoit trop riche en Angleterre : mais sans la déchirer , on pouvoit la rendre plus belle & plus lumineuse , en l'appauvrissant. C'est ce qu'on voit bien clairement aujourd'hui. Tous les Evêques Anglois sont sçavans & de mœurs admirables , quelques uns mêmes d'un génie supérieur , comme il paroît par leurs ouvrages. Les Evêques des autres Royaumes
 au

au contraire ne se distinguent que par leur luxe, & par le faste qu'ils étalent au dehors. S'ils ont quelque érudition, ce n'est point celle qui leur convient. Au lieu de la tirer des ouvrages précieux par leur antiquité : ils se contentent de lire un petit nombre de Théologiens modernes, qui souvent n'ont pas même remonté jusqu'aux sources.

I I I.

Des ruisseaux de sang coulerent en Angleterre après la mort d'Henri VIII. De la Reine Elisabeth. Tantôt c'étoit le sang des Catholiques, & tantôt celui des Novateurs. Mais enfin la Reine Elisabeth fit cesser toutes ces exécutions odieuses, & contraires au droit naturel, dès qu'il fût en son pouvoir, *Religio, dit Lactance, cogi non potest: verbis potius quam verberibus res agenda est, ut sit voluntas.* Cette Reine D'Orléans, révolution d'Angleterre t. 2. avoit beaucoup de hauteur dans l'esprit & de fermeté dans la conduite & d'habileté dans l'art de gouverner les hommes, en leur inspirant l'estime, la soumission, le respect. Elle jetta les fondemens de cette Politique qui a rendu l'Angleterre & si utile à ses alliés & si formidable à ses ennemis. Je n'ose presque ajouter qu'elle étoit sçavante, & Balzac, let. au Comte d'Exceter. II qu'elle

cite
Ham-

qu'elle traduifit en Latin quelques Tragédies de Sophocle & quelques Harangues d'Ifocrate, Ce mérite doit être oublié parmi tant d'autres qualités d'Elifabeth. Il fuffit de dire qu'elle regna avec gloire, & que toute l'Europe attentive l'admira. Quel éloge plus magnifique!

Ce fut fous cette Reine augufte, & fous Jacques I. qui lui fuccéda fans avoir aucune de fes belles qualités, qu'on s'affectionna en Angleterre aux fciences exactes, & qui demandent une profonde méditation. D'un côté la Philofophie y dûc fa naiffance à François Bacon, Baron de Verulam, Vicomte de faint Albans & Chancelier d'Angleterre. Ce grand homme ayant reconnu l'état déplorable où la Philofophie étoit alors réduite, & fur-tout la Phyfique, tombée dans un honteux aviliffement, entreprit de les réformer : & s'il ne réuffit pas en tout, il marqua du moins l'étendue de fon génie & la hardieffe de fes vuës. D'un autre côté, les Mathématiques qu'on n'avoit guères qu'effleurées depuis les Anciens, & qui étoient hériffées d'épines, fe réveillèrent, pour ainfi dire : & on en eut l'obligation à Thomas Harriot & à Guillaume Oughtred, qui ouvrirent la carrière où les Anglois ont après eux marché à grand pas, & enseigné

enseigné aux autres à y marcher. Il faut cependant avouer que sans Wallis on ne connoitroit guères aujourd'hui ni Harriot ni Oughtred. C'est lui qui par zèle pour son pays, & un peu par jalousie contre le notre qui vantoit avec raison le célèbre Viet, les a retirez de l'oubli où ils étoient tombés.

I V.

Je reviens à Bacon. Il naquit en 1560. *Du Chancelier Bacon.*
& son illustre pere qui étoit Garde du grand Sceau d'Angleterre, le fit élever avec un soin extrême, & par les maîtres les plus habiles. Le jeune homme y répondit noblement, & montra qu'il feroit un jour de grands progrès dans les sciences, que les hommes estiment davantage. Il s'éloignoit de tous les plaisirs qui séduisent d'ordinaire la jeunesse crédule, & qui lui preparerent une longue suite de chagrins & de maux. Bacon ne se plaisoit qu'à lire, & qu'à converser avec des gens de Lettres, dont il faisoit encore un juste choix: car il y en a un plus grand qu'on ne pense à en faire.

Son premier ouvrage fut l'histoire d'Henri VII. surnommé le Salomon d'Angleterre: histoire écrite avec un grand

Whear in meth. legen- di Hist.
Grotius.
Herm. Con- ring.

grand sens, & une grande connoissance des affaires, où l'élégance du style est jointe à la supériorité du génie. Cet ouvrage admiré contribua à élever Bacon à la dignité de Chancelier & de Pair d'Angleterre. Mais ce qui surprit toute l'Europe, c'est qu'elle lui laissoit le tems de penser, de réfléchir, d'inventer même ce que les sciences demandoient de nouveau pour se perfectionner. Au milieu des intrigues de la cour, des caprices d'un Roi presque imbécille & des devoirs de sa charge, il devint un grand Philosophe, & le Père de la Philosophie expérimentale. Il devina par quelles routes il convenoit de marcher, & on y marcha après lui. Il fouilla dans des mines qu'on ne connoissoit point, & les métaux qu'il en tira, quoique d'abord un peu bruts, furent polis dans la suite. Enfin, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne connut bien toute l'étendue de son mérite qu'après sa mort. Elle y mit son juste prix.

Pour ce qui regarde les ouvrages philosophiques du Chancelier Bacon, j'avoue qu'ils sont peu lûs aujourd'hui; non qu'ils n'aient été très-utiles dans les commencemens, mais parce qu'ils ont cessé de l'être à mesure que la Philosophie a fait des progrès si considérables. Je compare volontiers ces ouvrages

ges

ges aux échaffauts des Architectes, lorsqu'ils élevent de grands bâtimens, & qu'ils détruisent, dès que ces bâtimens sont élevez. On ne peut nier que Bacon n'ait fourni des vûes & des idées nouvelles à ceux qui sont venus après lui, & qu'il ne les ait animez à philosopher courageusement, en leur faisant voir qu'il y a des hardiesses d'esprit qui conduisent au vrai.

Les dernieres annnées de la vie de Bacon ne répondirent pas aux premieres. On l'accusa d'avoir fait des bassesses indignes d'un Philosophe, & de s'être laissé corrompre par argent. Il perdit sa dignité de Chancelier, & fut condamné à une amende par la Chambre des Pairs. Qu'il est triste pour le genre humain qu'on ne puisse se promettre d'être raisonnable & vertueux tout le tems de sa vie !

V.

Je ne dois pas omettre Thomas Hob- *De Thomas*
bés de Malmesbury, l'un des plus forts *Hobbes.*
esprits du seizième & du dix-septième siècle. Il parla toujours & il écrivit très-librement, sans s'embarrasser des suites que pouvoient avoir ses ouvrages & ses discours, qui lui nuisirent
beaucoup

beaucoup & qui le laisserent sans aucun établissement fixe. Son *Traité de Cive* fit un grand bruit parmi les Parlemen-taires, qui avoient tout infecté de leurs principes séditioneux, & qui triomphoient de l'autorité royale. Hobbés au contraire voulut relever cette autorité, & il soutint qu'elle ne devoit point avoir de bornes, parce qu'elle seule pouvoit empêcher les troubles secrets & les guerres civiles, sur-tout à l'égard de la Religion qui doit contribuer au bonheur des peuples justement soumis, & ne jamais s'écarter de la constitution du Royaume où elle est établie. J'avoue qu'en gros le système politique de Hobbés mérite d'être approuvé; mais comme il suppose tous les Rois parfaits, & leurs volontés toujours conformes à la raison, ce système ne peut être suivi sans des retranchemens qui conviennent à l'état présent des choses.

L'autre *Traité* de Hobbés est intitulé *Leviatan*, & contient des propositions que l'usage condamne, parce qu'il n'est point d'usage de les entendre. Hobbés, comme je l'ai déjà dit, ne ménage rien, & se donne pour l'inventeur de la Philosophie Politique, qu'il distingue de la Politique ordinaire. Mais que cette Politique est exravagante? Que ses idées

idées sur l'état de pure nature sont contraires à celles qu'on en doit avoir? Un Philosophe peut-il dire sérieusement que les hommes n'étoient point nés pour vivre ensemble, pour s'entresecourir mutuellement, mais que le hazard les a rassemblés, & que la nécessité plutôt que la justice les a obligés à se donner des loix qu'ils n'observent que par crainte?

Voilà les deux principaux ouvrages de Thomas Hobbés : ouvrages qui lui ont attiré la réputation odieuse d'Athée, qu'il méritoit certainement par je ne sçai quelle idée qu'il s'étoit faite de la force & de l'énergie de la Nature, & par une affectation ridicule à parler toujours de son pouvoir. Toutes ces idées embarrassées l'une dans l'autre, le conduisirent enfin au matérialisme, en réduisant toutes les substances à la matière où à point nommé l'Univers trouve & de quoi se conserver, & de quoi se réparer. Le guide que suivoit Hobbés, étoit Epicure, quoiqu'il affectât d'être original & de ne devoir rien aux Philosophes qui l'avoient précédé. Le soin du corps qu'il recommandoit sans cesse, marque bien de quel maître il étoit disciple; mais au lieu qu'Epicure disoit que la volupté étoit le souverain bien de l'hom-

146 HISTOIRE CRITIQUE
me, Hobbés se servit d'une expression
moins choquante, en disant que c'étoit
l'amour de soi-même.

V I.

Réflexions. La Philosophie ne fut point en Angleterre une étude de pure curiosité, propre seulement à exercer les jeunes esprits & à leur inspirer l'amour des sciences naturelles. Elle se tourna au profit du bien public: elle servit aux différentes branches de gouvernement par des calculs justement appropriés, & par des principes fondés sur ces calculs. Les Philosophes Anglois veulent tout ramener à des regles générales & permanentes, & n'approuvent point que chaque Ministre change le systême du gouvernement, pour se donner du relief & de la considération. Un pas important qu'ils ont fait, & plus important qu'on ne pense, est d'avoir renoncé à l'esprit de systême, aussi dangereux dans l'étude de la Philosophie que dans le maniement des affaires.

Heureux un état où les personnes en place ont toujours la balance en main; où l'on sçait compter & peser, compter les avantages qui peuvent revenir à cet état & peser les moyens les plus simples

ples & les plus courts de les lui procurer !
 Quel plus grand Philosophe , que ce-
 lui qui prévoit les événemens , qui arran-
 ge , pour ainsi dire , les circonstances ,
 qui n'est ni prévenu ni trompé , qui par
 des combinaisons délicates arrive insen-
 siblement à la vérité ! C'est-là cette Phi-
 losophie , qui mérite seule d'approcher
 du Thrône , & peut-être de s'y asseoir.

CHAPITRE LII.

I. *Remarques sur l'Espagne.* II. *De Louis*
Vivés. III. *De l'Université de*
Conimbre en Portugal.

I.

L Espagne ne fut pas aussi heureuse ni
 aussi avide que l'Italie & l'Allema-^{Remarques}
 gne à prendre le goût des sciences, & sur-<sup>sur l'Es-
 pagne.</sup>
 tout de la Philosophie. Il paroît même
 qu'elle y est aujourd'hui à peine connue,
 & que les esprits fermés à la lumière,
 n'ont point encore secoué le joug impo-
 sé par les Scholastiques, & entretenu par
 la sévère Inquisition. Cela ne doit rien
 ôter des autres mérites Littéraires des
 Espagnols , ni dégrader les talens de
 G ij leurs

leurs Auteurs distingués. Car ils en ont eu certainement & ils ont montré beaucoup d'esprit : mais par malheur çà été sur des sujets où l'envie de plaire & de briller a fait négliger la vérité, & se contenter des vraisemblances adroitement ménagées. Mais tout cela n'est point la Philosophie, & n'en mérite pas même le nom.

Les Espagnols, dit le Pere Rapin avec son enjoûment ordinaire, devinrent subtils dans leurs raisonnemens, formalistes, métaphysiciens par le caractère de leur esprit né à la Dialectique & aux réflexions. Mais on n'arrivoit à rien de sûr ni de distinct, parce qu'on ne vouloit que disputer & en disputant, acquérir une gloire frivole.

Mr. de Thou a observé que dans le quinzième & dans le seizième siècle, on n'enseignoit en Espagne qu'une Philosophie barbare, & que les Professeurs de cette étrange Philosophie n'avoient ni goût ni connoissances, & que même plusieurs d'entr'eux n'entendoient point la Langue Latine. Et comment pouvoient-ils instruire leurs écoliers, puisqu'ils avoient eux-mêmes besoin d'instruction ? Cela fut cause que les Espagnols qui se sentoient un amour supérieur pour l'étude & qui cherchoient

à se distinguer, prirent la route de Paris & se jetterent entre les bras de l'Université, dont le vif éclat rejaillissoit alors par toute l'Europe. Ce n'est point qu'on n'y agitât encore des questions ridicules, sous le nom de questions Philosophiques : mais il y avoit dans cette Université tant de gens d'esprit, tant d'hommes courageux & qui ne trahissoient point leurs pensées, qu'on trouvoit auprès des uns ce qui manquoit de la part des autres.

I. I.

Parmi les Espagnols qui alloient étudier à Paris, on distinguera toujours De Louis Vivés.
 Louïs Vivés, qui s'acquit une grande réputation par son Traité de la Corruption & de la décadence des Arts & des Sciences : *De Corruptione Artium*. Ce Traité divisé en 20. livres est plein de bon sens, & annonce un zèle éclairé pour la recherche de la vérité ; & j'avouerais hautement que si l'on trouve plus de pureté de langage, plus de connoissance des Belles-Lettres, dans les Auteurs du seizième siècle, on ne trouvera aucune part plus de discernement & de Philosophie que dans Vivés.

Le plus beau trait de sa vie fut la

G iij. disgrâce

disgrace qu'il essuya en Angleterre, où le Roi Henri VIII. l'avoit appelé pour enseigner le Latin à la Princesse Marie sa fille. Vivés s'acquitta noblement de cet emploi : mais la sincérité dont il faisoit profession & comme Philosophe & comme Chrétien, choqua le Roi qui n'aimoit que les flatteurs, & qui certainement avoit besoin d'être flatté sur tous ses écarts. Il renvoya Vivés mal payé des peines & des soins qu'il s'étoit donnez, & n'en remportant d'autre récompense que d'avoir blâmé ouvertement le divorce scandaleux de Henri VIII. Que d'honnêtes gens, que de Philosophes, sont ainsi traités !

On a encore de Loüis Vivés un commentaire sur le fameux livre de saint Augustin : *De la Cité de Dieu*. Ce livre est un des premiers qui ait été imprimé, & un des plus utiles qu'on puisse lire pour bien juger de la Philosophie ancienne. Vivés s'y étoit rendu fort habile ; mais sans donner la préférence à aucun systême. *Nous sommes encore des aveugles*, disoit-il, *le tems viendra où nos yeux s'ouvriront, & peut-être que ce tems n'est pas fort éloigné.*

I I I.

Ce fut aussi à la France que l'Univer-
 sité de Conimbre dut son illustration. Car André Govea rappelé en Portu-
 gal par le Roi Jean III. y mena de Bor-
 deaux où il étoit Principal du College
 de Guyenne, plusieurs sçavans person-
 nages, comme les deux freres Bucha-
 nan, Nicolas Grouchi, Elie Vinet,
 Arnoul Fabri, très-versé dans les Bel-
 les-Lettres & très-propre à instruire la
 jeunesse. La conduite de Govea fit beau-
 coup d'honneur à l'Université de Co-
 nimbre; & il y remplit ses devoirs avec
 tant d'exactitude, que tous les Sei-
 gneurs Portugais y envoyoit leurs en-
 fans; cela encore pour faire leur cour
 au Roi qui favorisoit cet établissement.
 Mais Govea mourut deux ans après,
 & les François qui l'avoient suivi, s'en-
 retournerent malgré toutes les promesses
 qu'on leur faisoit. G. Buchanan qui
 étoit Ecossois, demeura le dernier; mais
 on voit l'impatience qu'il avoit de re-
 gagner Paris, dans les beaux vers qu'il
 institula: *Desiderium Lutetiae.*

C'est de cette Uniuersité de Conim-
 bre qu'est sorti le plus long & le plus
 ennuyeux Commentaire, qu'on ait ja-
 mais

G iv

De l'Uni-
 versité de Co-
 nimbre en
 Portugal.

V. Aloy. An-
 tonii Verneii
 Apparatus ad
 Philosoph. &
 Theol. 1751.

152 HISTOIRE CRITIQUE
mais fait sur Aristote. Je doute que
hors le Portugal, personne s'avise de le
lire aujourd'hui.

CHAPITRE LIII.

*Du renouvellement des Lettres & des
beaux Arts en France.*

C E fut par Charlemagne que l'Em-
pire Romain qui avoit été comme
anéanti depuis la fin du cinquième sié-
cle, se renouvella & se rétablit. Cet Em-
pereur plein d'utiles & de grandes vues,
& qui surpassa tous ses prédécesseurs,
moins Rois que Tirans, travailla de
tout son pouvoir au rétablissement des
Lettres. Il dissipa par ce moyen une par-
tie des ténèbres qui obscurcissoient son
siécle. Mais il en demeura encore beau-
coup. C'est ce qu'on voit clairement par
ce qui nous reste d'Auteurs de cet âge
sombre, en qui il ne paroît ni esprit ni
goût, ni amour de la vérité. On ne peut
cependant refuser à Charlemagne les
éloges qu'il mérite & par son génie &
par son amour pour les Sçavans. Il fit
tout ce qu'il pût : mais les esprits n'é-
toient pas encore disposez ni à recevoir
la

la lumière qu'il leur présentoit, ni à suivre le fil précieux des bonnes études. Aussi la France ne tarda gueres à décroire de ce point d'élévation où il l'avoit fait monter. Les esprits s'abattirent, & l'ignorance renouvelée devint plus à la mode que jamais. Elle triompha sur-tout dans le dixième siècle, & ravit à la nature humaine toute sa dignité. Ceux qui suivirent, furent un peu plus éclairés : je veux dire ceux qui virent naître la Philosophie scholastique. La France produisit alors quelques Prélats distinguez, & assez instruits pour le tems où ils vivoient. Aussi commença-t-elle dès-lors à s'élever & à faire sentir la supériorité qu'elle a si justement obtenue depuis sur les autres peuples de l'Europe.

On en peut voir le détail dans l'histoire de France, & remarquer par quels moyens, par quels ressorts, enfin par combien d'épreuves notre Monarchie passa, combien d'ennemis elle combattit, par quels faits d'armes elle se signala, pour arriver à la grandeur où elle s'est vuë dans le dernier siècle, & que rien heureusement n'a pu encore affaiblir. A mon égard, je passe tout d'un coup à François Premier qu'on regarderoit aujourd'hui comme le plus grand

G. y homme

homme de son siècle, si la fortune avoit secondé & sa valeur & la noblesse de ses sentimens. Ce Prince qu'on ne peut trop louer malgré ses malheurs & ses imprudences, fut le pere & le restaurateur des arts & des choses d'esprit en France.

Aditions
à l'hist. de
Louis XI.

Naudé raconte mille particularitez touchant l'érudition de ce Prince, ses écrits & son affection réfléchie pour les hommes de Lettres.

François I. succéda à Louis XII son beau-pere & monta sur le thrône en 1515. Quoique la destinée opiniâtre se fût fait un malin plaisir de le traverser presque toujours & dehors & dedans le Royaume & jusques au milieu de sa famille, il doit passer cependant pour un des plus grands Princes qui aient occupé le thrône de France. Il aima particulièrement les personnes de génie, & n'épargna rien pour les attirer, en quelque endroit de l'Europe qu'ils fussent établis. Il leur donna de gros appointemens & les favorisa en toutes rencontres, à la persuasion du Cardinal du Bellai & de Guillaume Budé, célèbre principalement par la connoissance qu'il avoit acquise de la Langue Grecque. François I établit en 1529 un College célèbre & magnifiquement doté, où il institua des Professeurs pour enseigner les

les Langues, la Philosophie, la Médecine & les Mathématiques. On dit même qu'il eût envie peu avant sa mort d'accroître le nombre de ces Professeurs Royaux, & de faire divers autres établissemens avantageux aux sciences. Mais la mort l'en empêcha. François I. ne favorisa pas seulement les sciences, il fût aussi sçavant lui-même. Il avoit toujours à sa suite des hommes d'esprit, & il aimoit à s'entretenir avec eux pendant ses repas. Ce qui flattoit le plus sa curiosité, & ce qui devoit la flatter, c'étoit l'histoire Naturelle: & quoiqu'il n'eut pas eu une éducation trop belle ni trop favorable, il y avoit fait de si grands progrès qu'il sçavoit parfaitement & débitoit à propos tout ce que les Anciens & les Modernes avoient écrit de meilleur touchant les animaux, les plantes, les métaux, & les pierres précieuses. Il s'étoit servi pour cela de Jacques Colin & de Pierre Castellan (autrement Duchâtel.) Ces deux hommes l'entretenoient du précis & du suc de leurs études, & le rendoient ainsi sçavant à peu de frais.

Outre tous ces détails, j'en trouve deux autres qui distinguent merveilleusement le regne de François I. 1°. C'est lui qui attira les Dames à la Cour, &

avec elles la politesse & les agrémens de la vie. Leur commerce adoucit infiniment les esprits, & mit dans la société ce charme, cette amitié, cet esprit délicat que rien n'égale. Brantome de qui j'emprunte ce trait d'histoire, va nous le rapporter avec sa naïveté ordinaire. *Pour le regard des Dames, dit-il, certes il faut avouer qu'avant ce Prince, elles n'y abor-
doient & n'y fréquentoient que peu & en
petit nombre. Il est vrai que la Reine
Anne commença à faire sa Cour des Da-
mes plus grande que les autres précédentes Reines, & sans elle le Roi son mari ne
s'en fut guères soucié. Mais le Roi Fran-
çois venant à son regne, & considérant
que toute la décoration d'une Cour étoit
de Dames, l'en voulût peupler plus de la
coûtume ancienne.*

Il faut tomber d'accord que c'est-là l'époque de la politesse Françoisse. Les Dames qui furent introduites dans la société civile, en firent un des principaux ornemens. Cela polit la rudesse des mœurs, & empêcha que les François ne donnassent ou dans le travers de la Chevalerie Espagnole, ou dans les raffinemens de la galanterie Italienne. 2°. Une autre chose où réussit François I, ce fût d'abolir la coûtume de faire en Latin les actes publics. On lui fit re-
marquer

marquer que , puisque la Monarchie Françoisse n'avoit jamais été sous aucune dépendance de la Romaine , il étoit ridicule qu'elle en conservât la langue dans ses actes les plus authentiques. Cette raison obligea le Roi en 1539 , d'ordonner qu'à l'avenir on ne se serviroit plus que de la Langue Françoisse dans toutes les formules publiques. Une Ordonnance si sage lui donna du crédit & fit voir que cette Langue pouvoit suffire à tout. C'est aussi depuis ce Prince qu'on s'appliqua à l'étudier , & qu'elle est enfin parvenue au même rang que la Grecque & la Latine.

Un Allemand , juste appréciateur des choses de goût , a observé que la protection que François I. donna aux sciences , excita les esprits & les porta aux réflexions. Ce qui procura la naissance de la Philosophie : de sorte que depuis le regne de ce Prince , la France a été le Royaume de l'Europe le plus éclairé , le plus philosophe & le plus fertile en hommes qui pensent. Un pareil aveu est très-véritable , & il n'y aura que des personnes ignorantes ou prévenues , qui pourront le révoquer en doute.

Je dois convenir ici que François I. fût fort appuyé dans son attachement aux sciences , par la Reine de Navarre
sa

Jonfius ;
pag. 129.

sa sœur : Princesse , que la médisance a été forcée d'admirer , & qui favorisa hautement les personnes intelligentes , & composa elle-même quelques ouvrages qui ont été applaudis. Également spirituelle & vertueuse , elle excella non-seulement en poésie , mais elle fit encore , comme le remarque Verdier Vauprivas , son occupation ordinaire de la Philosophie & de la lecture des Livres saints. Cela la rendit un peu suspecte aux ames craintives & dévotes : mais il faut avouer qu'il n'y avoit en cette Princesse que beaucoup de bonté & d'indulgence. Elle ne croyoit point qu'on méritât d'être puni , pour avoir des sentimens particuliers , supposé pourtant que ces sentimens ne fussent point tournez au préjudice de la société , ni aux dépens de la paix de la patrie.

Brantome (dans ses Mémoires des Dames illustres) cite une histoire de cette Princesse , qui mérite ici d'être rapportée. Elle avoit oui dire à des Philosophes & à des Théologiens de l'école que , lorsque quelqu'un mouroit , son ame se séparoit du corps : & sur cela elle s'étoit imaginée que cette séparation ne pouvoit se faire , sans quelque bruit ou quelque sifflement extraordinaire. Pour s'en assurer , elle assista une de ses filles
d'honneur

d'honneur au lit de la mort , & elle eut toujours les yeux attachés sur son visage , jusqu'à ce qu'elle expirât. Son intention étoit de voir sortir cette ame , & d'entendre le bruit qu'elle feroit à son départ. Mais elle n'y réussit point comme on peut croire. L'erreur de la Reine de Navarre est encore aujourd'hui celle de presque tous les Philosophes qui ne sont point Cartesiens. Ils soutiennent que l'ame est physiquement présente dans tous les organes du corps humain , & que , sans être matérielle , elle est coëtendue à la portion de matiere qu'elle anime. Il suit de là qu'à la mort , elle cesse d'occuper ce lieu , & passe réellement dans un autre : d'où il n'est pas étonnant qu'on ait crû & regardé l'esprit de l'homme comme un être qui se sépare physiquement du corps au moment qu'on expire. Cette opinion s'enseignoit dans les écoles plus durement alors ; mais elle s'y enseigne encore aujourd'hui avec plus de ménagement. Parmi les Sçavans que la Reine de Navarre eût à sa Cour , le plus considérable étoit Jacques le Fevre surnommé d'Etaples , d'un petit village de Picardie où il avoit pris naissance. La bassesse de son origine & la laideur de son visage ne servirent qu'à rehausser

fer davantage ses qualitez personnelles. Il fût élevé, comme le remarque Scevole de Sainte Marthe, dans les criaileries de l'école, & n'eût dans sa jeunesse d'autre teinture que celle d'une Philosophie sophistique & inutile. Mais elle ne fit point d'impression sur son esprit naturellement excellent & porté au vrai. Il se dessaisit des principes de l'école, & à force d'étude, il parvint à une grande habileté qu'il ne devoit presque qu'à lui-même. Il composa quelques ouvrages de Philosophie & quelques traittez de Mathématique, qui quoique fort éloignez de la perfection, ne laissent pas de lui faire honneur. Aussi Jacques le Fevre passe-t-il pour un de ceux qui dans le seizième siecle rendirent aux Lettres l'éclat que les siecles ténébreux lui avoient ôté : & cet éloge lui est principalement dû dans l'Université de Paris, d'où il commença à chasser la barbarie. Au reste il se rendit suspect de Lutheranisme, quoiqu'il fit toujours profession extérieurement de la religion Catholique : ce qui l'obligea de quitter Paris, & sans la protection de François I. qui étoit alors en prison, mais qui écrivit en sa faveur au Parlement de Paris, il auroit couru risque de la vie ou du moins de sa liberté.

CHAPITRE LIV.

*Des Princes qui succederent à François I.
& de la conduite qu'ils tinrent
à son exemple.*

I.

L'Attachement que François I témoi-
gna au progrès des sciences , fût ,
pour ainsi dire , une nouvelle acqui-
sition pour son Royaume , & ses Succes-
seurs en hériterent avec la couronne.
Aussi les Sçavans dignes de ce nom ne
manquerent plus en France depuis ce
tems-là , soit à la Cour , soit à Paris ,
soit même dans quelques Villes de Pro-
vince. J'ose encore assurer qu'elle a don-
né le ton aux autres parties de l'Eu-
rope , & qu'il n'y a aucun genre de scien-
ces ni aucune espèce d'Arts qu'elle n'ait
vû fleurir dans son sein , & dont elle
n'ait produit un homme excellent. C'est
une justice qu'on ne peut s'empêcher de
lui rendre : & si les Nations jalouses de
sa gloire osent quelquefois lui disputer
cette prééminence dans leurs écrits , el-
les l'avouent cependant malgré elles ,
en

en venant parmi nous puiser le bon goût & la politesse.

En 1547 Henri II monta sur le trône : & s'il n'eût point tous les talents de François I son pere , il fût plus heureux du moins que lui , & il le vengea noblement , en remportant plusieurs victoires sur Charles Quint , & le réduisant au-dessous de lui-même par de très-grands succès. Ce fut sous le regne de ce Prince que la Cour fût plus brillante qu'elle n'avoit jamais été. Il aimoit les plaisirs ; & tout ce qui étoit spectacle , le frappoit à coup sûr. Le goût du Maître voluptueux se communiqua à tous ceux qui l'approchoient. Jamais on n'avoit vû en France tant de galantries , tant de fêtes , tant de parties agréables. Le Roi même périt à un de ces tournois , & fût la victime de son attachement aux jeux immodérez. On assure que cette mort lui avoit été prédite par Luc Gauric , célèbre Astrologue d'Italie. Cet homme à qui son art frauduleux fit avoir les bonnes grâces de Paul III souverain Pontife , avoit annoncé que Henri II feroit tué en duel. Une telle prédiction fût long-tems exposée à la moquerie des honnêtes gens , qui ne pouvoient concevoir qu'un grand Roi pût mortellement être blessé dans un combat singulier

lier. Mais l'événement imprévu les détrompa. Je ne rapporte point ce fait pour relever le mérite de l'astrologie dont la fausseté est très-connue, mais seulement pour faire voir que le mépris où elle est aujourd'hui tombée dans le monde Philosophe est un effet de la nouvelle doctrine qui en éclairant les esprits, les a guéris de bien des erreurs & des extravagances.

On juge assez par le peu que j'ai dit de la Cour de Henri II que les sciences exactes n'y furent pas fort à la mode. On y vit au contraire un grand nombre de Poètes : & ce ne fût pas un des moindres désordres, dit M. de Thou de son regne. Mezerai en convient aussi. *On eût pu louer, observe-t'il, Henri II de l'amour des Belles Lettres, si la dissolution de sa Cour autorisée par son exemple n'eût tourné les plus beaux esprits à composer des Romans pleins de visions extravagantes, & des poésies lascives pour flatter l'impureté qui tenoit en main les récompenses, & pour fournir des amusemens à un sexe qui veut regner en badinant. Il n'arrive que trop souvent que les vers & les bagatelles des Poètes corrompent le goût des jeunes gens & les détournent des bonnes études, parce qu'il est plus aisé de chatouiller l'imagination, que d'éclairer l'entendement.* Voici

Voici pourtant trois hommes célèbres , qui méritent d'être citez & dont la réputation dure encore dans le monde Littéraire.

I. Jean Fernel premier Médecin de Henri II. L'étude étoit sa passion favorite : il se privoit de toutes sortes de plaisirs & d'amusemens , & sans se soucier de la fortune , il passoit à étudier les jours & les nuits. Aristote , Platon & Cicéron étoient ses Auteurs chéris : il y rapportoit toute son ame , & il ne paroissoit content qu'en leur compagnie , dont jamais il ne se lassoit. Une application si continuelle déranger sa santé. Il fût obligé pour la rétablir , de se retirer à la campagne : mais à peine ses forces lui furent-elles rendues qu'il retourna à Paris & se destina à la Médecine. Avant que de s'y appliquer , il enseigna un cours de Philosophie au Collège de Sainte Barbe : & comme il s'étoit apprivoisé avec l'éloquence de Cicéron , ses leçons furent aussi éloquentes que celles de ses confreres étoient barbares. Peu de tems après , il fut reçu Docteur en Médecine , & se maria. Quoiqu'il fût engagé à courir une nouvelle carrière , il lui échappoit toujours quelques regards vers la Philosophie & les Mathématiques. Son génie même étoit

étoit inventif, & il travailla à plusieurs instrumens qui devoient perfectionner & l'astronomie & la Géométrie.

L'éclat avec lequel Fernel exerça la Médecine à Paris & à la Cour, les Livres dont il l'enrichit, les Cures difficiles où il réussit, lui acquirent, malgré ses envieux, un grand nom. Il vit de son vivant ses ouvrages servir de texte aux explications qu'on faisoit dans les écoles de Médecine, & son autorité aller de pair avec celle des Anciens. Le Ghilini le traite de Restaurateur de la Médecine moderne, & Gui Patin assure que Fernel est le plus grand homme qu'on ait vu depuis Galien.

Theat.
d'huom. Lit-
terati.

II. Jules-Cesar Scaliger, qui naquit au château de Ripa près de Verone: il passa les premières années de sa jeunesse à la guerre, & s'y distingua.

Mais l'inclination naturelle qu'il avoit pour les Lettres, l'arracha au bruit des armes. Il se retira en France & se mit à étudier avec tant d'ardeur qu'il n'y avoit gueres de sciences où il n'excella. En revanche il eût presque tous les vices qui peuvent décrier un homme d'étude: beaucoup d'opiniâtreté, ne changeant jamais d'opinion, disant des injures atroces à ceux qui le critiquoient ou étoient d'un autre sentiment
que

que lui, parlant de ses ouvrages avec beaucoup d'éloge. Au reste il paroît en détail qu'il avoit beaucoup de génie & qu'il méditoit profondément sur les matieres qu'il traitoit, enfin qu'il jugeoit avec goût de toute chose. C'étoit-là le fort de Scaliger : & l'on peut dire qu'en fait de discernement aucun des critiques ses contemporains ne l'a surpassé. Il posséda autant de Physique & de Medecine qu'on en pouvoit posséder alors : & dans les ouvrages qu'il composa sur ces deux sciences, son génie & son style ont assez de rapport avec celui de Plin.

Henri II. étant mort en 1559, ses trois fils lui succéderent l'un après l'autre. Quoique leurs regnes furent extrêmement traversez par la funeste ambition de leur mere, par les révoltes continuelles des Calvinistes, par l'esprit d'indépendance qu'affectoient les grands Seigneurs, enfin par l'énorme puissance que s'acquît la Ligue & dont elle abusa si horriblement, sous prétexte de religion : la France cependant ne manqua point de Scavans, il y en eût un grand nombre qui firent honneur à leur patrie & par leurs ouvrages & par leur esprit. On peut lire leurs éloges ou dans M. de Thou, ou dans Messieurs de Sainte Marthe. Mais je m'abstiendrai d'en parler.

Il est vrai que la plupart d'entr'eux furent instruits dans l'ancienne Philosophie, & qu'ils lui rendirent même de grands services par d'excellentes traductions : mais leur principale gloire vient de leur habileté dans la critique & dans les Belles-Lettres.

III. Guillaume Rondelet, naquit à Montpellier au commencement du seizième siècle. Il se destina de bonne heure à la Médecine, & il eût le bonheur de réussir dans cette profession. Etant tombé dans sa jeunesse sur la lecture de quelques papiers de Guillaume Pelicier, Evêque de Montpellier où il trouva des remarques mal ordonnées sur Pline : cela lui donna du goût pour l'histoire Naturelle & sur-tout pour cette partie qui regarde les poissons. Brûlant d'envie d'y réussir, il se rendit dans plusieurs ports de mer, & il séjourna principalement à Anvers, à Bordeaux, à Bayonne, où il trouva de quoi satisfaire sa curiosité. De retour en Languedoc, il mit toutes ses remarques en ordre & fit paroître son *Traité des poissons*, *Traité* qui lui a acquis une estime générale.



CHAPITRE LV.

Histoire de Pierre Ramus.

I.

Sous le regne de François I. & au milieu de l'Université de Paris, il se passa une affaire assez extraordinaire & qui mérite d'être remarquée. Elle fit d'abord grand honneur à la Philosophie d'Aristote, puisqu'elle triompha des menaces de ses adversaires : mais il faut avouer qu'elle donna lieu à bien d'autres de décrier cette Philosophie. Et comme ce coup doit être regardé comme le premier qui ait été porté contre elle, & que je le regarde moi, comme lui ayant fait un grand tort, j'en vais parler exactement & au long.

Pierre Ramus qui fût auteur de toute cette affaire, naquit en 1515 dans un village du Vermandois en Picardie. Son pere qui étoit un pauvre Laboureur, le destina au même métier. Mais le jeune homme étoit destiné par la Nature à une profession plus honorable. Il s'échappa de la maison de son pere, à
l'age

l'âge de huit ans & vint à Paris. Comme il n'y avoit aucune connoissance ni aucune protection, il tomba bientôt dans l'extrême misere, & fût obligé, pour s'en délivrer, de se mettre valet au College de Navarre. Quelque basse que fût cette condition, elle ne fît qu'accroître l'ardeur du jeune Ramus pour les sciences. Il employoit le jour à servir ses maîtres, & il passoit la plus grande partie de la nuit à étudier. Comme autrefois Cleanthe qui avoit éprouvé le même sort, Ramus fît de grands progrès dans l'étude, & vainquit tous les dégoûts & toutes les traverses qu'il essuya dans cette route. A sa réception au degré de Maître ès Arts, Ramus s'engagea à soutenir que tout ce qu'Aristote avoit avancé dans ses ouvrages de Philosophie, étoit faux & ridiculement imaginé. Une proposition si hardie étonna tout le monde. On cria contre Ramus, & ceux qui avoient ordre de l'attaquer, voyant qu'on vouloit leur arracher Aristote dont ils respectoient si fort l'autorité, n'épargnerent point le jeune répondant & rassemblèrent toutes leurs forces pour le combattre. Mais ce fut inutilement. Il repoussa tous leurs efforts avec beaucoup d'habileté, & s'attira l'admiration des personnes désintéressées.

Ces premiers succès enflèrent le courage de Ramus , & le déterminèrent à examiner plus particulièrement la doctrine d'Aristote , & à le combattre sans aucun ménagement. Il étudia donc avec plus d'assiduité que jamais , & se retrancha les plaisirs & les agrémens de la vie qui pouvoient le distraire. Les fruits de cette pénible étude furent deux ouvrages qu'il fit imprimer à l'âge de vingt-huit ans. L'un avoit pour titre , *Elémens de la Dialectique* , & l'autre , *Censure d'Aristote*. Ces deux ouvrages où il y avoit beaucoup de feu & de discernement , furent lûs avec avidité. Mais ils excitèrent de grands troubles dans l'Université de Paris. Tous les Peripatheticiens , gens hardis & follement calomnieux , se déchaînerent contre Ramus. Ils le décrioient par tout comme un homme sans religion , & qui vouloit corrompre les esprits.

L'affaire s'échauffant de jour en jour , François I. l'évoqua à son Conseil , & ordonna que Pierre Ramus & Antoine Govea qui étoit sa principale partie , nommeroient des Arbitres pour disputer en sa présence & pour soutenir leurs droits. Govea choisit Pierre Danés & François Vicomercat : Ramus nomma Jean Quintin & Jean de Beaumont. A

ces

ces quatre Arbitres, le Roi associa Jean de Salignac Docteur en Theologie, afin de les accorder en cas de besoin. C'étoit devant ces cinq personnes que devoit se passer la grande affaire, décisive de la réputation d'Aristote.

Les deux premiers jours se passerent assez tranquillement, & l'on disputa avec politesse, & bonne foi. Mais les Partisans d'Aristote s'apperçurent que la voye du raisonnement n'étoit pas à leur avantage, & qu'ils perdroient inmancablement leur Procès. C'est pourquoy ils changerent d'allure & déclarerent pour non avenu ce qui s'étoit passé pendant ces deux jours. Ramus se plaignit hautement de cette injustice, & refusa les Arbitres. Mais François I. les obligea de prononcer, & ne voulût avoir aucun égard à ses remontrances. Alors les deux Juges choisis par Ramus se retirerent, & craignirent de participer à l'injustice qu'on préparoit. Ramus lui-même en fit autant & ne voulût plus parler. Les trois Juges qui resterent, n'ayant plus rien qui s'opposât à leur passion, prononcerent sur la cause de Ramus, & le traiterent cruellement. Ils prévinrent ensuite l'esprit du Roi, qui confirma leur jugement, sans entrer dans une plus grande discussion ni un plus grand examen. H ij Ramus

Ramus qui n'étoit pas seulement Philosophe par spéculation , mais encore de pratique , regarda d'un œil indifférent tous ces procédés injustes. Il ne daigna point répondre à ses ennemis & se contenta d'avoir raison : il ne se soucia point de se laver aux yeux de l'Europe , ni de demander justice de ce qu'on l'avoit joué sur le théâtre. Patient & par raison & par politique , il souffrit ses disgraces sans murmurer , & disoit souvent ce vers ; *Grata superveniet quæ non sperabitur hora*. Le reste de la vie de Ramus ne fût qu'une alternative de bonheur & de malheur. Exposé aux traits de ses ennemis , il ne pût se faire un établissement fixe à Paris , & il fût souvent obligé d'en sortir pour éviter leur fureur. Il périt enfin misérablement au massacre de la S. Barthelemi : journée execrable & dont tous les François doivent avoir horreur. On conjecture aisément de-là que Ramus étoit engagé dans la Religion réformée.



CHAPITRE

CHAPITRE LVI.

I. Que toute l'Europe sentît qu'il falloit penser, lorsque parût la nouvelle Philosophie. II. Idée de cette Philosophie. III. De l'ardeur qu'on témoigna pour les opinions des Stoïciens.

I.

J'AI tâché de faire voir comment les Sciences éteintes depuis les disgraces arrivées aux Grecs & aux Romains, se renouvelèrent en Europe après la prise de Constantinople, & comment les yeux fermés depuis si long-tems, s'ouvrirent à la lumière qui se répandoit par-tout. Foible dans les commencemens, cette lumière devint dans la suite plus vive, & elle donna lieu à la nouvelle Philosophie. Il y avoit déjà plusieurs siècles que les hommes ne pensoient plus, & qu'ils ne faisoient aucun usage de leur esprit flétri par une admiration superstitieuse. Trop prévenus pour des originaux que souvent ils n'entendoient point, & qui plus souvent ne méritoient pas d'être entendus, ils

ne s'occupoient que du soin de les commenter, & se croyoient fort sçavans, quand ils en avoient fondé les profondeurs, ou restitué quelques passages tronquez. Mais enfin toute l'Europe sembla reprendre une nouvelle vie, comme un malade reprend la santé précieuse qu'il avoit perduë. On vît que l'étude de la Philosophie ne consistoit point à interpréter respectueusement les anciens, mais à étudier la droite raison que les anciens avoient eux-mêmes étudiée. On se persuada qu'il falloit chercher les premières idées du vrai & du beau, non plus dans leurs Livres & dans leurs Traitez, mais dans la Nature, dans son sein invariable, où les anciens les avoient été d'abord chercher: & il est constant qu'elle paya avec usure les soins qu'on prit de la consulter. Elle répandît en un seul siècle les faveurs qu'on s'étoit abstenu de lui demander pendant plusieurs: de sorte que la générosité de la Nature égala le grand ménagement qu'on étoit en droit de lui reprocher.

C'est à Descartes que vous devons non-seulement l'origine de la nouvelle Philosophie, mais le rétablissement entier de la bonne méthode d'étudier. Ce grand homme dont l'heureuse hardiesse
nous

nous a procuré tant de découvertes & tant de nouvelles inventions , poussé par son génie & par la supériorité qu'il se sentoît , quitta les routes communément frayées , pour consulter la raison & tirer d'elle les éclaircissémens que les meilleurs ouvrages n'auroient jamais pu lui donner. Par-là l'esprit humain entra dans tous ses droits, la lumière devint générale : & il s'introduisit un air de précision & de justesse dans toutes les sciences, un air de force & de solidité ; un air d'agrément & de vérité , qu'on ne connoissoit plus depuis les anciens , & que même tous les anciens n'ont point également connus.

Quoique je fixe à Descartes l'époque de la nouvelle Philosophie, & que je le regarde comme le restaurateur de toutes les sciences exactes , je reprendrai cependant les choses de plus haut. En effet , il y a eu dans le seizième siècle des précurseurs de la vérité . des hommes qui la cherchoient avec ardeur , & la préféroient aux richesses , aux honneurs , à ce qu'on prise davantage dans le monde. Ces Philosophes ont fleuri en Angleterre , ou en Italie , ou en Allemagne : & l'on peut dire qu'ils n'ont servi qu'à accroître encore davantage la gloire que la France a eue d'avoir produit Des-

cartes. Ainsi les Royaumes de l'Europe qui ont le plus contribué, avant ce Philosophe célèbre, à donner du goût pour la nouvelle Doctrine, se sont accordez à lui rendre justice. Les Etrangers méritent sur cela notre reconnoissance. Et qu'elle doit nous flatter ?

Il faut convenir cependant qu'il y a aujourd'hui des François qui refusent à Descartes les louanges qui lui sont dûes ; des Communautés, des Ordres religieux, qui en parlent avec mépris, ou du moins avec hauteur. C'est un effet de l'ignorance, ou de la vanité monastique, J'avoue qu'il est tombé dans quelques erreurs, & que suivant ses principes mêmes, une partie de sa Philosophie, du moins ce qui en est systématique, se trouve hors d'usage. Il lui a fallu inventer : il commençoit une carrière épineuse : il étoit de toutes parts enveloppé de ténèbres épaisses. Mais soutenu par son courage & par une application persévérante, il nous a appris à penser & à raisonner, dans un tems sur-tout où l'habitude en étoit perdue : & ce n'est point seulement aux Mathématiques, à la perfection des Arts, à la Physique, qu'il s'est attaché, mais encore aux Belles Lettres, à toutes les sciences dont l'agrément fait le principal

principal objet. Il y a introduit l'esprit Philosophique, cet esprit qui met chaque chose à sa place, qui fait que les pensées qui doivent plaire, en plaisent encore davantage par ce fil simple & imperceptible qui les lie.

Après ce que je viens de dire, qu'on me permette de comparer les deux siècles suivans, je veux dire le seizième & le dix-septième. Cette comparaison n'aura rien que de juste, pourvu qu'on l'examine avec soin. Le seizième siècle a produit un plus grand nombre de sçavans hommes que le dix-septième. Il s'en faut pourtant bien que ces deux siècles aient été également éclairés & recommandables. Dans le premier régnoient la critique des mots & la Philologie, l'étude des langues apprises par vanité de les sçavoir, une vaine application à briller, & non à approfondir les choses. Dans le siècle suivant un esprit plus judicieux, accompagné d'un goût exquis & d'un discernement solide s'est introduit dans la République des Lettres. On a préféré les critiques du sens, si l'on peut parler de la sorte, aux critiques des paroles: on a négligé l'Orateur pour saisir le Consul, & l'Auteur des Commentaires pour arriver jusqu'au Général d'armée & au Maître de

*Vid. Bayle,
Dict. Crit.
tom. I.*

Rapin, la République. Dans le seizième siècle
comparaison on se piquoit d'une vaste & profonde
de Thuc. & Littérature; l'érudition étoit ennuyeuse,
de Tite-Live. à force d'être chargée d'un détail

inutile; on lisoit, mais on ne sentoît point ce qu'on lisoit. Dans le dix-septième siècle, l'étude de la nouvelle Philosophie & des langues vivantes ont fait naître un goût réfléchi: on a eu plus de jugement & moins d'étendue de science: on a enfin été le maître des anciens, de ceux qu'on regardoit comme ses maîtres. Malheur à ceux, qui faute de les bien connoître, les ont mé-

Alex. Mo- prisez! *Nos laudamus Cartesium: Aristotelem admiramur.* Voilà les avantages que la nouvelle Philosophie a procuré au dernier siècle & même au nôtre, à celui où nous vivons. C'est la suite des progrès que l'esprit humain a visiblement faits, & dont on trouve un trait remarquable dans un petit Traité de Jacques Aconce intitulé: *Methodus sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratio.* Je sens, dit cet Auteur mort en 1567. que je vis dans un siècle très-poli & très-cultivé par les Belles-Lettres. Cependant oserois-je le dire, je crains moins les jugemens de mes Contemporains que ceux du siècle qui nous doit suivre, & où

où j'apperçois déjà une clarté qui m'ébloüit. En effet, quoique nous voyons aujourd'hui beaucoup de grands hommes & qu'ils fassent notre admiration : je vois quelque chose de plus respectable & de plus digne de notre estime dans le siècle suivant. Voici ses propres paroles. *Etsi enim habuit habetque etas nostra viros prestantes : adhuc tamen videre videor nescio quid majus futurum.*

Je pourrois citer plusieurs autres Auteurs, qui considérant de quelle maniere les sciences s'étoient tirées de cette nuit épaisse qui les avoit toutes obscurcies, ne douterent point qu'elles n'allassent en se perfectionnant, & que la vivacité de l'esprit humain ne se tournât en force & en solidité. Erasme parle ainsi dans plusieurs de ses Lettres, & croit que la raison a donné les véritables preuves de la Religion pour l'ordre & la clarté qu'elle exige.

I I.

Cinq choses contribuerent principalement à la naissance, & à l'accroissement de la nouvelle Philosophie. Je les rappellerai chacune exactement, & je les accompagnerai de quelques-unes de ces réflexions que demande une matiere

H vj intéressante.

180 HISTOIRE CRITIQUE
intéressante. Et quelle matiere l'est davantage, que celle qui marque comment l'esprit humain s'est renouvelé ?

I. La raison oubliée depuis tant d'années, & foulée, pour ainsi dire: aux pieds, rentra dans tous ses droits : cette raison, qui est le plus beau présent que l'Etre infini ait pu faire aux hommes, & qui surpasse tous les autres biens répandus sur la terre. On a vu que depuis les Grecs on n'avoit rien inventé de considérable dans la Philosophie, & qu'on s'étoit contenté d'étudier leurs ouvrages. Le nom de Philosophe si sublime par lui-même, ne se donnoit qu'à ceux qui entendoient le système de Platon & d'Aristote, ou qui croyoient les entendre: on n'exigeoit rien de plus. Cela avoit entièrement avili la Physique, & l'avoit réduite en une Métaphysique sèche & épineuse, en questions générales, plus subtiles que propres à dévoiler le sein de la Nature. C'étoit l'amas informe de ces questions, & des raisonnemens vagues auxquelles toutes ces questions donnerent lieu, qui formoient la Physique générale. Pour la particulière, elle n'étoit point connue, & elle ne le fût que lorsqu'on commença à réfléchir & à faire des expériences. On voit bien que la Philosophie n'auroit jamais fait aucun progrès,

progrès, tant qu'on auroit suivi les traces des anciens : on se feroit contenté de disputer éternellement sur leurs idées qui n'étoient point fondées en raison, & on n'auroit rien avancé. En effet, quelles expériences faire ou sur les nombres de Pythagore, ou sur les idées de Platon, ou sur les qualitez d'Aristote ? Quelles conséquences tirer de ces principes, si même ce sont-là des principes ? Il fallut donc un homme qui eût la hardiesse de se soustraire au joug de l'autorité, & qui bravant les préjugés les plus imposans, apprit aux mortels qui avoient des yeux, à s'en servir & à observer la Nature soigneusement. Et cet homme fût Descartes. Il rapportoit toute chose à la droite raison, & faisoit voir par des regles invariables que rien ne mérite notre attention que ce qui est vrai. Par-là tous les anciens sistêmes se sont détruits, & les nouveaux n'ont de crédit qu'autant qu'ils sont conformes à cette raison dont il faisoit tant de cas.

II. En apprenant à penser, on apprit à ne se servir que d'idées claires & nettes, qui à leur tour enfanterent l'esprit d'examen & de discussion si nécessaires à l'avancement des sciences. Ces idées claires & nettes donnerent à la Philosophie une force & un ordre, qui ne consistoient

fisoient point dans l'agrément des paroles : dans une expression recherchée, mais dans la profondeur du sens, dans l'amour de la vérité. Tel doit être le but de nos travaux : ou si l'on ne peut point y parvenir, il faut suspendre son jugement & se contenter de douter. Heureux, qui sçait prendre ce parti !

III. L'ancienne Philosophie parloit beaucoup de la matiere & du mouvement, de l'infini, du tems, du lieu, des substances pensantes : le tout sans rien éclaircir, & sans entrer dans la connoissance de la Nature. Le peu qu'en a dit la Philosophie moderne a été fondé sur les Mathématiques que Descartes a fort cultivées, lui-même grand Mathématicien & précurseur de toutes les nouvelles méthodes qui ont eu l'infini pour objet.

IV. Ce qui a de plus en plus accrédité la nouvelle Philosophie, ce sont tant d'inventions modernes, tant de machines ingénieusement construites, tant de vuës heureuses ajoutées les unes aux autres. D'un côté le Ciel s'est dévoilé à nos yeux, & nous avons admiré la superbe ordonnance de ce monde, qui n'étoit auparavant presque habité que par des aveugles. D'un autre côté, nous sommes descendus jusqu'aux plus petits ouvrages

vrages de la Nature : nous avons fait l'anatomie des insectes qui échappoient presque à nos regards , & celle des Plan-tes qui nous ont présenté des merveil-les inconnuës aux anciens. Tous les ca-binets des Curieux brillent de ces ma-chines & de ces inventions , & on y trouve en petit ce qui forme en grand le spectacle de l'Univers.

V. Dans le seizième siècle toutes les sciences étoient comme dispersées. La nouvelle Philosophie les a rassemblées, & les a réunies les unes aux autres, de maniere qu'elles se prêtent un mutuel secours & que la vérité en brille mieux par cet accord unanime. Ainsi un Phi-losophe, dit le Chancelier Bacon, doit renfermer dans l'objet de ses études, toutes les sciences exactes & utiles, & s'en former une espece d'Encyclopédie, non par vanité, mais pour être en état d'instruire les autres, après s'être instruit soi-même. La vanité est tout-à-fait in-digne d'un Philosophe.

I I I.

Vers le tems de la renaissance des Lettres, l'ancienne Doctrine des Stoï-ciens se réveilla, non que les mœurs fussent alors plus sages & plus réglées, mais

mais par je ne sçai quel fanatisme qui s'empara de beaucoup d'esprits. L'outré les frappe quelquefois plus que le simple & le naturel. Juste Lipse fût le plus distingué de ces nouveaux Stoïciens. Les plaisirs l'occupèrent dans sa jeunesse, & tout sembloit lui promettre de beaux jours. Mais les remontrances & les conseils de ses amis le rappellerent à lui-même.

Naud. Bi-
bliographia
Polit.

Il eût honte de ses égaremens, & il se mit à composer sur les principes des Stoïciens son *Traité de la Constance*, qu'il appelloit la principale vertu du Sage que rien ne peut abbattre ni déconcerter. C'étoit-là le caractère de Juste Lipse. L'extrême lui plaisoit en tout, & avec cela il étoit fort inconstant. Il changea plusieurs fois de religion : revenu enfin à la Catholique, il se porta sous la conduite des Jésuites, à des bassesses de dévotion & à des puérilités qui le firent mépriser.

Quelque éloge que Juste Lipse ait fait de la Constance dans le *Traité* qu'il en a publié, il est facile de voir qu'il n'étoit rien moins que constant. Ses beaux discours démentoient sa conduite : il parloit bien, mais il agissoit d'une manière inconsiderée & frauduleuse, en affectant des sentimens de religion qu'il n'avoit pas. Son vif attachement à la doctrine

doctrine des Stoïciens, fit qu'il embrassa dans toute son étendue leur grand principe : que la destinée est inévitable, & qu'il est impossible d'échapper à cet ordre qui amène les événemens enchaînez les uns aux autres. Tout arrive, disoit-il, d'après Tacite, parce qu'il doit arriver : & ce qui doit arriver ne peut jamais manquer. Car s'il manquoit, l'univers n'auroit plus le même arrangement ni la même symétrie.

La fortune, convient-il dans une de ses Lettres, semble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de sentir son pouvoir irrésistible.

Un dernier trait, mais un trait bizarre va finir le portrait de Juste Lipse. Il avoit une affection singulière pour les chiens, & il leur croyoit je ne sçai quelle ame raisonnable : *divinae particulam aura*. Il avoit même fait peindre dans un grand tableau trois chiens qu'il avoit eus consécutivement, & il faisoit porter ce tableau avec lui par-tout où il alloit, & le regardoit incessamment. J'avoue que cette puérilité est des-honorante pour un homme d'esprit, pour un homme qui pense : à peine l'excuseroit-on dans une femme, & encore dans une femme qui ne sçait point s'occuper.

Parmi

Parmi les autres Stoïciens qui fleurirent au commencement du dix-septième siècle, on compte Gaspard Scioppius le plus redoutable Critique qui ait jamais été, homme hardi sans aucune bien-séance & qui se faisoit un mérite de déchirer ce que les autres estimoient, uniquement parce qu'ils l'estimoient. Fra-Paolo raconte qu'il le vint voir, en passant à Venise, & qu'il lui parla de son grand dessein de réhabiliter la Philosophie Stoïcienne. *Pour lui concilier, ajoutoit-il, tous les esprits raisonnables, j'ai déjà fait imprimer à Mayence les Elémens de cette Philosophie.* Scioppius ne réussit point dans son projet. Il avoit trop d'ennemis pour s'attirer des Disciples, & ses Disciples, quand il en auroit eu, feroient bien vite devenus ses ennemis.

CHAPITRE LVII.

JE crois avoir fini tout ce qui regarde l'ancienne Philosophie, sans chercher à dégrader les anciens Philosophes, pour lesquels j'ai une véritable estime. Je vais dans le Livre suivant parler de la Philosophie nouvelle, qui
regne

regne aujourd'hui , sans témoigner pour les Philosophes nouveaux une admiration outrée. Ces derniers ont eu des secours certains , qui ont manqué aux premiers , je veux dire la Religion , qui a abrégé bien des disputes , & les connoissances Mathématiques , qui ont ouvert la porte de l'infini.

Mais qu'on me permette auparavant de marquer quels étoient les sentimens d'esprit dans lesquels je me trouvois , lorsque j'ai composé cette Histoire de la Philosophie. On juge mieux des ouvrages , des productions d'un Auteur , quand on connoit sa maniere de penser & de saisir les objets qui l'environnent.

MON CABINET.

O Vous , séjour tranquille (1) ,
Où je trouve un repos flatteur ,
Charmant & sûr asyle ,
Où le vrai seul nourrit mon cœur.

(1) *Genus hoc est voluptatis meæ : quæ gymnasio apta maxime sunt , ea quero.*

Cicero.

Agréable

Agréable retraite,
 Où content (2) & maître de moi,
 Dans une paix parfaite,
 Je vis & je commande en Roi.



Où la Philosophie
 Me prêtant sa vive clarté,
 M'instruit, me fortifie,
 Accroît ma curiosité.



Où des erreurs fatales ;
 Qui par tout glissent leur poison,
 Je parcours les dédales,
 Heureux d'en sauver ma raison.



Où les passions folles ;
 Dont les Rois mêmes sont épris,
 Leurs goûts, leurs soins frivoles,
 Tout m'inspire un juste mépris.

(2) *Nos Tusculano ita delectamur, ut nobismet ipsis tum denique, cum illo venimus, placeamus.*

Cicero.

O vous enfin , mon cher Cabinet ,
 qui m'offrez des secours certains contre
 les égaremens de l'esprit & les foiblef-
 ses du cœur , que je vous ai d'obliga-
 tion ! sans vous , je passerois des jours
 tristes & fâcheux : sans vous je me ver-
 rois livré au plus mortel ennui.

Dans un coin de Province ,
 Tout environné de marais ,
 Où le vin est très-mince ,
 Où les hommes sont très-épais.



Où la fièvre au teint pâle
 Tient ses séances tout l'Eté ,
 Et des feux qu'elle exhâle ,
 Corrompt la meilleure santé.



Où Zéphir sur la plaine ,
 Ne vient point caresser les fruits ,
 Et pour eau de fontaine ,
 On ne boit que de l'eau de puits.



Dans ce lieu , que l'envie
 Trouble ,

190 HISTOIRE CRITIQUE
Trouble, & se plaît à décrier ;
Je vois couler ma vie ,
Sans sçavoir à qui me fier.

Quelle est alors ma ressource ? Quel
parti puis-je prendre ? Un seul heu-
reusement, un seul m'est offert. Je me
retire dans mon cabinet : J'y suis tran-
quille sans dégoût, & isolé sans en-
nui. Tout m'y présente des images
riantes & agréables.

D'un côté, deux (3) Armoires
Renferment les dons précieux,
Livres, Ecrits, Mémoires,
Que recherchent les Curieux.



O ciel ! que de richesse !
Que je m'énorgueillis du choix !
C'est Rome, c'est la Grèce
Que je réunis à la fois.



L'Antiquité sublime

(3) *Bibliothecam tuam cave cuiquam des-
pondeas. Nam ego omnes meas vinde-
miolas ei reservo, ut illud subsidium se-
nectuti parem.* Cicero. Ne

DE LA PHILOSOPHIE. 191
Ne borne point tous mes desirs.
Modernes que j'estime,
Vous avez part à mes plaisirs.



Que d'Auteurs tous d'élite!
Que d'art, de goût, de sentiment!
Leur différent mérite
Forme un heureux assortiment,



Tour à tour j'apprécie
Le vif, le charmant des François,
L'éclat de l'Italie,
Le fier, le noble des Anglois.

De l'autre côté, sont des Tableaux
d'une excellente main, entremêlés
d'Estampes qui représentent plusieurs
grands Philosophes, tels que Descar-
tes, Le Chevalier Newton, Locke,
le Pere Mallebranche, Hobbés, Clar-
cke, Gassendi & Halley.

Le premier est le guide
Que tous les autres ont suivi,
Esprit ferme, intrépide,
Héros vrai seul asservi.

Tout

Tout près d'un si grand Maître
 Newton brille, Maître à son tour.
 Depuis qu'on l'a vû naître,
 La nuit s'efface, tout est jour.



De la vertu sincere,
 Dans ton sein je puisai le goût.
 Sublime caractère !
 Mallebranche, je te dois tout.



Par ta main repoussée,
 Se cache la prévention,
 Et l'erreur méprisée
 Ne nous fait plus d'illusion.



Ton amitié propice
 Voulut me fixer (*) dans ces lieux,

(*) Le Pere Mallebranche avoit fait tous ses efforts pour m'attirer à l'Oratoire. Mais des considérations de famille jointes à un voyage indispensable que je devois faire dans les pais étrangers, m'empecherent alors de prendre ce parti. Combien ai je depuis eu lieu de m'en repentir, lorsque surtout livré
 Où

DE LA PHILOSOPHIE. 193
Où la paix , la justice ,
T'offroient un avant-goût des Cieux.



Mais mon ame égarée
Méconnut le prix du bonheur ,
Que ta main éclairée
Cherchoit à verser dans mon cœur.

Des Livres d'un côté , des Tableaux
& des Estampes de l'autre : ce sont-là
les principaux meubles qui tapissent &
ornent mon Cabinet. En y entrant , on
apperçoit d'abord deux grandes croi-
sées qui donnent sur une prairie , sou-
vent inondée , presque toujours cou-
verte de nombreux & riches troupeaux.
Quelques maisons , ou plutôt quelques
cabanes se trouvent répandues au milieu
de cette prairie. Rien n'est plus simple
que ces habitations champêtres. La na-
ture y regne , sans aucun artifice.

Sensible à cette vue ,
Je m'en amuse quelquefois :

aux hommes , & engagé dans un tourbillon
d'affaires , j'ai soupiré après la vie douce &
tranquille que j'aurois menée à l'Oratoire.

Tome IV.

I Mon

Mon ame en est émue,
Mais je n'ose élever la voix.



Heureux, dis-je en moi-même,
Qui vit obscur dans son état !
Quelle folie extrême
De chercher le bruit & l'éclat !



Habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos desirs,
Vous ignorez nos peines,
Si vous n'avez point nos plaisirs.



Pleins de mille caprices,
Environnés de mille abus,
Nous donnons à nos vices
Tous les noms dûs à vos vertus.

De si tristes réflexions ne durent pas
long tems. D'autres leur succèdent,
qui sont & plus vives & plus gaies. Je
prends Anacréon ou Horace. Je me jette
nonchalamment sur un fauteuil. Je puis-
se dans leurs écrits cette douce Morale
& cette Philosophie aimable, qui ser-

DE LA PHILOSOPHIE. 195
vent à répandre un baume salutaire sur
tous les âges & toutes les situations de
la vie.



Pourquoi chercher sans cesse
Des biens frivoles, incertains?
Jouissons, le tems presse:
Vivons, tout s'enfuit (4) de nos mains.



En bonne (5) compagnie,
On peut s'oublier quelquefois.
Buvons par fantaisie,
Mais n'aimons jamais qu'avec choix.



D'une Beauté novice,
Qu'en passant on cueille la fleur.
Si c'est un pur caprice,
C'est toujours un moment flatteur.

(4) *Quid sit futurum cras, fuge querere,
Quem fors dierum eumque dabit, lucro
adpone.*

Horat.

(5) *Misce stultitiam consiliis brevem.
Dulce est desipere in loco.*

Horat.

I ij

Au

Au corps notre ame unie,
 Partage ses biens & ses maux :
 Traitons sans jalousie,
 Ménageons bien ces deux rivaux.

Mais quel objet se présente à mes yeux , & parle en même tems à mon cœur ! Le dirai-je ! & mon amour propre y consentira-t-il ! C'est mon Portrait ; c'est l'ouvrage d'un Peintre illustre , & qui étoit fort de mes amis. A peine finissois-je alors mon cinquième lustre : quatre autres s'y font joints depuis. Mais loin de 'm'en plaindre , satisfait de mon sort , mettant toujours mes desirs au niveau de mes facultés , je m'en félicite chaque jour. C'est une véritable conquête pour moi.

La trop vive jeunesse
 M'offrit souvent un doux poison ;
 M'en défiant sans cesse ,
 J'osois consulter ma raison.



Soigneux dès mon enfance
 De m'unir aux plus forts esprits ,
 Sous eux , de la science
 J'ai connu quel étoit le prix.

L'âge

L'âge & l'expérience
M'ayant tour à tour éclairé,
Par leur douce influence,
De cent erreurs m'ont délivré.



Aux pieds de la Fortune
Trop ferme pour m'agenouiller,
D'une crainte importune
J'ai toujours sçu me dépouiller.



A la grandeur altiere
Je n'ai jamais offert des vœux :
Oui, mon ame est trop fiere,
Pour encenser un vice heureux.



Les essais de ma plume
N'ont point manqué d'aprobateurs ;
Et mon dernier volume
A trouvé par-tout des lecteurs.



Mais la sage nature
Regloit en vain mes sentimens :

198 HISTOIRE CRITIQUE
Deux fois de (6) l'imposture
J'ai ressenti les traits cuisans.



Deux fois l'hypocrisie,
En chapeau plat, en manteau noir,
M'a fait par jalousie,
Eprouver son triste pouvoir.



Alors, de mon courage
M'étayant contre le malheur,
Ni les vents, (7) ni l'orage
N'ont troublé la paix de mon cœur.



Ainsi, pour grace entière,
Puisse-je arriver doucement

(6) *Male de te loquuntur homines : sed
mali. Moverer, si de me Marcus Cato,
si Lelius sapiens, si alter Cato, si duo
Scipiones ista loquerentur : Nunc ma-
lis displicere, laudari est. Seneca.*

(7) *Iustum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava iubentium,
Non vultus instantis Tyranni
Mente quatit solida, neque Auster*

A

A cette heure dernière,
Où cesse tout (8) déguisement !



Sans regretter la vie,
Puisse-je à peu d'amis discrets,
De ma Philosophie
Transmettre en mourant les secrets !



Doux sommeil, dernier terme,
Que le sage (9) attend sans effroi,
Je verrai d'un œil ferme
Tout passer, (10) tout s'enfuit de
moi.

*Dux inquieti turbibus hadria,
Nec fulminantis magna manus Jovis.*

Horat.

(8) *Nam vera voces tum demum pectore
ab imo*

*Ejiciuntur, & eripitur persona, ma-
net res.*

Lucret.

(9) *Extremo quidem tempore etatis, quia
conscientia actæ vitæ multorumque be-
nefactorum recordatio jucundissima est.*

Cicero.

(10) *O præclarum diem, cum ad illud divi-
norum animorum concilium, cœtumque
proficiscar, cumque ex hac turba & col-
luvione discedam.* Cicero. Iiv

H Y M N E

A

LA PARESSE.

VENEZ, adorable Paresse,
Retranchez de mon cœur les soins & les
desirs :

Sans vous il n'est point de sagesse,
Il n'est point de vertus, ni même de
plaisirs.



Vos favorables soins, & toute votre
adresse

Ne tendent qu'à nous rendre heu-
reux :

Vous sçavez ajuster nos vœux

A l'aimable délicatesse

D'un sentiment voluptueux.



Le bien faits que par vous dispense la
nature, Quel

Quel Dieu pourroit nous les ôter?
 Vous livrez à nos cœurs une richesse
 fure,
 En nous (II) accoutumant à très-peu
 souhaiter.



Ainsi que de Thémis & du Dieu de la
 guerre,
 Votre cour est fertile en Sages, en Hé-
 ros,
 Qui d'eux seuls occupés & dans un
 plein repos,
 Comptent pour rien toute la terre,
 Qui regardent du port les soins tumultueux
 Et les vastes projets des mortels mal-
 heureux.



Guidé par tes conseils, trop utile Pa-
 resse,
 Je connus tout le prix d'un studieux
 loisir :

(II) *Multa petentibus
 Desunt multa: bene est cui obtulit
 Parca, quod satis est, manu.*

Horat.

I v

Mon

Mon cœur ne chercha point la brillante
richesse ,

Moins jaloux d'amasser que de sçavoir
jouir.



De-là vint mon humeur docile ,
Que les soins importuns troublèrent ra-
rement :

Amoureux d'un destin tranquille ,
J'empruntai mes vertus de mon tempé-
rament ,

Et paisible , au milieu d'un embarras
illustre ,

J'approchai sans regret de mon dixième
lustre.



O douce nonchalance ! ô repos précieux !
Vous me faites goûter un fort délicieux.
Vos charmes raffinés par une heureuse
adresse ,

Dérident l'austère Sagesse :
Et tel passe pour vertueux ,
Qui n'est au fond que paresseux.





TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

§ Les Chiffres Romains I, II, III. IV, marquent les Tomes, & les chiffres Arabes les Pages.

A

Aïsa ou *Ayesha*, la plus chérie des femmes de Mahomet, III, 233.

Abailard (Pierre) soupire après une retraite parmi les Mahométans, III, 238.

Portrait de cet Auteur, 303. 304.

Sa doctrine est attaquée, 307. 308.

Abaris. Merveilles de ce Philosophe Scythe, I, 42.

Abdallah, Caliphe, surnommé *Alha-fedh*, III, 240.

Abraham, Patriarche, avoit acquis un grand nombre de connoissances, I, 95, 96.

- Il brise les Idoles de Tharé, I, 109.
Abraxas, signification de ce mot, II, 331.
Abstinence de la chair n'a jamais été ordonnée à Rome, III, 118, 119.
 Mal-à-propos reprochée aux premiers Solitaires & Cénobites, 120, 121.
Académie, étymologie de ce nom; celle de Platon, II, 244, Sa durée, 253, 254.
 La seconde, 256, 260.
 La troisieme, la quatrieme & la cinquieme, 260, 262.
 Leurs chefs, 263, 264.
 Sa fin, 390, 391.
 Révolutions dans la Doctrine qu'on y enseignoit, 254, 255.
 Ses principaux Professeurs, 255, 256.
 Celle d'Alexandrie divisée en Académie de Serapis & d'Isis; ceux qui la composoient; ce dont on y traitoit, II, 432.
 A cette ancienne fut ajoutée l'Académie Claudienne; faveurs qu'elles reçurent des Potentats, 434, 435.
 Elle est éteinte; place de ces Académies dans Alexandrie, 435.
Académiciens, étymologie de ce nom donné aux membres des Sociétés Littéraires, II, 244, 245.
 Louanges que les premiers s'attire

- rent, II, 253, 254.
- Achaïe* érigée en Principauté, III, 197.
- Achéens*, fondation de leur République, II, 386.
- Achspalt* (Pierre d') Archevêque de Mayence, III, 220.
- Aconce* (Jacques) IV, 178, 179.
- Adonis*. Comment ses fêtes furent introduites à Babylone, I, 151, 152.
- Adoration* des Astres, voyez *Astres*.
- Agapes*, quels étoient ces repas, II, 152.
- Agrémens*, voyez *Egyptiens*.
- Agricola* (Rodolphe & George) le premier se rend extrêmement habile, IV, 120.
- Le second est le chef de tous les Métallographes modernes, 120.
- Ouvrages du dernier, 121.
- Agriculture* (L') l'une des premières découvertes; son origine, suivant les *Egyptiens*, I, 217.
- Agrippa* (Corneille) extrait de sa vie, IV, 53-55.
- Ses ouvrages, 54, 55.
- Voyez *Juifs* cabbalistes.
- Aimar* (Jacques) est cause du renouvellement du système des *Sympathies* & *Antipathies*, III, 93.
- Air* (L') voyez *Bayle* (M.) *Diogene* d'Apollonie. *Juifs* Hellénistes.

Alarie, Roi des Gots, s'empare de Rome, III, 181.

Albert le Grand, Evêque de Ratisbonne, III, 311, 312.

Axiome sur lequel il fonde toute la Théorie de sa Physique; jugement sur ses ouvrages, 335.

Voyez *Thomas* (St)

Alcibiade, voyez *Socrate*.

Alcmeon de Crotone, Médecin Pythagoricien; partie de la Physique qu'il avoit entrepris d'éclaircir, II, 94.

Alcoran (L') mis au jour, III, 233, 234.

Ce que les Mahométans y cherchent, y trouvent & croient y trouver, 234-236.

Horreur qu'il inspire pour l'*Idolatrie*, 248.

Alexandre, son étonnement à la réception que lui firent les Gymnosophistes, qu'il eut la curiosité d'aller voir, I, 99.

Sa visite à *Diogene*, II, 185.

Paroles qu'il disoit souvent, 268.

Sa mort & ses funérailles; empires qui se forment du débris de ses conquêtes, 426.

Plusieurs Princes se sont imaginés lui ressembler; cause du reproche fait aux Chrétiens sur la ressemblance de ce Prince, III, 101.

Alexandrie, Ville Capitale, portrait
de cette Ville, II, 427-429.

Elle reçoit les premières influences
de la Foi, 441.

Ruine de cette Ville, III, 199.

Voyez *Académie*.

Alexandrins, leur caractère, II, 427.

Rapport de leur génie à celui des
Athéniens, 427, 428.

Alexine, Philosophe, Disciple d'Eu-
clide, II, 158.

Alexis Comnene, Empereur d'Orient,
III, 208, 209.

Allégorie (L') jette une sorte de dé-
cence & même de beauté sur toute la
Théologie fabuleuse, I, 290.

Almamon, Caliphe, défait l'Empereur
Michel le Begue, III, 240.

Il devient le pere & le Législateur
de ses Sujets, 241, 243.

Il s'adonne à l'Astronomie, 258.

Voyez *Mamon*.

Almanzor, Caliphe de Syrie, Philo-
sophe & Astronome, III, 239.

Alphonse I, Roi de Naples, IV, 81.

Alphonse II, Duc de Ferrare, IV, 94.

Ame, v. *Immortalité* de l'ame. *Stoïciens*.

Amérique Septentrionale. On y loue
peu, mais noblement, I, 39.

Ames. Systèmes différens sur leur ori-
gine, I, 369-372.

Voyez *Philosophes. Platoniciens.*

Spinoza. Zabarella.

Amoun ; voyez *Jupiter.*

Amour (L') & la *Table.* La *Langue* Grecque est la premiere où ces termes se soient introduits, I, 145.

Amour (L') comment dans les plus anciennes Poësies Grecques l'Amour est représenté ; ce qu'il est , pris théologiquement, I, 301.

Discours sur son origine & sa puissance, sur les bienfaits qu'en reçoit le genre humain, II, 120, 122.

Anacharsis, sa belle réponse à un Grec, I, 4.

Ce qui l'attira à Athenes, 41, 42.

Son caractère, 338, 339.

Il demande le prix de la Lutte bacchique, 340.

Anaxagore. Extrait de sa vie, II, 28-31.

Ses sentimens sur le premier Etre, 31, 32.

Sa doctrine des *Homœoméries*, 32, 33.

Ce qu'on peut tirer de plus utile de son systême, 34-37.

Conformité de son systême des *Homœoméries* avec celui des plus judicieux Philosophes de notre âge, 36, 37.

Son éloge, 37.

Anaxarque, Philosophe, II, 364, 365.

Anaximandre, & *Anaximènes*. Leur
opinion sur la Matière, II, 9.

Son principe de toutes choses, 22,
25.

Sa découverte en Astronomie, 22,
23.

Anaximènes. Principe de toutes choses
qu'il établit, II, 25.

Traces de son système, 25.

Le *Cadran* solaire est la plus confi-
dérable des inventions qu'on lui at-
tribue, 27.

Voyez *Anaximandre*.

Anciens (Les) croyoient que la *Pensée*
l'Intelligence & *l'Esprit* ne consistent
que dans un mouvement très-vif,
même de rotation, I, 141.

Leur système qui peuploit tout l'U-
nivers de substances moyennes entre
Dieu & les hommes, ne pouvoit man-
quer de réussir, 219.

Sujet de leurs voyages, 281.

En quoi ils faisoient consister la sa-
gesse & la folie, 317, 320.

Ils parloient hautement contre
l'Immortalité de l'ame, I, 354, 355.

Comment s'expliquent ceux qui pa-
roissent en avoir été les plus convain-
cus, 362, 363.

La doctrine de l'autre monde étoit
problematique chez eux, 355, 358.

Où ils plaçoient l'ame, 363.

Ils la divisoient en trois portions ,

I, 364 365.

Ils s'imaginoient en général qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans l'Univers , & que la spiritualité & la matérialité étoient les deux principaux attributs ,

366.

Ils ne vouloient pas qu'on dise que les gens de bien sont morts , mais seulement qu'ils dorment d'un sommeil doux ,

II, 154.

Voyez *Hommes (Les) Volupté.*

Andronicus de Rhodes revoit les manuscrits d'Aristote , & les donne au Public ,

II, 294.

Il est le dernier Professeur du Lycée ,

390.

Andronicus (Livius) fait représenter à Rome la première pièce de Théâtre ,

III, 15.

Angelutius (Théodore) fameux Médecin ,

IV, 96.

Anges , leur commerce avec les filles des hommes ,

I, 157-159.

Ce qu'on raconte sur ce commerce est un tissu fabuleux qui se dément ,

159 , 160.

Dans quel sens les Anges sont nommés les Verbes de Dieu ,

III, 159.

Leur destination ,

160.

Opinions sur leurs opérations ,

162 , 163.

Voyez *Chrétiens* allégoristes. *Démons*. *Juifs*. *Platon*.

Anglois, leur éloge quant aux Belles-Lettres, IV, 135-138.

Celui de leurs Evêques, 138, 139.

Animaux auxquels on a rendu des honneurs funebres, II, 259.

Année, voyez *Grande Année*.

Anniceris, Philosophe, justifie Aristippe des explications mal entendues, données à sa doctrine, II, 179, 180.

Antinoüs est immolé, III, 113.

Antiochus, dernier Professeur de l'Académie; son éloge, II, 390, 391.

Trait de son courage, III, 98.

Antipater de Tarse, Professeur du Portique, II, 423.

Antipathies, voyez *Aimar* (Jacques)

Antiquité (L') ce qui a causé l'idolâtre amour de l'Antiquité, IV, 75.

Antiquité païenne, pourquoi elle attribuoit les deux sexes à ses Divinités, I, 114, 115.

Antiquités Danoises, d'où tirées pour la plupart, I, 27.

Antisthène, Chef de la secte des Cyniques; sa morale, II, 182, 183.

Apis, voyez *Bœuf* d'Apis.

Apollone de Thyanes, se rend à Rome; sa Lettre à Musonius, III, 43.

Sa belle réponse à Telefin, 44, à l'Empereur Titus, 49.

Extrait de sa vie, III, 127, 129.
qui a été copiée de celle de J. C. au-
quel on a voulu le comparer, 129, 130.

Quelques Auteurs ont mal-à-pro-
pos douté s'il y a eu dans le premier
siècle de l'Eglise un Apollone de
Thyanes, 130, 131.

Apollonius de Tyr, sçavant d'Alexan-
drie, II, 436.

Apono (Pierre d') Médecin, ses écarts,
III, 335, 336.

Le meilleur de ses ouvrages, 336,
337.

Apulée, comment il se justifie du crime
qu'on lui faisoit de se faufiler dans le
grand monde, & d'avoir chez lui un
miroir, II, 314, 315.

Apulée de Madaure, extrait de sa vie,
III, 131, 132.

Jugement sur ses ouvrages, 132,
133.

Arabes (Les) raison de l'usage des an-
ciens Arabes de se tirer un peu de
sang en se touchant dans les mains
les uns des autres, II, 82.

Voyez *Sciences*.

Arabes (Les) & *Sabéens*, culte qui com-
posoit toute leur Religion, I, 121-123.

Araignées. Secours qu'en ont tiré les
Anciens, I, 89, 90.

Arcésilas, Chef de la seconde Acadé-
mie, soutenoit que l'*Homme* ne pou-

voit jamais parvenir à la connoissance
de la vérité , II. 256, 257.

Sentence qu'il répétoit souvent ;
comment il trouva moyen de faire
passer sa doctrine , malgré les opposi-
tions qu'elle a souffertes . 257 , 258.

Pensée singuliere qu'on lui attri-
bue , 258.

Archelaüs , sa doctrine ; se retire à Athe-
nes , II , 38.

Archytas , Philosophe Pythagoricien ;
inventeur de la *Vis* & de la *Poulie*, &c.
II , 93 , 94.

Argyrophyle (Jean) défend *Aristote* ,
IV , 79.

Aristée , voyez *Merveilles*.

Aristippe. Extrait de la vie de ce Phi-
losophe , II , 162-166.

Ce qu'il pensoit des *Sensations* ,
166-168.

Principes de sa Morale , 168-170.

En quoi sa Morale differe de celle
d'*Epicure* , 173 , 174.

Ses principaux Disciples , 175 , 176.

Aristippe (L') & l'*Epicure* des Chré-
tiens , Hérésiarque , son systême ; il
est attaqué & combattu , II , 174 , 175.

Aristophane , Poëte satyrique , commen-
ce à décrier *Socrate* , II , 133 , 134.

Aristote , son opinion sur les Physiciens
prédécesseurs d'*Araxagore* , II , 32.

Reproche qu'il faisoit à *Platon* , 195.

Fausseté de son entretien avec Hypé-
pérochide , II, 228, 229.

Extrait de sa vie, 265-269.

Soupçon contre lui, 269.

On l'accuse d'impiété, 269, 270.

Il a écrit un nombre prodigieux
d'Ouvrages ; plan général de ses Ou-
vrages, 271, 272. des Traités de Bel-
les-Lettres & de Morale ; jugement
sur ces Traités, 272, 273.

Jugement sur sa Logique, 273,
274, sur sa Physique, 274-287.

Nouveaux Dogmes de ce Philoso-
phe, 283, 284.

Il assure que tout l'Univers, n'est
point également gouverné par Dieu,
quoiqu'il soit la cause générale de
tout, 284-287.

Son Histoire des animaux, 288.

On lui attribue un Traité des plan-
tes, 289, 290.

Défaut essentiel de sa Philosophie,
290, 291.

On a élevé ses Livres à la dignité
d'un Texte Divin, 291.

On l'a même mis au nombre des
Bienheureux, 292.

Sort de ses Manuscrits après la mort
de son successeur, 293, 294, 387.

Fin de son école, 390.

Pourquoi les premiers Philosophes

Chrétiens l'ont rejeté, III, 145, 146.

Ce qui a achevé de le décréditer,
146.

Sa dialectique cependant devint en usage parmi nos Scholastiques, 147.

Sa dialectique est proscrite, 286.

Sa réputation & sa doctrine se rétablissent, 288-293.

Sa Philosophie négligée devient la dominante, IV, 82, 83.

Ce Philosophe ayant cru que toute la nature est animée, n'avoit aucun besoin de supposer des ames particulieres, 114, 115.

Premier coup qui a été porté contre sa Philosophie, 168-171.

Voyez *Melanchton. Philosophes. Platon.*

Arnuphis, Philosophe Egyptien, III, 113, 114.

Arrie, la fameuse, III, 108.

Arrien de Nicomédie, Philosophe, III, 106, 107.

Art de douter, sur quoi les Platoniciens l'ont fondé; leurs preuves, II, 246, 247.

Il est exposé de trois manieres, 254, 255.

Opinions contradictoires des Anciens Philosophes, qui menoient cependant à l'Art de douter, 305.

Ce que c'est, 307.

Arté, fille d'Aristippe & Philosophe,
II, 175, 176.

Arts & Sciences. Leurs principes n'ont
pu être découverts que par une lon-
gue chaîne de pensées, de vues, de
tentatives ajoutées les unes aux au-
tres ; plusieurs personnes éclairées y
ont travaillé successivement, I, 219,
220.

Pourquoi ces personnes ont été
comprises sous un nom général & ap-
pellatif ; noms de la plupart, 220.

Voyez *Romains* (Les)

Ascepius & Pymander, titre des Livres
attribués à *Mercur*e Trismegiste, I,
132.

Asclépiade, Sçavant d'Alexandrie, II,
436.

Asiatiques (Les) ont eu deux sortes de
Langue & d'Ecriture, I, 20.

Asie (L') ses sacrifices bizarres &
cruels, I, 116, 117.

Voyez *Astres*.

Aspasie, fameuse Courtisane, II, 20, 21.

Assyriens, voyez *Chaldéens*.

Astres, leur adoration, I, 108, 114.

Comment regardés par le peuple
Hébreu, & par *Origene*, 109.

Adorés sous divers noms dans toute
l'*Asie*. D'où vient le culte religieux
qu'on leur a rendu, 122, 123.

Concert

Concert qu'ils font, II, 61, 63.

Opinion de quelques Docteurs
moitié Juifs, moitié Mahométans,
& d'un Professeur Calviniste sur les
Astres, 63.

Voyez *Philosophes. Theodoret.*

Astrologie, quelle est cette science; son
origine, I, 123.

Science privilégiée chez les Ara-
bes, III, 258, 259.

Elle est tombée aujourd'hui dans
le mépris, IV, 163.

Athenaeum, sa fondation, III, 88.

Ataulphe, successeur d'Alaric, pille Ro-
me, III, 181, 182.

Athées. Leur nombre étoit autrefois as-
sez considérable, IV, 35.

Ce qu'on peut dire sur la manie &
la fureur que certains hommes de
Lettres ont eues de grossir & d'éten-
dre leur nombre, 38 - 42.

Athéisme (L') Il est le néant de tou-
tes les Religions; & inconcevable
que des hommes sensés l'aient em-
brassé, IV, 33.

Athènes. Chaque Ecole d'Athènes avoit
son usage particulier, II, 144.

Son Ecole a été la plus florissante,
380-383.

Athéniens (Les) se repentent de l'Ar-
rêt sanguinaire qu'ils avoient rendu

- contre Socrate, II, 138-139.
 Leur caractère, 139, 140.
Atlantide, quelle est cette Isle, I, 23.
Atlas. La fable d'Atlas est expliquée,
 I, 65, 66.
Atomes, Leur systême, II, 319-323.
Averroës, ses Commentaires sont pro-
 scrits, III, 286.
 Ses sentimens, IV, 101, 102.
Auguste. Toute son étude, lorsqu'il fut
 devenu Maître de l'Empire, III, 38,
 39.
 Ses meilleurs amis, leur éloge, 39,
 40.
 Il s'applique à la Philosophie, 40,
 41.
Augustin (S.) voyez *Nombres*.
Aurelien, Empereur, fait mourir Lon-
 gin, III, 102.
Auteur de cet ouvrage, ses sentimens
 d'esprit, lorsqu'il le composa, IV,
 187, & suiv.
Auteurs. On ne doit point se prévenir
 contre un, parce qu'il donne dans
 quelque opinion bizarre & nouvelle,
 & parce qu'il affecte quelque singula-
 rité, II, 300, 301.

B

B *Abylone*, ce qu'étoient ses premiers
 Rois, I, 143.

Bacon (Roger) surnommé le Docteur
merveilleux, extrait d'un de ses ou-
vrages, III, 324, 328.

Il se moque de l'accusation de ma-
gie, 332, 333.

Bacon (François) Baron de Verulam,
Vicomte de S. Albans, & Chance-
lier d'Angleterre, entreprend de ré-
tablir la Philosophie & la Physique,
IV, 140, 141.

Son Histoire d'Henri VII, 141,
142.

Il devient le pere de la Philosophie
expérimentale; ses ouvrages Philo-
sophiques, 142.

Il perd sa dignité de Chancelier,
143.

Baptême de feu, ce que quelques Pe-
res ont appelé ainsi, I, 245.

Barbarus, voyez *Hermolaüs*.

Bardes (Les) leurs fonctions, I, 71.

Basile le Macédonien, Empereur d'O-
rient, III, 204, 205.

Baticlès, trait de lui, I, 314.

Baudouin Comte de Flandres, Empe-
reur de Constantinople, III, 197,
211.

Boyle (M.) son opinion sur l'*Air*, II,
38.

Il justifie l'Athéisme, IV, 41, 42.

Beaumont (Jean de) IV, 170.

Beaux-Arts, voyez *Sciences*.

Becke (David van der) & Jean-Baptiste van-Helmont. Leur système sur le principe de toutes choses, II, 15, 16.

Belin (Gentil) fameux Peintre, III, 250.

Bellai, Cardinal, IV, 144.

Bélus, surnommé Jupiter, son Temple à Babylone; il invente l'Astronomie, I, 126.

College qu'il forme à Babylone, 127.

Bembe (Pierre) Cardinal, IV, 88.

Bessarion, Cardinal, revoit les ouvrages ms. d'Aristote, III, 290, IV, 81.

Sa dispute avec George de Trebizonde, IV, 78.

Berosé, Prêtre de Béryte, I, 131.

Bias de Prienne, I, 310.

Son éloge, 325, 326.

Bibliothèque du Nord, I, 27.

Celle d'Alexandrie; sa magnificence; volumes dont elle étoit composée, II, 431.

Ses Gardes; elle est incendiée, 433.

de Constantinople, III, 218, 219.

Bien (le) & le *Mal*, ce que c'est, selon Epicure, II, 348, 349.

Bien & *Mal*, les Anciens au défaut de *Révélation*, ne pouvoient mieux expliquer l'origine du Bien & du Mal,

que par l'hypothese des deux principes,
I, 266-271.

Biens, voyez *Xenophanè*.

Bion, son opinion sur l'Immortalité de l'ame,
I, 352.

Bitaud (Jean) ses Theses sont censurées,
III, 293, 294.

Boccace, Poète,
IV, 70.

Boëce, le plus habile homme de son siècle,
III, 187.

Sa mort,
188.

Bætique. On attribue faussement à ses peuples un recueil d'Histoires & de Loix écrit depuis plus de 6000 ans,
I, 76.

Bœuf d'Apis. Effet de cette Histoire; ce que les Sçavans y découvroient; étoit peut-être le symbole de Joseph,
I, 18.

Adoré par les Egyptiens,
154.

Bonaventure (S.) le Seraphique, III, 310.

Jugement sur ses œuvres,
313.

Botanique, voyez *Ouvrages*.

Bouc, à qui on rendoit les honneurs divins,
I, 153, 154.

Bouchard, Evêque de Wormes, III, 221,
222.

Brachmanes, quels ils étoient,
I, 95.

Etymologie de ce nom, 95, 96.

A quoi ilss'occupoient tout le jour,
97.

- Réponse d'un sur ses sentiments, à
S. François Xavier, I, 101.
 Ils sont les seuls dans les Indes qui
 aient droit de cultiver les Sciences,
 101, 102.
 Quelle est leur Tribu ; Sciences
 qu'ils cultivent, 102.
Bretons, voyez *Celtes. Germains*.
Briseurs d'Images, voyez *Empereurs*
Iconoclastes.
Brutus (M.) Meurtrier de César, s'a-
 donne à l'étude de la Philosophie,
 II, 23.
Buchanan (G.) Professeur de l'Univer-
 sité de Conimbre, IV, 151.
Budé (Guillaume) IV, 154.
Burnet (Thomas) son système sur l'é-
 tat de la Terre avant le déluge, I,
 48, 49. après le déluge, 49, 50. dé-
 montré par des preuves physiques,
 51-53. & par des preuves tirées de
 l'Histoire ancienne, 54-56.

C

- Cabbale*, quelle est cette Théolo-
 gie, I, 204, 205.
 Toutes ses parties rapprochées, 205.
 Vaines tentatives, pour relever la
 cabbale & la mettre au niveau des au-
 tres Sciences, 206, 207.

Cachets magiques, & Chiffres planétaires, ouvrage de l'Abbé Trithème, II,

51, 52.

Cadmus communiqua aux Grecs l'usage des Lettres, I, 63.

Cadran solaire, voyez *Anaximènes*,

Cahos (Le) sa signification, I, 296, 301.

Temple élevé à Alexandrie pour en conserver la mémoire, 296, 297.

Mention qu'en fait l'Ecriture sainte, 297.

Voyez *Philosophes Grecs*.

Callimaque, Sçavant d'Alexandrie, II, 436.

Caloyers ou *Moines Grecs*, leur éloge, III, 198, 199.

Cambyse tue le Bœuf Apis, I, 155.

Camerarius (Joachim) ouvrage de sa jeunesse, IV, 129.

Il s'applique à l'étude des Sciences solides; ses ouvrages sérieux, 130.

Cano (Melchior) ce qu'il dit sur les questions agitées de son temps dans les Ecoles, III, 319, 320.

Caracalla, Empereur; son portrait; effet de son imagination de ressembler à Alexandre le Grand, III, 100, 101.

Son commerce avec les plus célèbres Magiciens, 114, 115.

Caractères Samaritains, ou les Lettres

dont se servoit Moyse, s'ils sont les
mêmes que Cadmus communiqua aux
Phéniciens & aux Grecs, I, 63.

Ils sont très différens de ceux dont
les Juifs se servent aujourd'hui, 63,
64.

Voyez *Chinois* (Les)

Caramouel, Evêque de Vigevano, IV,
57.

Cardan (Jerôme) son idée en compo-
sant l'histoire de sa vie, III, 337,
338.

Sa Philosophie étoit obscure & su-
perstitieuse, 338, 339.

Traits ajoutés à son tableau, IV,
59, 60.

Carneade, chef de la troisieme Acadé-
mie; sa doctrine, II, 260, 261.

Son éloquence, 261, 262.

Il est un des Ambassadeurs Grecs
envoyés à Rome, III, 11.

Castellan ou *Duchâtel* (Pierre) IV, 155.

Caton. Sa belle réponse à ceux qui le
pressoient d'aller consulter l'Oracle
de Jupiter, sur le succès de la guerre
civile, II, 415, 416.

Caton le Censeur, sa réponse aux Am-
bassadeurs Grecs, III, 11, 12.

Il fait chasser de Rome les Mede-
cins, comme inutiles, 12.

Celtes & *Bretons*. Un des principaux

points de la Religion de ces peuples,
I, 30.

Pourquoi nous serions fort heureux
de ressembler aux Celtes nos Ancê-
tres & les anciens Habitans des Gau-
les, 36.

Personnes qui avoient un grand cré-
dit chez les Celtes, 71.

Leur doctrine, 72, 73.

Dogmes qu'ils ont empruntés des
Orientaux, 73.

Leur humeur & celle des *Germanis*,
75.

Césalpin (André) celebre Medecin, IV,
110, 111.

Sa doctrine, 111.

Il est accusé d'Athéisme, 112.

César, sa belle réponse après la bataille
de Pharsale, lorsqu'il refusa de pren-
dre sa revanche, II, 389.

Il se donne à l'étude de la Philoso-
phie, III, 22, 23.

Chaldéens (Les) ou *Assyriens* combien
honorés en Assyrie, I, 6.

Ils ont cultivé les Arts & les Scien-
ces, 125, 126.

Ils sont divisés en quatre Sectes,
128. Etude des premiers nommés
Chartumim ou *Hhartumim*, 128,
130, 131. des seconds nommés *Asa-*
phim, 129. des troisiemes, nommés

Mecafphim, I, 129. a des derniers,
nommés *Chafehdim*, 130.

Ils se piquoient d'avoir des obser-
vations Astronomiques très-ancien-
nes, 133, 134.

Ils donnent cours à la Divination,
134.

Pourquoi ils établissent un grand
nombre d'*Etres* moyens, 137, 138.

Les trois genres d'*Etres* qu'ils ad-
mettoient; d'où ils en ont pris l'idée,
138.

Les trois étages differens qui ré-
pondent à ces trois genres d'*Etres*,
139, 140.

Cham, fils de Noë, inventeur de la Di-
vination & de la Magie, I, 134.

Chariclée, sa belle réponse au Roi des
Ethiopiens, I, 9.

Charlemagne. Pourquoi il a rassemblé
plusieurs Conciles, III, 189.

Il ne sçavoit pas écrire, 226.

Ses efforts pour le rétablissement
des Lettres en France, IV, 152.

Charles V, Empereur, IV, 122.

Château d'Egypte, bâti d'une forme sin-
gulière; gens qu'on y entretenoit, I,
25.

Chifres planétaires, voyez *Cachets ma-
giques*.

Chilon, l'un des sept Sages, I, 310.

Sa belle réponse à Periandre. I, 332,

333.

Chine (La) ce qui la distingue des autres Pays de l'Europe, I, 87.

Chinois (Les) Il n'y a que chez eux que l'usage ancien d'une *Doctrin*e secrete pour les Lettres, & d'une *Doctrin*e apparente pour le peuple se soit conservé, I, 20.

Rapport des *Caractères* qu'ils emploient aujourd'hui avec l'ancienne Ecriture, 61.

Sectes qui les partagent ; quelles elles sont, 83, 84.

Ils ne connoissent point de substance spirituelle ; comment ils regardent la mort, 257.

Voyez *Seres* (Les)

Chironomie, quel est cet art, II, 119.

Chrétiens. Pourquoi les premiers furent appelés Athées, I, 82. & furent soupçonnés d'adorer le Soleil, 123.

Fondement du respect infini qu'avoient les premiers Chrétiens pour le 25 d'Avril, 183.

Les premiers sont justifiés des reproches de leurs premiers ennemis sur le dogme des deux Principes, 261, 262.

Seul reproche qu'on peut leur faire là-dessus, 262.

Pourquoi il étoit nécessaire que les premiers se servissent modérément d'Allégories, II, 445, 446.

Chrétiens Allégoristes, leur sentiment sur le ministère des *Anges*, I, 142.

Christianisme (Le) a été pris dans les commencemens pour une secte de Philosophie, II, 442-445.

Chrysippe, Philosophe Stoïcien, II, 422.

Chrysoloas (Emmanuel) le plus considérable des Grecs qui se rendirent à Venise, IV, 71.

Chymie (La) à qui son invention est due, I, 166. III, 265, 266.

Tout ce que l'Histoire fabuleuse offroit de plus piquant & de plus ingénieux, lui fut appliqué, I, 166, 167. & divers traits de l'Ecriture Ste, 167.

Jugement sur les Livres de Chymie, III, 334, 335.

Cicéron. Ce qu'il pensoit sur l'Immortalité de l'ame, I, 352.

Il va étudier à Athenes, II, 390, 391.

Sa Lettre à Memmius, 392.

Ses réflexions sur un trait assez plaisant d'un des transfuges du Portique, 419-421.

Après la bataille de Pharsale, il s'applique entièrement à la Philoso-

phie & autres études, III, 18, 19, 22,
23.

Son éloge, 31, 32.

Deux grandes taches dans sa vie,
32, 33.

Réflexions sur ses Ouvrages, 33, 34.

Ciel, sa nouvelle théorie, I, 297, 298.

Ce qu'il est, II, 62, 63.

Il est débrouillé, 298-302.

Idées sous lesquelles les Anciens le
concevoient, & son débrouillement,
299, & les *Poëtes Latins*, 301.

Voyez *Cabos. Ennius. Juifs Cabba-*
listes.

Cinq. Raison de l'honneur qu'on a rendu
à ce nom, II, 77, 78.

Circconcision (La) signe spécial de l'al-
liance de Dieu contractée avec les
Hébreux, ne prouve point que ceux
chez qui elle a été & est en usage,
soient Juifs d'origine, I, 47.

Clairvaux (Moines de) voyez *Louis le*
Débonnaire.

Claudius, Empereur, son respect pour
Athenes, II, 389.

Claves (Etienne de) adroit Chymiste,
III, 293.

Cléanthe, Philosophe Stoïcien, II, 422.

Clement VIII, Pape, IV, 96, 111.

Cleomede, voyez *Merveilles.*

Cleobule de Linde, I, 310.

- Son éloge, 330.
 Mot de l'Enigme qu'il propofoit, 336, 337.
 Clergé, temps où il refta feul en poffeffion d'étudier, ou parut y refter, III, 225, 226.
 Preuve de fon ignorance alors, 226.
 Clinamen, voyez *Mouvement d'inflexion*.
 Cælum, raifon de l'Etymologie de ce mot, II, 26.
 Coligny, Amiral, fa réponfe à ceux qui pleuroient de le voir bleffé d'un coup de mousquet qui l'avoit renverfé, II, 367, 368.
 Colin (Jacques) IV, 155.
 Colonne d'Acicarus, I, 23.
 Voyez *Colonnes fçavantes*.
 Colonne d'or du Temple de Jupiter Triphylien, I, 24.
 Voyez *Colonnes fçavantes*.
 Colonnes d'Egypte. Secret qu'elles renfermoient, I, 24, 25.
 Ce qu'on en a tiré de plus utile, 26.
 Colonnes des enfans de Seth, leur ufage, I, 30, 31.
 Pure fiction, 31.
 Colonnes de Mercure très-fameufes en Egypte, I, 23.
 Voyez *Colonnes fçavantes*.
 Colonnes fçavantes, ce que c'eft; leur ufage, I, 22, 23.

- Où elles ont commencé d'avoir
cours, I, 23.
Secrets & connoissances qu'elles
renfermoient, 24.
Celles du Nord, 26.
Leur usage, 26, 27.
Comètes (Les) sont soupçonnées comme
autant de cahos ou de terres en con-
fusion, I, 297, 298.
Comnene (Anne) fille d'Alexis Com-
nene, sçavante, III, 209.
Concile de Florence, voyez *Purgatoire*.
Conimbre, voyez *Université*.
Confusion des Langues, I, 213.
Constance, fils de Constantin, prend part
aux affaires de l'Eglise qu'il ruine,
III, 173, 174.
Voyez *Constantin*.
Constantin & *Constance* son fils, tentent
de rétablir Athenes, II, 395.
Il rend le calme & le repos à l'U-
nivers; transfere le siege de l'Empire
à Byfance à laquelle il donne son
nom, III, 169-171.
Il s'étoit rendu sçavant, 172.
Constantin Copronyme, voyez *Leon* l'I-
saurique.
Constantin Ducas, Empereur d'Orient
III, 207. 208.
Constantinople réveille le génie, le goût,
les arts, l'industrie, IV, 85.

Contradictions, voyez *Erreurs*.

Corbeau, funérailles éclatantes d'un

Corbeau, faites à Rome, II, 259, 260.

Corps qu'on peut légitimement soupçonner avoir été Eau, II, 15.

Cosmogonie, ce que c'est, I, 293.

Cosroes, Roi de Perse, III, 190, 191.

Courtisanes. Ce qu'étoient toutes celles de la Grece, II, 114.

Crassus (Marcus) s'adonne à l'étude de la Philosophie, III, 23.

Cratès, Philosophe Cynique, II, 185-188, 190, 402.

Création du monde. Correctif à la narration simple qu'en fait Moïse, I, 181-183.

Voyez *Juifs*. *Novateurs*. *Spinoza* (Benoît)

Crémonin, (César) enseigne dans l'Université de Ferrare, IV, 110.

Crocheteur qui devint Medecin, II, 363, 364.

Croire; ce que c'est, III, 6.

Cudworth (Rodolphe) auteur du Système intellectuel de l'Univers, IV, 66.

Culte, voyez *Galien*.

Cyniques. Leurs vertus; cause de la haine qu'on leur portoit, II, 181,

Les principaux, 185, 186.

Leur allure avoit quelque chose de bien extraordinaire, 187, 188.

Ce qui les a fait louer à diverses reprises par des Auteurs distingués & même par des Peres de l'Eglise, II, 188, 189.

Leur Doctrine, 190-192.

D

Dætyles du mont Ida, découvrent les premiers le Feu; Philosophes; mis au rang des Demi-Dieux, I, 120, 121.

Dandamis, le plus considérable des Gymnosophistes, I, 99.

Danés (Pierre) IV, 170.

Dante, Poète, IV, 70.

Darius fils d'Hystaspe, honneur qu'il croit se faire, I, 103.

David. Evaluation des sommes qu'il laissa à son fils Salomon, I, 162.

De quels lieux il a tiré ses richesses immenses, 163.

Pourquoi il introduisit dans le Tabernacle les Chantres & les Joueurs d'instrumens, II, 252.

Découvertes merveilleuses, cause de la perte de quantité d'hommes, II, 363.

Dédale donne le premier aux statues des Dieux une figure humaine, II, 303.

Déférence, voyez *Prosternemens*.

Déluge (Le) traces qu'on en trouve, &

234 TABLE GÉNÉRALE

témoignages qu'on en a, I,	183-185.
Son histoire,	186.
Comment il arriva ; ses causes principales,	186-189.
<i>Déluges</i> particuliers,	I, 184.
<i>Démocrite</i> . Sa réponse plaisante à un Domestique,	II, 164.
Extrait de sa vie,	324-326.
Il donne les Ecrits de Dardanus,	324, 325.
S'il s'aveugla de dessein prémédité,	327.
Ses changemens au système de <i>Leucippe</i> ; il est accusé d'Athéisme,	328.
Il croyoit ainsi qu' <i>Epicure</i> , <i>Pétron</i> de Sicile, <i>Plutarque</i> & quelques autres Hérétiques des premiers siècles de l'Eglise, la pluralité des Mondes,	329-331.
Fruits de ses voyages,	331, 332.
Son entretien avec <i>Hippocrate</i> ,	333-336.
Pourquoi on l'a mis en regard avec <i>Heraclite</i> ,	336.
Voyez <i>Huet</i> (M.)	
<i>Démons & Genies</i> . Comment ils doivent être regardés,	I, 139.
Comment doit être regardé le système des <i>Démons & des Génies</i> ; effet de ce système,	141.
Ce système n'a aucun rapport avec	

celui de l'Ecriture Sainte, qui parle
des bons & des mauvais *Anges*, I, 142.

Voyez *Platon. Systèmes. Thalès.*

Denys d'Héraclée, pourquoi il a quitté
le Portique pour se jeter dans la Se-
cte des Cyrénaïques, II, 419, 420.

Descartes (M.) éclaircit les propositions
d'où dépend la preuve de l'Immorta-
lité de l'ame, I, 368, 369.

Grand Philosophe, III, 294,
297.

On lui doit l'origine de la nouvelle
Philosophie & le rétablissement entier
de la bonne méthode d'étudier, IV,
174-176, 181.

Grand Mathématicien, 182.

Son éloge, 191.

Voyez *Huet (M.)*

Devins de l'Hétrurie, consultés, & res-
pectés par les peuples, I, 77.

Partie de la Physique, objet de
leurs recherches, qu'ils affection-
noient le plus, 77, 78.

Deux, ce nombre désigne le mauvais
principe; comparé à Diane, II, 73.

Diagoras, bon mot de lui, II, 74.

Son opinion sur la Divinité, 105,
106.

Dialectique, voyez *Euclide.*

Dieu, origine de ce nom, I, 110.

Dieu. Son art, IV, 16, 17.

Preuves de son existence, IV, 34.

Tout ce qu'on doit dire de ceux
qui nioient son existence, 37, 38.

Voyez *Philosophes. Tout (Le)*

Dieux. Il y en avoit autrefois trois
classes, I, 288, 289.

Origine des Dieux inconnus & ano-
nymes, 344.

Leurs premieres statues n'avoient
point la figure humaine; quand elles
commencerent à l'avoir, II, 303.

Dieux Canopes, I, 178.

Diodore de Sicile. Ridiculiité de son ima-
gination sur l'origine des hommes;
jusqu'à quel temps elle a subsisté, I,
235.

Diogene, sa réponse à Alexandre, qui
lui paroissoit touché de sa pauvreté,
I, 33, 34.

Philosophe Cynique, II, 184, 188.

Diogene Laërce, Philosophe, III, 107.
108.

Diogene de Seleucie, Professeur du Por-
tique, II, 422.

Dioscoride commenté, IV, 91.

Disputes sans fin qui agiterent les Eco-
les jusqu'à la renaissance des bonnes
études, III, 320-323.

Divination. Cours de celle par les *Eclairs*
& les *Tonnerres,* I, 78, 79.

Son origine; ce qu'elle étoit au
commencement, 134, 135.

Divination artificielle I, 135, 136.
naturelle ou theurgique, 136, 137.

Divinité (La) est inaccessible à nos regards curieux, & ne se dévoile point,
II, 10, 11.

Il y a eu trois œconomies ou trois différentes manieres dont elle s'est manifestée,
III, 152-154.

Voyez *Jesus-Christ*.

Divinités qui pouvoient être comparées avec le mauvais principe, I, 263.

Dix. Ce nombre, suivant les Anciens, se trouve propre à représenter toutes les merveilles qui distinguent l'Univers, toutes les perfections des Etres, II, 81.

Pourquoi, suivant les *Pythagoriciens*, ce nombre passoit pour un signe de paix, d'amitié, de bienveillance, 81, 82.

Docteurs. Aventure d'un jeune qui devant Henri III, avoit fait un excellent Discours contre les Athées, II, 262-263.

Doctrines qui peut passer pour une explication mal entendue du premier chapitre de la Genese, II, 35.

Voyez *Chinois* (Les)

Dogme si intellectuel & si délié, que nous voyons toutes choses en Dieu, II, 358.

Dogmes, il y auroit de l'imprudence à

soutenir la plupart des Dogmes révélés , si l'on n'étoit sûr qu'ils le sont en effet , I, 210.

Ceux assez répandus parmi les *Juifs*, 264.

Domitien, Empereur, exile les Philosophes de Rome , III, 49, 50.

Donat de Verone (Bernardin) Philosophe ; son ouvrage , IV, 112.

Douter, voyez *Art* de douter.

Dragons vaincus par Prêtres ou Moines, explication qu'on doit donner à leur histoire , I, 227.

Droits honorifiques, origine d'un, III, 66.

Druides, vénération que les Gaulois avoient pour eux, I, 6, 11. & les Celtes, II, 12.

Leur Tribunal , II, 12.

Leur emploi chez les Celtes, 12, 71.

Jurisdiction qu'ils exerçoient, 72.

Nom qu'on leur donnoit ; s'ils sont précurseurs des Philosophes Grecs ; inventeurs de la Philosophie Mythologique ; ils sont tous abbatus , 74.

Pourquoi abolis, 75.

Durand de St Porcien, Evêque de Meaux, jugement sur son ouvrage, III, 320, 321.

Dunstan, Archevêque de Cantorbery,

& *Æthelwad*, Evêque de Winchester,
rétablissent les Etudes dans les Mo-
nafteres, III, 190.

Dun, surnommé Scot (Jean) III, 310.

Il se signale dans les Ecoles, 316-

318.

E

E *Au* de pluie, la moitié & même
le tiers de cette eau tombée sur la
Terre suffit pour former toutes les
Fontaines & les *Rivieres*, I, 195.

Usage du reste, 195.

Comment regardée en Egypte, II,

13.

Ce que c'est, 16, 17.

Voyez *Egyptiens* (Les) *Thalès*.

Eau de Mer. Expérience pour estimer
la quantité de cette eau qui monte
en vapeurs, un jour d'Eté, I, 195, 196.

Eau-de-vie, son invention & celle de
l'*Esprit* de vin est due aux Arabes;
ceux qui vendirent les premiers de
l'*Eau-de-vie*; son utilité, III, 267.

Ecclésiastiques, ce qui est cause de leur
oisiveté & du relachement pour leurs
devoirs, II, 147, 148.

Eclairs, voyez *Divination*.

Eclectiques, ceux qu'on appelle ainsi;
leur maniere de philosopher se répand,

III, 84-86.

Ecole d'Alexandrie, son établissement,
II, 441.

En quoi blâmable, 442.

Ecole de Megare. Désordre qui y regna
après la mort d'Euclide, II, 154,
155.

Ecoles de la Grece, quelles elles étoient,
II, 145.

Ecriture (L') inutile pendant que les
hommes vivoient plusieurs siècles, I,
58.

Quand elle a été introduite, 58, 59.

En quoi elle consistoit dans son ori-
gine, 59.

Ecriture hiéroglyphique. Ceux qui en
avoient la connoissance, I, 146.

Ecriture-Sainte, son vrai caractère, I,
169-173.

Traités dans lesquels elle ne doit
point être employée, 169.

Ouvrages où mal-à-propos elle a
servi d'appui, 170.

D'où vient la méthode de l'expli-
quer allégoriquement, III, 148.

Ecrivains sacrés, leur but, I, 171, 172.

Eglise Chrétienne : dans sa naissance les
plus grands hommes avoient soin de
ne point traiter en public ce qui de-
mandoit à être caché & se conten-
toient de répandre une Doctrine fa-
cile & populaire, IV, 47.

Voyez

Voyez *Juifs* (Les)

Eglises, voyez *Musique*.

Egypte, ce dont se piquoient les anciens

Rois; leurs éloges, I, 143, 144.

Egyptiens (Les) ceux qui composoient la premiere classe de ces peuples, I, 7.

Ce qu'ils vouloient faire entendre par les figures de Sphinx qu'ils mettoient à l'entrée de leurs Temples & Ecoles, 19, 20.

Fondement d'un reproche qu'ils ont fait aux Grecs, 88.

Emblème sous lequel ils représentoient l'Univers, 94.

Ils sont les premiers qui ont introduit un culte sensible & des cérémonies extérieures, 105.

Ils adoroient l'Eau; leur emblème, 118.

Ils oferent, ainsi que les Grecs, faire de la Divination une science dans les formes, 135.

Comment & quand ils ont dégénéré, 144.

Ils ont fait des *Plaisirs* & des *Agré-
mens* une science à part, 144, 145.

Toute leur Religion ne s'exprime que d'une maniere figurative, 147.

Leur Théologie, 147-155.

Leur Géographie, 152.

S'ils ont inventé la *Chymie*, & ont

Tome IV.

L

eu le secret de la transmutation des métaux, I, 156-166.

Tous leurs ouvrages sur la *Chymie* ne sont que des ouvrages trompeurs, 165, 166.

Comment ils représentoient le temps, & en général l'Eternité, 229.

Leur systême sur la formation de la Terre, 231, 232.

Raison de leur coutume sur le solstice d'Eté, 236, 237.

Ce qu'ils entendoient par l'œuf à demi sorti de la bouche, 303.

Leur systême sur l'*Eau* & la *Terre*, II, 18, 19.

Ils excellèrent dans la Médecine, 57.

Voyez *Substances*.

Leur opinion sur l'Ame qui survit au corps, 218, 219.

Leur fable sur *Jupiter* ayant été trop long-tems oisif, &c. montre que Dieu doit toujours agir sur la *Matiere*, en la secouant & tenant toutes ses parties divisées, de maniere qu'elles ne puissent se prendre, s'accrocher & tomber dans une véritable inertie, 250, 251.

Voyez *Agriculture. Religion.*

Elémens. Le systême des quatre Elémens & des quatre premières quali-

- tés, est développé, II, 104, 105.
Elizabeth, Reine d'Angleterre, son élo-
 ge, IV, 139, 140.
Eloquence. Celle des premiers Romains,
 III, 17.
Empedocle, Philosophe Pythagoricien,
 ses talents naturels, II, 91.
 Ses opinions particulieres, 92.
 Sa doctrine, 102.
Empereurs Iconoclastes ou *Briseurs* d'I-
 mages, 200-203.
Empire sublunaire, I, 253, 254.
 Pentée des premiers Auteurs Ec-
 clésiastiques sur cet Empire, 254.
Endymion, son sommeil, I, 342.
Enfer, voyez *Poètes*.
Enigme, fort en usage chez les Orien-
 taux & même chez les Juifs, I, 336.
Ennius, nom que ce Poëte donnoit au
 Ciel, II, 26.
Entéléchie, ce que c'est, II, 277, 278.
Epictete, Philosophe, III, 50, 51.
Epicure. Pourquoi il avoit placé son
 Ecole dans un jardin rempli de fleurs
 & de plantes, I, 332.
 Extrait de sa Morale, II, 173. 345.
 de sa vie, 341, 342.
 Il achete un jardin, où il se ren-
 ferme; il le rend une Ecole de Phi-
 losophie, & y compose un grand
 nombre d'Ouvrages, 343, 344.

- Son opinion sur les Dieux, I, 345 ;
346.
- Sa Religion particuliere, 346, 347.
- Son systême sur les Atomes, 350,
351.
- Comment il dénoue les deux grands
Mysteres que l'Empereur *Marc-Antonin*
disoit être dans le Monde, la
vie & la mort, 352.
- Sa Morale, 358-361.
- Fin de son Ecole, 391, 392.
- Voyez *Aristippe. Démocrite. Images.*
Mouvement d'inflexion.
- Epicurien*, voyez *Univers (L')*
- Epiménide* de Crete, son sommeil mer-
veilleux, I, 341-343.
- Conseil qu'il donne aux Athéniens,
à l'occasion d'une cruelle peste, 343.
- Epitaphes*, origine de la forme des an-
ciennes qui s'est conservée à quel-
ques-unes des nôtres, II, 245.
- Epithete*, qui seulement deshonne; celle
qui est injurieuse & flétrissante, I, 5.
- Erasme*, Philosophe Chrétien, IV, 125,
126, 179.
- En quoi il faisoit consister la Phi-
losophie, 126.
- Tableau en raccourci qu'il fait des
mœurs & des Coutumes d'Angleter-
re, 137, 138.
- Eratosthene*, Sçavant d'Alexandrie, II,
436.

Erreurs qui ont couru sous le nom de
Pythagore, II, 50-53.

Erreurs & Contradictions qui se rencon-
trent dans les Dialogues de Platon,
II, 201-204.

Erudition Orientale, combien estima-
ble, I, 79-81.

Eschyle, sujet de sa Tragédie, le poids
ou la balance des ames, I, 348, 349.

Espagnols, leurs mérites Littéraires,
IV, 147, 148.

Leur Philosophie, 148.

Route que prirent ceux qui cher-
choient à se distinguer, 148, 149.

Voyez *Iberes*.

Esprit, voyez *Anciens*.

Esséens ou *Esséniens*, leur conduite &
mœurs, I, 199, 200.

Leur idée de la Providence, 201.

Estouteville (D') Cardinal, réforme
l'Université de Paris, & fait plusieurs
Réglemens, III, 290, 291.

Ethelwad, Evêque de Winchester,
voyez *Dunstan*.

Ethiopiens. A quoi ils attribuoient la
cause de leur longue vie, I, 56, 57.

Nom des Philosophes qui florif-
foient parmi eux, 57.

Voyez *Gymnosophistes*. *Scythes*.

Etres, voyez *Chaldéens*.

Etude, ce qu'elle est aujourd'hui ; ce

qui est requis pour y réussir, I, 21 ,
22.

Ses avantages , 337, 339.

Etudes (Les) causes de leur affoiblissement dans la Grece , II, 385-390.

Elles sont interrompues sous les
Empereurs Iconoclastes ou Briseurs
d'Images, III, 200, 203.

Elles se renouvellent en Orient ,
202 - 216.

Leur dégradation fut telle précisément , qu'elle devoit être, IV, 85 ,
86.

Eubages (Les) voyez *Vates* (Les)

Eubulide , sa maniere de philosopher ,
II, 156.

Extrait de sa vie , 148-150.

Secte qu'il fonde , 150.

La *Dialectique* faisoit toute son
étude , 152, 153.

Sa Morale , 153, 154.

Ses Disciples , 154-162.

Evenemens. Comment dans les pays
Septentrionaux on gardoit la mémoire
de quelques-uns , I, 27, 28.

Europe. (L') Elle est enveloppée d'une
nuit obscure , IV, 84, 85.

Voyez *Lettres* (Les)

F

Fable. Echantillon de la maniere dont elle peut être appliquée à l'Histoire, I, 216, 217.

D'où vient que l'usage des Fables s'est si fort étendu, 287.

Ce qui a rendu le secours des Fables si nécessaire ; d'où sont venues routes celles qui masquoient la Religion & la Théologie des Anciens, qui envelopoient la Divinité, IV, 9, 10.

Fables Assyriennes & Traditions mystiques d'Orphée & d'Hésiode. Comment prises dans l'Antiquité, I, 19.

Fabri (Arnoul) Professeur de l'Université de Conimbre, IV, 151.

Faculté de Théologie, voyez Université de Paris.

Femmes qu'un frivole point d'honneur engage à se bruler sur le tombeau de leurs maris, II, 178.

Par quelle fatalité leur a-t-on interdit les connoissances exactes & un peu approfondies, III, 209, 210.

Voyez *Mahomet.*

Fernel (Jean) célèbre Médecin, IV, 164, 165.

Feu, est adoré, I, 115-120.

Éèves, voyez Pythagore.

Fevre (Jacques le) surnommé d'Eta-
ples, IV, 159, 160.

Ses Ouvrages; il est suspect de Lu-
théranisme, 160.

Ficin (Marcile) Philosophe Platoni-
cien, IV, 97, 98.

Il veut christianiser Platon, 98.

Figulus (Nigidus) tente en vain de re-
mettre en vogue la Philosophie an-
cienne de Numa Pompilius, III, 8.

Figures hieroglyphiques, ce que c'étoit;
leur usage, I, 59, 60.

Celles des *Mexicains* ne doivent
point être comptées ni parmi les ca-
ractères hieroglyphiques, ni parmi les

Lettres alphabétiques, 61, 62.

Leur usage, 62.

Voyez *Persans*.

Figures & Inscriptions. Pays & Royau-
mes où il s'en trouve inexplicables;
réponse des Naturels de ces pays là-
dessus, I, 20, 21.

Filles de Milan. Leur résolution hardie,
II, 178, 179.

Flaminio (Marc-Antoine) extrait de sa
vie, IV, 92.

Fludd (Robert) voyez *Juifs* Cabbalif-
tes.

Fontaines, voyez *Rivieres*. Eau de pluie.

Eracastor (Jerôme) fameux Médecin,
IV, 108.

France (La) Royaume de l'Europe le plus éclairé, le plus Philosophe, & le plus fertile en hommes qui pensent, IV, 157.

Elle a donné le ton aux autres parties de l'Europe quant aux sciences, 161.

Elle n'a pas manqué de Scavans au seizieme siecle, 166, 167.

François I, Roi de France, est le pere & le restaurateur des *Arts* & des choses d'esprit en France, IV, 153, 154.

Il établit un College célèbre, 154, 155.

Sa science, 155.

Détails qui distinguent merveilleusement son regne, 155 - 157.

Part qu'il prend dans l'affaire contre Ramus, 170.

Frédéric III, Empereur d'Occident, IV, 72.

G

Gaffarel (Jacques) voyez *Juifs Cabalistes*.

Gale (Theophile) Ministre Presbytérien, IV, 65.

Ouvrages de son fils *Thomas*, 65.

Galien. En quoi il faisoit consister le véritable culte que Dieu exige de nous, II, 238.

L v

Gallien de Pergame (Claude) Médecin , III, 109, 110.

Gassendi, grand Philosophe, III, 294.

Gauric (Luc) célèbre Astrologue, IV, 162.

Gautier, fixieme Prieur de saint Victor, attaque les anciens Scholastiques, III, 306, 307.

Geans (Les) origine qu'on leur donne , I, 157.

S'il y en a eu, 158-160.

Geber, Roi, cru inventeur de la Chymie , I, 166.

Gemiste surnommé Plethon, se distingue à la Cour de Médicis, IV, 77.

Génies. Les plus forts ne sont pas toujours les plus propres au Gouvernement, sur-tout au Républicain; *quid*, des Génies moins surs d'eux-mêmes, I, 320.

Génies, siècles où ils sont regardés comme guides & conducteurs des hommes illustres. II, 126, 127.

Voyez *Démons*. *Plutarque*. *Systèmes*. *Thalès*.

Genre humain, sa maladie la plus ancienne, la plus invétérée & la plus incurable, I, 78.

Genuflexions, voyez *Prosternemens*.

Géographie, ce qui en a retardé le progrès; à qui elle doit ses accroissemens, I, 93.

Géographie voluptueuse, voy. *Grecs* (Les)

Géometres, voyez *Six*.

George de Trebizonde, prend la défense
d'*Aristote*, IV, 78, 79.

George de Venise, *Franciscain*, son
Harmonie du monde, IV, 64.

Germain & Bretons Insulaires, ont eu
des *Eubages & Druides*, I, 75.

Voyez *Celtes*.

Getes, voyez *Scythes*.

Gnanes, voyez *Gymnosophistes*.

Gnostiques ou *Illuminés*. Observation sur
leur *Hérésie*, III, 149.

Goths (Les) infestent l'*Italie*, III, 180.
181.

Où ils établissent leur formidable
Empire, 186, 187.

Govea (André) célèbre Professeur de
l'*Université de Conimbre*, IV, 151.

Govea (Antoine) principal adversaire
de *Ramus*, IV, 170.

Gouvernement, le meilleur, I, 308, 309.

Grande Année. (La) IV, 23. Opinions
sur ce que les Anciens appelloient ain-
si, I, 243-245.

Point en lequel elles conviennent,
244, 245.

Grandham, ce que c'est, I, 102.

Grece (La) ses premiers Habitans ont
adoré les *Astres*, I, 110.

D'où elle a reçu les premiers traits

de lumiere dont elle fut éclairée ;

I, 308, II, 2.

Révolutions qu'elle a subies, II,

385-389.

Elle est envahie, subjuguée & détruite, 395.

Grecs (Les) Pourquoi ils rejettoient hautement tout ce qui n'avoit point pris naissance chez eux, I, 3, 4.

Pourquoi ils ont envoyé des Ambassadeurs chez les Indiens, 36, 37.

Principes qu'ils établirent, lorsqu'ils commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie, 55.

Voyez *Egyptiens (Les)*

Ce qu'a fait un d'eux pour donner une *Géographie* voluptueuse, 145.

Il ne paroît pas qu'ils aient jamais ainsi que les *Romains*, songé à s'approprier le systême des deux principes, 262, 263. & qu'ils n'étoient pas trop persuadés que l'ame survécût au corps, 352, 353, 359.

Ils ont emprunté des *Egyptiens* tout le systême fabuleux de l'autre monde, 357.

S'ils ont eu une science sous le nom de *Théologie*, II, 397-398.

Les vérités qui dépendent de la Révélation & qui sont d'un ordre supérieur, leur ont toujours échappé, 398.

Comment leurs Ambassadeurs, qui
étoient d'illustres Philosophes furent
reçus à Rome, III, 11.

Ils passent en foule en Italie; les
plus distingués, IV, 72.

Ils furent partagés entre Platon &
Aristote, 77.

On suit leur exemple en Italie, 83-
87.

Voyez *Romains* (Les)

Grecs modernes (Les) ne sont pas dé-
pourvus d'esprit & de raison, III, 198.

Grégoire de Naziance (St) sa remar-
que sur le Philosophe Themiste, III,
178-179.

Grotius, pourquoi les Hollandois ont
fait traduire en vers son excellent trai-
té sur la vérité de la Religion Chré-
tienne, I, 296.

Grouchi (Nicolas) Professeur de l'U-
niversité de Conimbre, IV, 151.

Gymnosophistes, combien estimés en
Egypte, I, 6.

Comment ils regardoient le *Men-
songe*, 9, 10.

Quels étoient ces Philosophes par-
mi les Ethiopiens, 57.

Vie qu'ils menotent, 57, 97.

Ils ont été les premiers de tous les
Astronomes qui trouverent que la Lu-
ne n'est pas de son propre fond lu-
mineuse, 57.

Invention la plus considérable
qu'on leur rapporte, I, 58.

Divisés en Germanes & en Brach-
manes; ce qu'ils étoient, 95.

Effet de leur vie austere, 99.

Leurs sentimens, 100, & de ceux
qu'on surnommoit *Gnanes*, 100, 101.

H

H *Adrien*, Empereur, sa Lettre,
où il peint la Ville d'Alexandrie, II,
428, 429.

Il se trouve aux assemblées des Aca-
démies de cette Ville; soin qu'il en
eut, 434, 435.

Son éloge, III, 87, 88.

Ce qui l'a fait appeller l'Hercule
Romain; sa passion chérie, 88, 89.

Il s'adonne à toutes sortes de Di-
vinations & à la Magie la plus outrée,
113.

Halés (Alexandre de) jugement sur son
ouvrage, III, 312, 313.

Halys, fleuve, rendu guéable, II, 7, 8.

Harriot (Thomas) & Guillaume Oug-
tred entreprennent de réveiller les
Mathématiques, IV, 140.

Hébreu (L') l'on n'a point plus de droit
de l'assurer Langue mere & origina-
le, que le Chaldéen, l'Arménien, &c.
I, 214.

Cette Langue paroît le plus appro-
cher de la primitive, I, 215.

Hebreux (Les) n'ont eu aucune con-
noissance de la Physique, ni du dé-
tail immense qui lui appartient, I, 175.

Ce qui n'étoit qu'un précepte de
santé chez les Egyptiens devint chez
les Hébreux pratique de Religion,
II, 57.

Hegesias, Philosophe, entreprend de
persuader que la *Mort* loin d'être un
mal, &c. est le plus grand de tous
les biens, II, 176, 177.

Effet de ses Discours, 177, 178.

Helene, illustre coquette, I, 312.

Helmont (Jean-Baptiste van-) voyez
Becke (David van-der)

Enoch, titres qu'il a portés le pre-
mier, I, 225.

Henri II, Roi de France, IV, 162.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, IV,
Sa Doctrine, 135, 136, 150.

Héraclite, extrait de sa vie, II, 336,
337-340.

Philosophe d'inclination, III, 194.

Voyez *Démocrite*.

Hercule. Ce qu'est le grand Hercule,
I, 222.

Hérésies, ce qui a fait naître la p'upart,
I, 210.

Hérétiques. Ceux des trois premiers sie-

cles supposeroient plusieurs choses comme si réellement elles appartenoint à la Divinité, pour expliquer les trois principaux articles qui leur causoient de l'inquiétude, III, 164, 165.

Voyez *Démocrite*.

Hermeas, Philosophe, III, 195.

Hermeracle, ce que c'est, II, 145.

Hermès. Conformité de ce qu'il dit sur la formation de la Terre avec ce qu'en avance l'Auteur de la Genese, I, 232.

Hermippe de Smyrne, sçavant d'Alexandrie, II, 436.

Hermolaüs Barbarus, Vénitien, ses travaux Philosophiques, IV, 90, 91.

Hermotime de Clazomene, voyez *Merveilles*.

Héros (Les) en quoi consistoit tout leur bonheur dans les Champs Elysées, I, 361.

Hésiode, voyez *Xénophane*.

Hétrurie, voyez *Devins* de l'Hétrurie.

Hetrusques (Les) passioient pour réussir le mieux à connoître avec précision l'instant des *Révolutions*, I, 239, 240.

Heures, ce qu'elles signifioient chez les Grecs; nom que leur donne *Homere*, II, 27.

Elles sont partagées en douze, 28.

Hiéroglyphes. Ceux qui s'en sont servi depuis l'usage des Lettres; pourquoi, I, 64, 65.

Mal-à-propos mépriseroit-on ceux
des Egyptiens ; leur origine , I, 146,
147.

Voyez *Figures Hieroglyphiques*.
Hincmar, Archevêque de Reims , III,
184.

Hippocrate, voyez *Démocrite*.

Histoire, voyez *Mahométans*.

Histoire curieuse & la plus curieuse de
toutes , quelle elle seroit , I, 98, 99.

Histoire naturelle mal cultivée chez les
Anciens , II, 288, 289.

Histoire poétique crue par quelques Au-
teurs Chrétiens l'Histoire même de
Moyse, I, 167, & du Messie, à la-
quelle quelques autres y ajoutent l'Hi-
stoire de Ganymede, 168.

Histoires sacrées, ont donné prises à
contresens, cours aux superstitions les
plus folles & les plus étendues, I, 94.

Hobbés (Thomas) son idée particu-
lière, III, 330, IV, 145.

L'un des grands esprits de son si-
cle , IV, 143, 144.

Ses ouvrages, 144, 145.

Il étoit Epicurien, 145.

Homere. Façons dont on peut considé-
rer ses ouvrages, I, 304, 305.

Il a fait l'admiration de tous les
Philosophes, 305, 306.

L'espece de culte que les Grecs lui

ont rendu, est pardonnable, I, 306,
 mais non le parallele que quelques
 Auteurs Chrétiens ont fait de son ou-
 vrage avec les Saintes Ecritures, 307.

Ce qu'il dit sur les vœux que fai-
 soient Hector & Achille sur le point
 de combattre, 348.

Voyez *Heures. Morale. Xenophane.*

Hommes (Les) prodige qui hâta leur
 séparation, I, 214.

Lorsqu'errans & dispersés ils se fu-
 rent réunis en nations, ils eurent be-
 soin de nouveaux Législateurs, 215.

Leur origine, 234, 235.

Quand ils ont appréhendé la fin ou
 la dissolution du Monde, 240.

Voyez *Pierre* (St)

Ce qu'on doit penser des Hommes
 à les examiner avec soin, 270, 271,
 à les regarder rangés en différentes
 especes d'Etat, 272-274.

Ce que c'est que l'Homme, à ne
 considérer que lui, 274, 275.

Comment ils se découvrent, se ma-
 nifestent; & on doit les envisager, II,
 187.

Ce qu'ils disent & écrivent avec
 le plus de soin, ne marque pas tou-
 jours ce qu'ils pensent, 198, 199.

Leur premier devoir, suivant les
 Païens, 270, 349.

Ceux de la plus forte trempe s'oublent, & se démentent en certaines occasions, III, 66.

Prodigieux & funeste égarement où ils étoient plongés avant la naissance de J. C. 75-77.

Les *Anciens* dans la Grece & les *Philosophes*, &c. sentoient la nécessité d'un secours surnaturel & divin pour remédier au prodigieux égarement où vivoient les Hommes, 77-80.

Homœoméries, voyez *Anaxagore*.

Hopital (Le Chancelier de l') sa belle réponse au Connétable de Montmorenci, II, 117.

Huet (M.) Evêque d'Avranches, réfuté sur ce qu'il avance que *Leucippe* & *Démocrite* ont donné à *Descartes* la première idée des tourbillons, II, 320, 321, & sur ce qu'il prétend que *Moyse* est le même que *Moschus* ou *Mochus*, 321, 322.

Huit & *Neuf*. Pourquoi ces nombres se sont attiré autrefois une grande considération, II, 80, 81.

Hyperboréens, voyez *Scythes*.

Hypotyposes ou *Institutions* Pyrrhoniennes, extrait de ce Livre de Sextus Empiricus, II, 368-377.

Hypsistaires, Hérétiques, I, 123.

I

I *Beres ou Espagnols.* Quand ils ont eu quelque teinture des sciences, I, 76.

Idées, voyez Mallebranche. Parménide. Idolatrie la plus ancienne & peut-être la plus excusable, I, 108.

Quand elle a commencé, 108.

Ses progrès, 108-114.

Elle est la folie la plus grande & la plus palpable, II, 303.

Ce qui y a donné lieu, IV, 11.

Peuples dont elle étoit la Religion, 12.

Voyez *Alcoran.*

Ignorance. Temps où elle a regné, III, 182-190.

Monument singulier de cette ignorance, 190.

Illuminés, voyez Gnostiques.

Images qui sortent continuellement des corps, système d'*Epicure* exposé, II, 355-357.

Il a passé dans les Ecoles des *Péripatéticiens*, puis a dominé dans celle des *Scholastiques*, est enfin foulé aux pieds par la nouvelle *Philosophie*, 357, 358.

Voyez *Léon l'Isaurique.*

Immatérialisme (L') paradoxe, II, 249,
250.

Immortalité de l'ame, Ce que les An-
ciens en ont pensé, I, 351-371.

Propositions d'où dépend la preuve
de l'Immortalité de l'ame, 367.

Voyez *Platon. Socrate. Spiritualité.*

Incarnation de J. C. Fondement de l'er-
reur des premiers Hérétiques sur ce
Mystere, I, 258.

Indiens, partie de l'Univers qu'ils ont
occupée, I, 36.

Peuples compris sous ce nom, 81.

Indiens proprement dits, I, 94, 95.

Inscriptions. Leur usage chez les Peu-
ples du Nord, I, 26, 27.

Voyez *Figures. Persans* (Les)

Institutions Pyrrhoniennes, voyez *Hypo-
typoses.*

Intelligence, voyez *Anciens.*

Inventeurs des Sciences & Arts utiles.

La Fable a pris plaisir à les consacrer,
I, 216.

Leur destinée, II, 363.

Inventions subtiles & mystérieuses attri-
buées à Pythagore, II, 52, 53.

Italie, voyez *Lettres* (Les)

Italiens, ceux qu'ils mettoient au rang
de leurs Sages & Philosophes, I, 76,

J

*J*acques I, Roi d'Angleterre , IV ,
140.

Jamblique, sa réponse à Porphyre le Phi-
losophe , III , 123 , 124.

Il entreprend d'épurer l'ancienne
religion des Empereurs , 140.

S'il y a eu plusieurs Jambliques ,
141.

Ses Disciples , 142 , 143.

Jean , fils de Mefua ou de Moïse , III ,
245 , 246.

Jean de Damas (St) grand Dialecti-
cien , III , 271.

Ce qu'il faisoit pour relever la Re-
ligion , 274.

Jesus-Christ. Ce qu'étoit l'Univers avant
sa naissance , III , 73 , 74.

Effets de sa naissance sur l'Univers ,
75.

Changemens que sa Doctrine y a
apportés , 75-82.

Plusieurs Auteurs ont pensé que
lorsque J. C. est descendu sur la ter-
re , il étoit impossible qu'il n'y des-
cendît , 80.

Ses miracles n'ont jamais été con-
testés , 116 , 117.

Il est le Verbe en qui réside per-

pétuellement & inséparablement toute l'efficace de la *Divinité*, III, 154, 155.

Maniere dont en ont parlé nos premiers Auteurs, 155, 156.

Ce que les *Platoniciens* disoient du second Dieu, se pouvoit dire de J. C.

157.

Verbe par excellence; son emploi,

160.

Voyez *Verbe* (Le)

Jochanan, Rabbin, sa découverte, I,

137.

Joseph, pourquoi adoré sous la figure d'un bœuf, I, 18.

Josèphe: Fond qu'on doit faire sur ce qu'il rapporte des Juifs, lorsqu'il s'agissoit de leur donner du lustre & du crédit, I, 31.

Jours heureux & malheureux. Il y a peu de Princes, même les plus fiers & les plus hardis, qui n'aient donné dans la frivole distinction de ces jours, II,

74, 75.

Judaïsme. D'où peuvent venir les traces de Judaïsme qui restent encore dans tout l'Orient, même à la Chine & au Japon, I, 96, 97.

Jugement de Paris. Comment il peut paroître l'emblème de l'Histoire de la création du monde, I, 298, 299.

Juifs (Les) où ils sacrifioient avant l'é-

tablissement du Temple, I, 105.

Hors quelques intervalles d'égarement, ils se sont conservés dans la créance de l'Unité de Dieu, 109.

Leur imagination sur les Astres, 110.

Ils ont beaucoup servi à étendre le culte du Feu; origine de celui qu'ils se vantoient de posséder, 119, 120.

Usage à cet égard qui dure encore, 120.

L'imagination qu'on avoit dans les trois premiers siècles de l'Eglise, de pouvoir vaincre les Juifs & les *Paiens*, en supposant à leurs principaux personnages des traits où s'entrevoient quelques linéamens du Christianisme, est excusée, 132, 133.

Ils ont rencheri sur la Divination naturelle, 137.

Comment ils expliquent le ministère des *Anges*, 142.

Ils ont sacrifié aux Boucs, 154.

Ils n'ont jamais eu aucune teinture exacte des Sciences, 174, 175.

Ils étoient très-peu sociables, 176.

Leur système sur la *Création* du Monde, 177, 179.

Ils allongeoient les années, & les retrécissoient, 183.

Ils sont les seuls qui aient possédé des

des connoissances fixes & invariables
& qui aient sçu qu'elles leur venoient
immédiatement de Dieu; opinions
des autres peuples, I, 208, 209.

Comment ils qualifioient leurs Législateurs & leurs Prophètes, 235.

Leur opinion & celle des *Païens* sur
l'Immortalité de l'ame, 368 369.

Ce qu'ils ont emprunté des Egyptiens, II, 57.

Leurs usages sur la fureté & conservation de la vie, 58.

Ils n'ont point consenti avant le
regne des Ptolomées qu'on fît aucune
traduction de l'Ecriture, 230-232.

Ils furent long-tems, de même que
l'Eglise Chrétienne, sans avoir dans
leurs Temples ni *Musique*, ni voix, ni
danfes, 252, 253.

Attirés à Alexandrie, préjudice
qu'ils en reçoivent, 439, 440.

Reproche de St Paul qui tombe en
plein sur eux, III, 74.

Voyez *Dogmes. Ptolomée*, fils de
Lagus.

Juifs Cabbalistes & autres. Comment
ils regardoient le Ciel, II, 26, 27, &
divisoient tous les hommes, 236.

Juifs Hellénistes (Les) paroissent per-
suadés que l'Air fourmille d'Ames,
II, 258.

Julie, Impératrice, pourquoi surnommée Philosophe, & cultiva les Sciences, III, 98, 99.

Julien l'Apostat, ceux qu'il appelloit Cyniques Chrétiens; pourquoi, II, 189.

Il rétablit Athènes & donne le titre de Grand-Duc au Gouverneur, 395.

Sa folie; sujet de sa Satyre Mispogon, III, 96, 97.

Son extrême considération pour Jamblique, 141, 142.

Il étoit le plus dangereux ennemi du Christianisme; ses bonnes & mauvaises qualités, 174, 175.

Jupiter, signification du nom *Amour* que lui donnoient les Egyptiens, I, 19, 20.

Ce que c'est que *Jupiter*, 221, 222.

Qui de plusieurs n'en a fait qu'un, 222.

Celui des Philosophes, 287, 288.

Juste Lipse, voyez *Lipse* (Juste)

L

L *Acédémoniens*. Réponse d'un jeune à un Prêtre de Cérès, qui pour l'engager à se faire initier aux Mysteres de cette Déesse, lui promettoit après la mort une félicité sans bornes, II, 177.

Lacyde Philosophe Platonicien, II, 259.

Lanfranc, Archevêque de Cantorberi,
III, 300.

Langue Françoisse. On commence à l'étudier, IV, 157.

Langue Grecque, voyez *Amour*.

Langues (Les) Leur étude fut cause que presque tous les Scavans des XV & XVI siècles s'appliquerent à lire les Livres des Anciens, à composer purement en Latin, à traduire les Auteurs Grecs, IV, 74.

Latitudinarian, voyez *Socinianisme*.

Législateurs, ceux que l'Antiquité a mis au rang des Dieux; occupation des uns, I, 215. des autres, 216.

Pour les ennoblir davantage, on les a chargés d'un merveilleux qui ne paroît convenir qu'à la Divinité, 218, 219.

Les plus anciens pour marquer la perfection de l'*Univers*, représentoient un triangle peint en bleu & porté sur le dos d'Harpocrate, II, 239.

Leon VI, Empereur d'Orient, surnommé le Philosophe, III, 205, 206.

Leon X, Pape, IV, 88.

Son Portrait, 100, 101.

Sentimens impies qui s'éleverent sous son Pontificat, 101-104.

Mij

Il les condamne par une Bulle ;

IV , 102 , 103.

Leon l'Arménien , est assassiné , III , 219.

Leon l'Isaurique & Constantin Copro-
nyme , ravage qu'ils font pour abo-
lir le culte des *Images* , III , 200-202.

Leon fait mettre le feu à la Biblio-
theque de Constantinople , 218.

Lettres alphabétiques , quand elles fu-
rent découvertes , I , 58.

Elles ont succédé aux Hiérogly-
phes ; leur usage , 62.

Il ne paroît pas facile d'en déter-
miner l'inventeur , ni où cet art ingé-
nieux a pris naissance , 63.

Tout ce qu'on sçait de plus certain
là-dessus , 63 , 64.

Leur usage a détruit celui des Hie-
roglyphes , 64.

Lettres (Les) mal-à-propos dit-on ,
qu'il y a de l'antipathie & de l'op-
position entre les *Lettres* & les affai-
res , III , 24 , 25.

Leur renaissance , IV , 69 , 70 , 72 ,
en Italie , III , 227 , en Allemagne ,
IV , 119-121 , 123 , en Angleterre ,
135-138 , en France , 152-160.

Ce qui contribua à leur renaissan-
ce en Italie vers le milieu du XV sie-
cle , IV , 70 , 71.

Lorsqu'elles commencerent à re-

fleurir, l'*Europe* & sur-tout l'*Italie*,
étoient plongées dans une ignorance
profonde, IV, 73.

Moyen employé pour faire refleurir les Lettres, 75-77.

Lettres Grecques. Jugement qu'on en
doit porter, I, 349, 350.

Leucippe, Philosophie dont il est Auteur ; ne reconnoît dans l'Univers que
du *Vuide* & des *Atomes*, II, 318, 319.

L'invention des *Atomes* lui est contestée, 320, 321.

Voyez *Démocrite*. *Huet*. (M.)

Liberté, voyez *Morale*.

Liehaven ou *Leck-a-ven*. Quels sont ces
Ouvrages de la Basse-Bretagne ; respect des Habitans pour ces Ouvrages, I, 28.

Lipse (Juste) ceux d'aujourd'hui qu'il
disoit approcher des Cyniques ; il consacra à la Vierge, II, 189, 190.

Le plus distingué des nouveaux
Stoïciens ; son caractère, IV, 184,
185.

Trait bizarre de lui, 185.

Livres. Temps où ils furent très-rares,
III, 221, 222.

Livres inutiles, dont on ne man-
quoit pas alors, qu'on recommandoit
à la jeunesse, 223.

Livres sacrés. D'où ils ont été tirés, I,
26.

Voyez *Platon*.

Λογος. Signification de ce mot dans les
Ecrits de Platon, II, 240, 243.

Sens que les *Septante* donnent à ce
mot, 241, 242.

Loi écrite, *Loi orale*, I, 202-204.

Loi de Moïse, devient méconnoissable.
II, 440.

Loix, voyez *Philosophes*.

Longin, fameux Philosophe, rétablit les
Repas philosophiques, III, 102, 104.

Sa mort, 102.

Louis le Débonnaire, Roi de France,
III, 226, est celui de nos Rois qui
a le plus enrichi les Eglises de Fran-
ce, II, 147, 148.

Bruit que les Moines de Clairvaux
répandirent sur ce Prince, après sa
mort, 148.

Louis (St) est le premier de nos Rois
qui fait un amas de Livres, III, 285.

Louïsiane (La) voyez *Riviere*.

Loup, Abbé de Ferrieres, III, 222.

Lucrece, Poëte & Philosophe, jugement
sur son Poëme de la nature des choses,
III, 25, 26.

Il nie la Providence divine, 26,
27, & admet dans la nature une force
qui la remplace, 27.

Les maximes les plus séveres de la
Morale en passant par ses mains, pren-

nent un air touchant & persuasif, III,

27, 28.

Analyse de sa Doctrine, 28-31.

Lucullus (L.) s'adonne à l'étude de la Philosophie, III, 23, 24.

Lune (La) voyez *Soleil* (Le)

Lunettes d'approche, leur invention, III, 327.

Luther & les autres Réformateurs, se déchaînent contre *Aristote* & méprisent sa Logique, IV, 124.

Lycée (Le) ses Professeurs après la mort de *Théophraste*, II, 296.

Pourquoi il n'a jamais été fort en vogue & en réputation, 390.

Lysippus Epirota, Auteur de l'Histoire des Philosophes Grecs, II, 12.

Lysis, Philosophe Pythagoricien, extrait de sa Lettre à *Hipparque*, II, 87.

Personnage distingué, 95.

M

Mages, comment considérés en Perse, I, 6, 103.

A qui ce nom a été particulièrement affecté, 75.

Leurs connoissances, 103.

Ils étoient Théologiens & Philosophes; effet de ce double mérite, 104.

Leurs sentimens comme Théologiens, I, 104, 105, comme Philosophes, 105, 106.

Métempsychose qu'ils croyoient, 106.

Magie. L'accusation de Magie tournée en celle d'Athéisme, IV, 39.

Mahomet, son caractère avantageux, III, 229-233.

Son Paradis, 251, 252.

Il traite fort durement les Femmes, 253, 254.

Mahomet II, Empereur des Turcs, s'empare d'Athènes, & ruine entièrement la Grece, III, 197.

Il se rend maître de Constantinople, 214, IV, 72.

Il aimoit les Sciences & les Arts, III, 249, 250.

Mahométans ou *Musulmans*. Leur opinion sur la Terre, II, 19.

Leur priere, III, 234.

Leurs ablutions, 234, 235.

Pourquoi on ne peut en convertir aucun, 236, 237.

Vie que menent les vrais Musulmans, 237, 238.

Leur application aux Sciences, 239-243.

Succès favorables qu'eurent leurs conquêtes, 243-245.

Pourquoi ils condamnent la *Peinture* & la *Sculpture*, III, 249-251.

Mépris qu'ils ont témoigné pour l'*Histoire*, 253.

Leurs occupations Littéraires, 254, 255.

Leurs progrès dans la *Physique*, 255.

Leur *Médecine*, 259-262.

Leurs inventions en mécanique, 262.

Leur Chymie, 264-267.

Education des jeunes Mahométans, 268.

Maîtres. De tous ceux qu'on donne à un jeune homme, le plus mal payé est celui qu'on destine à lui former l'esprit & le cœur, II, 166.

Maîtres particuliers chez les Grecs; ce qu'ils enseignoient, II, 118, 119.

Mal, voyez *Epicure*.

Mal moral & *Mal* Physique, son origine, I, 258.

Comment les *Philosophes* Grecs expliquoient cette origine, 263-265.

Maléfices & *Sortileges*, Coutume des Anciens & des *Anglois*, pour les détourner, III, 66.

Mallebranche (Le P.) réflexion sur sa démonstration de nos idées, II, 312.

Mamon ou *Mamoun*, son histoire qui

- pourroit convenir à *Almamon* , III,
245-247.
- Mappemondes* , leur antiquité , II , 24.
- Marc* (St) prêche l'Evangile à Alexan-
drie où il fonde une Ecole , II , 441.
- Marc* d'Ephese , IV , 79.
- Marc - Antoine* s'adonne à la Philoso-
phie , III , 23.
- Marc-Antonin* , Empereur , son voyage
en Orient ; il se rend à Athenes , où
il rétablit les Sciences , II , 393 , 394.
Voyez *Epicure*.
- Marc-Aurele-Antonin* , Empereur , joint
à ses autres titres celui de Philoso-
phe , III , 89-206.
Il n'étoit ni adroit Politique , ni
grand Capitaine , 90.
Maximes qu'il débitoit , 91 , 92.
Son Discours judicieux , 92.
Son systême sur le mécanisme de
la nature , 92 , 93.
- Mariage*. Si les Hommes de Lettres &
de cabinet doivent se marier , & en
cas qu'ils se marient , de quel caractère
ils doivent se choisir une femme ;
problême , I , 321 , 322.
- Marin* , Juif d'origine , Philosophe ,
III , 195 , 196.
- Matérialisme*. Le pur Matérialisme , IV ,
25.
- Matiere*. Idée que les Barbares en ont
eue , I , 251-255.

Elle n'est ni corporelle, ni incorporelle, I, 255-256.

Pourquoi nul titre ne lui convient, II, 248.

Erreurs de nos premiers Auteurs sur la Matière & son essence, III, 166-168.

Voyez *Anaximandre. Philosophes.*

Platon. Tout (Le)

Maux, voyez *Xénophane.*

Maxime de Tyr, Philosophe; utilité de son Ouvrage; son style, III, 107.

Maximilien I, Empereur, IV, 121, 122.

Mazzoni (Jacques) Professeur en l'Université de Pise, IV, 96.

Médecine (La) sur quoi elle roula d'abord, II, 57.

Elle a toujours été fort suspecte aux Romains, III, 12.

Ce qu'elle est, 13.

Son but, 343.

Voyez *Mahométans.*

Médecins, voyez *Caton le Censeur.*

Médecins Empyriques embrassoient volontiers la secte de *Pyrrhon*, III, 108.

Médicis (Cosme de) son amour pour les Lettres, IV, 97.

Melanchton recommande la Philosophie d'*Aristote*, qu'il avoit méprisée d'abord, IV, 124.

Ses Ouvrages ; restaurateur de la
Philosophie & des Belles-Lettres en
Allemagne, IV, 127.

Son éloge, 127, 128.

Il penchoit , a-t-on dit , vers le
Pyrrhonisme, 128, 129.

Mélissus , Disciple de Xénophane ; sa
Doctrine, II, 313.

Voyez *Xénophane*.

Memmius commande dans l'Attique ,
II, 392.

Mémoire (La) Pourquoi elle est la chose
du monde la plus sacrée & la plus
respectable, I, 15.

Ménédème , Disciple du Philosophe
Plistane, II, 144. 186.

Jugement sur ce Philosophe, 146,
147.

Ménippe, Philosophe Cynique, II, 186-
188.

Mensonge , voyez *Gymnosophistes*.

*Mercur*e Trismégiste. Son Histoire, I,
224, 225.

Ce nom , ainsi que celui de *Zoroa-*
stre, étoit appellatif , & servoit autre-
fois à distinguer les grands talents , les
inventions heureuses , &c. 225.

Voyez *Asclepius*.

Mers (Les) leur communication tou-
tes ensemble, I, 187-189.

Mersene (Le Pere) critiqué sur son exag-

gération des Athées dans son Com-
mentaire sur la Génese, IV, 38, 39.

Merveilles. Rien n'est plus chimérique
& plus ridicule que les merveilles at-
tribuées à Aristée, à Abaris, à Her-
motime de Clazomene & à Cleome-
de, I, 43, 44.

Métempsychose (La) quel est ce dogme,
II, 64-67.

Infinité d'erreurs qu'elle a produi-
te, III, 161, 162.

Voyez *Pharisiens*.

Métempsychose astronomique, I, 106,
107.

Métroclès, Philosophe Cynique, II, 185.

Mezerai, sa remarque sur l'affectation
de se bien mettre & de se parer, II,
91, 92.

Michel Paléologue, Empereur de Con-
stantinople, III, 212.

Microscopes & Télescopes, leurs différens
effets, III, 327.

Millénarisme, origine de cette hérésie,
I, 245, 246.

Voyez *Regne*.

Millénaristes modernes, leur systême
échoue ; point où ils ont fait voir
quelque adresse, I, 249.

Ceux qui ont tâché de confirmer
leur systême ; il est réfuté, 250.

Mines du Perou, sujettes à de subites
crues d'eau, III, 60.

Minis, Roi d'Egypte, pourquoi sa mémoire fut en horreur, I, 144.

Miracles, leur marque essentielle, I, 44.

Mnesarque, Pere de Pythagore, II, 43.

Moines Grecs, voyez *Caloyers*.

Mois (Les) leur second jour regardé comme fatal, II, 73, 74.

Monde primitif & original; quel est celui que nous habitons, I, 31.

Comment distingué par les Docteurs de la primitive Eglise, 56.

Les diverses révolutions par où il doit passer, 236-244.

La crainte de sa fin & dissolution, renouvelée; sur quoi fondée, 240-243.

Tous les anciens Auteurs Juifs ou Chrétiens, ont soutenu que le Monde ne finiroit que pour reparoître en un état plus agréable & plus brillant, 247, 248.

Comment la Doctrine de l'autre Monde étoit regardée chez les Romains, 358, 359.

Ce qu'est la double existence du Monde si célébrée par les Platoniciens, II, 221, 222.

De tous ceux qui composent l'Univers, nous ne connoissons guere que celui où est placée la Terre que nous habitons, IV, 23.

Voyez *Philosophes. Platon. Révolutions.*

Monime, Philosophe Cynique, II, 185.

Montmorenci. Bon mot de ce Connétable, près de rendre le dernier soupir, II, 403.

Moor (Henri) Pythagoricien moderne, réveille l'opinion de la préexistence des ames, II, 95.

Ses opinions, IV, 67, 68.

Morale. Comment elle n'est que la volupté même bien entendue, II, 170.

Ceux qui outrent la *Morale* & se parent d'une grande exactitude de conduite, dégradent insensiblement la *Liberté* & exagèrent la dépendance où la Créature est de Dieu; ceux au contraire qui ont des opinions douces & modérées favorisent l'*Homme* & relevent le pouvoir qu'il a de se déterminer, 411, 412.

Voyez *Socrate*.

Morin (J. B.) But de son ouvrage *Quòd sit Deus*; jugement sur cet ouvrage, IV, 34, 35.

Mort, voyez *Hégésias*.

Morts, l'usage de les bruler a été le plus général & le plus censé; plan qu'on crut devoir suivre, lorsque vint l'usage de les enterrer, II, 243.

Moschus, voyez *Huet* (M.)

Mouvement. Presque tous les Scavans de l'Antiquité l'ont cru essentiel à la *Matiere*, II, 34, 35.

Opinions des anciens sur le mouvement, IV, 109, 110.

Mouvement d'inflexion ou *Clinamen* d'Epicure, ce que c'est, II, 353, 354.

Moyse. Coutume Egyptienne qu'il fait passer chez les Juifs, I, 12.

Pourquoi il fut élevé, suivant les Juifs, avec tant de soin, 17.

Habiletés que les Juifs lui attribuent, 161, 162.

Mal-à-propos a-t-on voulu le trouver dans Hermès ou Mercure Trismégiste, 226.

Voyez *Huet* (M.)

Mucianus (L.) Gouverneur de Syrie, III, 48.

Muphti, souverain Pontife de la Loi de Mahomet, III, 235, 236.

Musique. Cas que les Anciens en ont fait, I, 66-69.

Usage qu'ils en ont fait, 67.

Traits surprenans de celle des Anciens, 68, 69.

Réponses à cette objection que les Anciens ont fait sur le mérite de leur Musique; & qu'elle étoit trop simple & trop peu avancée pour produire les grands effets qu'ils en rapportent, 69, 70.

Son usage chez de certains peuples, I, 295.

Elle est réduite en Art, II, 46-49.

Opinions sur sa naissance, 62.

Quelle étoit celle des Anciens & est celle d'aujourd'hui & même dans nos Eglises, 253.

Voyez *Juifs* (Les) *Religion*.

Musonius Rufus (Caius) Babylonien, est mis dans les fers par ordre de Néron; sa réponse au Philosophe Apollone, III, 43, 44.

Il se trouve au siege de Jérusalem, 47.

Musulmans, voyez *Mahométans*.

Myson de Chenes, I, 310.

Il labouroit de ses propres mains, 313.

Extrait de sa vie, 330, 331.

Mysteres, force des nôtres, IV, 99.

N

Nations du monde, presque toutes ont eu des Philosophes, I, 3, 4.

Ce qui annonce la chute d'une Nation, 339, 340.

Nations barbares. Ceux qu'elles ont regardés comme leurs Maîtres & Instituteurs, I, 208-217.

Naturalisme (Le) grossier, IV, 25, subtil, 26.

Nature. Rien de plus vague que ce terme, & de plus obscur & de plus choquant que le détail des principales explications qu'on en a données, I, 84, 85.

Ce qu'on doit comprendre sous ce nom, 85.

Son étude est expressément recommandée par les Anciens Philosophes, IV, 4, 5.

Navarre (La Reine de) Princesse spirituelle & vertueuse, IV, 157, 158.

Histoire de cette Reine, 158, 159.

Navigation. Son commencement, I, 92.

Neander (Michel) ses Ouvrages, IV, 133, 134.

Néron est pris pour l'Impie dont St Paul a parlé, I, 241.

Il se rend en pompe à Athenes, II, 389, 390.

Il se fait initier aux Mystères ténébreux des Magiciens Arabes & Syriens, III, 42.

Il persécute les Philosophes, 43-46.

Neuf, voyez *Huet*.

Newton, Philosophe, II, 264, 265.
Son éloge, IV, 192.

Nicolas V, Pape, fait traduire les Ouvrages d'Aristote, III, 290, IV, 80.

Protecteur des beaux Arts, IV, 72, 78.

Nicole (M.) sa crédulité, III, 339.

Nil (Le) fleuve honoré comme un Dieu en Egypte, I, 153.

Niphus (Augustin) se distingue dans toutes les Universités d'Italie, IV, 107.

Noé n'a pu manquer de laisser quelques principes généraux tant sur les devoirs de la Religion naturelle que sur la toute-puissance Divine, I, 210, 211.

Il a servi à caractériser la plupart des Législateurs, Héros ou Demi-Dieux révéérés autrefois, 211.

Temps qu'il resta en Arménie; il a laissé à ses enfans toutes les connoissances qu'il avoit reçues de leurs communs Ancêtres, 212.

Nombres, Doctrine des Pythagoriciens sur les nombres, II, 70.

Plusieurs Peres de l'Eglise, entr'autres *St Augustin*, se sont plus aux subtilités des nombres d'une maniere très-frivole, 70, 71.

Voyez *Deux. Dix. Huit. Pythagore. Pythagoriciens. Quatre. Sept. Six. Novateurs.* Systême des derniers sur la Création du monde, I, 180, 181.

Numa Pompilius. Usage qu'il introduisit à Rome, II, 82.

Si sa Philosophie a du rapport avec celle de Pythagore, III, 5, 6.

O

*O*ccident (Empire d') commence-
de la décadence de cet Empire , III,
180, 181.

Sa fin, 183.

Pourquoi les *Sciences* se sont étein-
tes dans cet Empire , 219-226.

Ocellus ou *Ucellus* de Lucanie , Philo-
sophe Pythagoricien, II, 97.

Sa Doctrine, 98-103.

Ockam (Guillaume) Cordelier An-
glois , contrecarre le subtil Scot , III,
318.

Odoacre , Général des Herules & des
Turcilinges , dépouille Auguste de
l'Empire d'Occident, III, 183.

Son regne ; il est assassiné , 186.

Œuf d'Orphée , quel étoit ce symbole ,
I, 303 , 304.

Œufs d'Autruche. D'où vient peut-être
l'usage bizarre de certaines Eglises
d'en suspendre à la voute , I, 304.

Opinions des Philosophes. Ce qu'on doit
penser de ce traité attribué à Plutar-
que, II, 39-42.

Or. Le secret de le faire demande à être
enseveli en un profond silence , I, 25.

Prédiction à cet égard , qui ne s'est
point vérifiée , 24 , 26.

D'où a été pris l'ancien Or; sa destinée, I, 163-164.

Tous les Ouvrages où il étoit traité de la préparation de l'Or & de l'Argent; furent brulés à Alexandrie, 164.

Oracles Chaldaïques, publiés sous le nom de Zoroastre, I, 131, 132.

Orient (Empire d') pourquoi malgré les secousses violentes qu'il a souffertes depuis les Paléologues, il ne s'y est jamais trouvé tant d'habiles gens, III, 214-216.

Ce qui y a contribué à perpétuer le gout & l'attachement pour les *Sciences* jusqu'à sa décadence, 216.

Orientaux, ce qui donne l'intelligence d'un grand nombre de leurs cérémonies & pratiques de Religion, I, 111, 112.

Origene, son erreur, II, 65.

Reproche qui tombe sur lui, 442.

Voyez *Astres*.

Oromazès ou *Oromasdès*, étymologie de ce nom, I, 261.

Orphée, connoissances dont il a enrichi les Grecs, I, 286, 287.

Ce qui l'a rendu célèbre, 302.

Orthodoxes des premiers & des plus beaux jours du Christianisme; armes dont ils se servoient pour gagner leurs adversaires, II, 347.

Othon, reproche qu'on fait à cet Empereur Romain, II, 315.

Ougfred (Guillaume) voyez *Harriot*.

Ouvrages constamment faux & supposés, II, 226, 227.

Ouvrages de Botanique, quels ils étoient, I, 192.

Ouvrages d'esprit, choses qu'on y distingue ordinairement, II, 199.

P

P Adoue, voyez *Université*.

Paganisme, systême de tous les Sçavans du Paganisme, I, 348.

Paiens. En quoi consistoit leur Religion, I, 289, 290.

Leurs efforts pour s'opposer à l'établissement du Christianisme, III, 115-117.

Méthode générale que les Peres de l'Eglise ont employée contre eux, 152-156.

Ils n'adoroient point plusieurs Dieux indépendans les uns des autres, IV, 16.

Voyez *Hommes* (Les) *Juifs* (Les)

Panchemens de tête & du corps, voyez *Prosternemens*.

Panétius, Stoïcien, raison du nom qu'il donne à la volupté d'Aristippe & à celle d'Epicure, II, 173.

- Panetius* de Rhodes , Professeur du Por-
ticus , II, 423-424.
- Papier* d'Egypte , II, 431, 432.
- Paracelse*, voyez *Théophraste*.
- Paradis* terrestre , selon les Peres de
l'Eglise , I, 56.
Explication allégorique de ce Pa-
radis, II, 171, 172.
- Parens* (Les) sont ordinairement nos
plus dangereux, & nos plus forts en-
nemis, II, 111.
- Paris*, voyez *Université*.
- Parker* (Samuel) célèbre Anglois, IV,
111.
- Parmenide* , Disciple de Xénophane ,
se distingue par sa Doctrine touchant
les *Idées*, II, 310, 311.
Voyez *Xénophane*.
- Patrizzio* (François) extrait de sa vie,
IV, 94-97.
Ses ouvrages , 95, 96.
- Patron*, Philosophe, dernier Professeur
de l'Ecole d'Epicure, II, 391, 392.
- Paul* (St) opinion qu'il a pensé envain
à dissiper, I, 240, 241.
- Paul III*, Pape, IV, 162.
- Peinture*, voyez *Mahometans*.
- Pelagianisme* (Le) ce que c'est, IV,
26.
- Pélicier* (Guillaume) Evêque de Mont-
pellier, IV, 167.

Pensée (La) voyez *Anciens*.

Pentateuque (Le) éloge de ce Livre ;
I, 177.

Pérégrin, sa fastueuse aventure, II, 186.

Peres de l'Eglise. Pourquoi ceux des
trois premiers siècles ont tâché de faire
honneur à Platon d'avoir eu connois-
sance du Mystere de la Trinité, II,
233.

Ils combattent & ruinent les diffé-
rens prodiges qu'on opposoit aux
Chrétiens, III, 117, 118.

Nouvelles preuves qu'ils tirèrent
du système des Démons & des Gé-
nies autorisé parmi les Païens pour
les combattre, 124, 125.

Argumens qu'ils employèrent contre
les vives disputes qu'ils eurent à
soutenir avec les Païens, 149-151.

Les diverses erreurs dans lesquelles
les premiers Peres sont tombés,
160-168.

Peres Grecs. Reproche qui tombe sur
ceux des quatre premiers siècles de
l'Eglise, II, 442.

Périandre, Tyran de Corinthe, montre
de perfidie, I, 311-332.

Périclès rassure les esprits étonnés à la
vue d'une Eclipsé, II, 8.

Péripatéticiens, voyez *Images*.

Perir.

Perir. La difficulté sur ce mot de l'Apocalypse est résolue, I, 247, 248.

Perrot (Nicolas) ouvrage qui lui a fait honneur, IV, 74.

Persans ou *Perses.* (Les) Leur réponse sur la signification des *Figures* hiéroglyphiques & de la longue Inscription qui paroissent dans les ruines de Persépolis, I, 21.

Leurs Philosophes, 103.

Où ils se retiroient lorsqu'ils vouloient satisfaire aux devoirs de la Religion, 104, 105.

Leur emblème pour le feu, 118.

Voyez *Mages*.

Perse (La) étoit le lieu du monde où l'on révéroit davantage le Feu, I, 117, 119.

Perses, voyez *Persans*.

Pétilius (Q.) Préteur, fait jetter au feu les Mss. trouvés de la Philosophie Pythagoricienne, III, 9, 10.

Pétrarque, Poète, IV, 70.

Petron de Sicile, voyez *Démocrite*.

Peuples du monde, divisés en quatre principaux, I, 34, 35.

Quant à certaines vérités qu'on doit nommer primitives & fondamentales tous les Peuples du monde se prétent mutuellement la main, 46, 47.

Tome IV.

N

Pharisiens (Les) leur conduite, I, 197,
198, 201, 202.

Leurs dogmes, 198.

Métempfycofe qu'ils propofoient
pour les ames des gens vertueux feu-
lement, II, 67, 68.

Phedon, extrait de fa vie, II, 142, 143.

Sectes dont il fut le Fondateur,
143-145.

Jugement fur ce Philofophe, 146.

Phedre, Philofophe, Doctrine qu'il en-
feignoit, II, 391.

Phéniciens (Les) étoient généreux &
communicatifs, I, 91.

Principales découvertes qu'on leur
attribue, 91-93.

Ils furent les premiers navigateurs,
92, 93.

Emblème fous lequel ils repréfen-
toient l'Univers, 93, 94.

Leur fyftême fur la formation de
la Terre, 232, 233.

Pratiques fuperftitieuſes auxquel-
les ce fyftême donna enfuite occaſion,
233.

Ce qu'ils entendoient par le ſym-
bole d'un œuf à demi forti de la bou-
che, 303.

Phénomènes. Ce qu'ils font, I, 175, 176.

Le plus difficile & le plus embar-
raſſant phénomène de la vie humaine,
II, 105.

Il y en a dans la nature qu'on ne peut absolument expliquer par les seules Loix de la Méchanique ou du mouvement, II, 278.

Phérécide surnommé le Théologien, est le premier qui traita en prose les matieres de Philosophie, I, 344, 345. & répandit dans la Grece le dogme de l'Immortalité de l'ame, 351.

Prodiges qu'on mit sur son compte, 345-347.

Sa Doctrine, 347.

Philelphe (François) excellent Grammairien, sa dispute avec *Timothée*, IV, 89, 90.

Philippe de Macédoine, extrait de sa Lettre à Aristote, II, 268.

Sa vaine entreprise, III, 59.

Philocore, sçavant d'Alexandrie, II, 436.

Philolaüs, Philosophe Pythagoricien, II, 95.

Sa principale étude, 96.

Philon, Chef de la quatrième Académie, II, 263, 264.

Pourquoi il a écrit son Histoire & l'a ornée de traits plus brillants que mesurés, I, 226.

Il écrit une Apologie en faveur des Philosophes, II, 295.

Philon, Juif, pourquoi ses ouvrages

doivent être lus avec précaution, II,

440.

Philosophes avant les Grecs, extrême
considération où ils étoient, I, 5, 16.
& font encore dans les Indes, 10, 11.
& à la Chine, 13, 14.

Les deux choses qui contribuoi-
ent principalement à leur donner une ex-
trême considération, 6, 7.

Idée que les Saints Peres ont con-
çue des anciens Philosophes, 7.

Ce dont ils étoient chargés dans
la Perse, 8. parmi les Ethiopiens, 9.

Pourquoi ces Philosophes sont tous
parvenus à une extrême vieillesse, 13.

Comparaison de leurs droits & pré-
rogatives, 15, 16.

Ce qu'il y avoit de particulier dans
leur maniere de vivre & d'étudier, 16.

Ce qui concouroit à diminuer leur
nombre, 21, 22.

Quand & comment le titre de Phi-
losophe s'est établi, 32, 34.

Tous conviennent que notre Globe
a beaucoup souffert depuis son origi-
ne, 55.

Ceux d'Afrique, 65.

Sentimens de plusieurs anciens Phi-
losophes, sur l'état des *Ames*, après la
mort, 106, 107. sur les *Astres*, 110,

III,

Ceux qui florissoient à Babylone ,
I, 127, 128.

Caractere des Philosophes *Paiens* ,
209.

Tous & même les Philosophes
Grecs n'ont eu aucune idée de la créa-
tion & de l'anéantissement , 228.

Les Philosophes barbares n'ont
cherché qu'à pénétrer l'art infini, qui
a dirigé la formation de la Terre ,
228, 229.

Ces Philosophes conviennent
qu'un premier Moteur avoit présidé
à la formation de la Terre; mais ils
ajoutent que les choses ayant reçu le
mouvement qui leur convenoit, se
succédoient les unes aux autres à point
nommé, 229.

Réponse de ceux de l'école de So-
crate aux interrogations qu'on leur
faisoit, II, 160, 161.

Leur opinion sur les Loix, 191.

Si les anciens Philosophes ont eu
quelque communication, quelque
rapport avec les Juifs, 224-228. &
ont lu les Livres de l'Ancien Testa-
ment & en ont tiré les principes de
leur Doctrine, 229-232.

Le Sénat Romain rend un Decret
contr'eux, III, 10.

Ils sont exilés sous Néron, 46,

294	TABLE GENERALE
	sous Vespasien, III, 47, 48. sous
	Domitien, 49-52.
	Réflexions sur les differens exils
	auxquels ils ont été exposés à Rome,
	53, 54.
	Manteau qu'ils portoient, III, 94,
	95.
	Courage d'un, 95.
	Marque de distinction qu'ils se don-
	noient, 96.
	Ceux qui ont vécu sous Adrien,
	Antonin, Marc-Aurele, Commode,
	Severe, 103, 104, sous Gallien, &
	Aurélien, 104.
	Aucun de ces Philosophes n'a don-
	né de nouveau systême, 104-106.
	Ceux qui sont sortis de la dernière
	Ecole de Philosophie d'Athenes, III,
	106.
	Ceux qui ont eu des idées singulier-
	es, 323-344.
	Principaux objets qui fixoient l'at-
	tention des anciens, IV, 14, 15.
	Ce que pensoient les plus raison-
	nables de l'Antiquité; ceux qui distin-
	guoient Dieu de la matiere, 17, 20.
	Ceux qui ont confondu <i>Dieu</i> & la
	<i>Matiere</i> ensemble; leur systême, 24.
	Opinion des anciens qui ont cru
	que tout l' <i>Univers</i> n'est qu'une sub-
	stance & que <i>Dieu</i> & le <i>Monde</i> ne
	sont qu'un seul Etre, 26, 27.

Ceux soupçonnés d'Athéisme, IV,

39, 40.

Les anciens Philosophes avoient
deux sortes de Doctrine, l'une pour
le dedans de leur cabinet, l'autre pour
le vulgaire, 44 - 49.

Ils ne suivoient point dans la pra-
tique ce qu'ils enseignoient dans l'in-
térieur de leurs Ecoles; déguisoient
dans leurs discours la vérité; deux
sortes d'ouvrages qu'ils composoient,
49.

Ce qu'ils peuvent seulement nous
proposer, 98, 99.

Ceux qui donnoient dans des sen-
timens impies, 104 - 112.

Combien les Philosophes opiniâ-
tres & esclaves des sentimens d'au-
trui, sont à plaindre, en égard au
temps perdu à disputer si *Aristote* a
cru ou non l'Immortalité de l'ame,
113, 114.

Aucun Philosophe de l'Antiquité,
ainsi qu'*Aristote* n'a eu de l'ame l'i-
dée que nous en avons, 114.

Quels sont les Philosophes An-
glois, 146.

Erreur de ceux qui ne sont point
Cartésiens, 159.

A qui on donnoit ce nom avant la
Philosophie nouvelle, 180.

Ce qu'ils doivent renfermer dans
leurs études, IV, 183.

Voyez *Hommes* (Les) *Matiere*.
Plantes. *Prêtres* d'*Egypte*. *Sages*.
Substances spirituelles.

Philosophes d'*Alexandrie*, à quoi se bor-
nerent leurs travaux, II, 436.

Reproches qu'on leur fait, 437.

Philosophes *Athées*, quels ils étoient; il
y en a eu beaucoup parmi les *Philo-*
sophes *Grecs*, II, 11, 12.

Philosophes *Grecs*. Ils ont tous emprunté
des *Philosophes* *Barbares*, toutes
leurs connoissances, I, 279, 280. Pre-
miere preuve, 281 - 284. seconde,
281-290. troisième, 291-295. qua-
trième, 296, 297, cinquième preuve,
302-304.

Ils étoient propres à ajouter, non
à inventer, 282.

Comment ils regardoient la *Phi-*
losophie *fabuleuse*, 286-288.

Ce qu'ils entendoient par le *Cahos*,
297. par l'*Enfer* même depuis qu'ils
eurent reçue le *Christianisme*, 302.

Il est faux qu'ils aient tous ensei-
gné la même *Doctrine*, II, 322, 323.

Raisons de les excuser s'ils ont fait
quelques fautes, 379, 380.

Leur *Morale*, 406.

Voyez *Mal* *moral*. *Philosophes*. *Phi-*
losophes *Athées*.

Philosophes modernes, voyez *Platon*.

Philosophes Païens, voyez *Philosophes*.

Philosophes Panthéistes, leurs opinions,
IV, 24-27.

Philosophie, son origine, I, 1, 2.

Sa mere, 2.

Celle des premiers temps étoit
toute différente de celle d'aujourd'hui,
14.

Pourquoi elle étoit enveloppée de
Symboles, d'Allégories, d'énigmes
& de métaphores, 16.

Chemins qu'elle a tenus avant que
de se donner aux Grecs, 37.

On n'en peut bâtir aucun système
sur l'Ecriture Sainte, 172, 173.

Où elle aboutit; à quoi elle sert,
251.

Quand elle commença à prendre un
air réglé & sérieux, II, 3.

Voyez *Systèmes*.

Comment la nouvelle Philosophie
s'introduisit en France, 155, 156.

Parée parmi les Grecs, Age d'or
de la Philosophie, 283.

Cause de sa ruine parmi les Grecs,
384-389.

Il n'y a eu de Philosophie proprement dite que depuis la naissance
de J. C. 399, 400.

Son appanage, son domaine, 445.

Celle qui s'introduisit à la Cour
d'Auguste, III, 38-40. & à la Cour
de ses Successeurs, 41, 42.

Comment elle s'est introduite dans
le Christianisme, 144-147.

Nouvelle Ecole de Philosophie
fondée à Athenes, 195-197.

Chaque Secte de Philosophie avoit
autrefois ses opinions particulieres
qui n'étoient confiées qu'aux princi-
paux de la Secte, IV, 48.

Distinction qu'on faisoit entre par-
ler philosophiquement & parler théo-
logiquement, quand la nouvelle Phi-
losophie s'est introduite, 49, 50.

Quelle en fut l'étude en Angle-
terre, IV, 146.

Celle qui mérite d'approcher du
Thrône & de s'y asseoir; elle a été
& est peu connue en Espagne, 147.

La Philosophie Scholastique en
France, 153.

Ce qui donna occasion à la nou-
velle Philosophie, 173, 174.

Avantages que la nouvelle Philo-
sophie a procurés au dernier siecle &
même à celui-ci, 177, 178.

Choses qui contribuerent à la nais-
sance & à l'accroissement de la nou-
velle Philosophie, 179-183.

Défaut de l'ancienne Philosophie,
182.

Voyez *Romains* (Les) *Scholastiques*.

Philosophie énigmatique étoit très-répan-
due dans l'Antiquité, I, 17, 18.

Philosophie Grecque ou fabuleuse, ses
deux âges, I, 285-296.

Caractères de ceux qui ont inventé
cette Philosophie, 291-292.

Philosophie hébraïque, II, 50.

Philosophie nouvelle, voyez *Images*.

Philosophie Theurgique, son origine,
III, 111-114.

Combien le Christianisme l'accrut,
115-124.

Photius, Patriarche, renouvelle les
études en Orient, III, 203.

Il jette les premières semences du
schisme des Grecs, 204.

Physique, son but, III, 343.

Voyez *Mahométans*.

Pic de la Mirandole (Jean) ses talents;
il est accusé d'avoir loué la cabale
des Juifs, IV, 58.

Il fait son apologie; sa mort, 58,
59.

Voyez *Juifs* Cabbalistes.

Picolomini (Alexandre) Archevêque de
Sienne, IV, 92, 93.

Pierre (St) un passage de ses Epîtres a
redoublé depuis la naissance du Chri-
stianisme, la crainte qu'on a eue de la
fin ou dissolution du Monde, I, 240, 241.

Pierre Lombard, Evêque de Paris, jugement sur ses ouvrages, III, 280,

304, 305.

Ses opinions sont attaquées, 308,

309.

Pierre Martyr, voyez *Vermith*.

Pierres de la plaine de Salisbury ; ce que c'est, I, 28.

Questions entre les Antiquaires & Naturalistes Anglois agitées sur ces pierres, 28, 29.

Pise, voyez *Université*.

Pisistrate, Tyran d'Athenes, trompeur, I, 311, 312, 328, 329.

Pittacus de Mitylene, I, 310.

Son éloge, 323-325.

Sa réponse sur les animaux les plus dangereux, 335.

Plaisirs, voyez *Egyptiens*.

Plantes comment regardées par les premiers Philosophes, II, 289.

Platon, son récit sur une Terre, qui devoit être un séjour délicieux ne lui est point particulier, I, 54, 55.

Raisonnement sur lequel il fonde sa démonstration de l'Immortalité de l'Ame, III, 351, 353.

Effet de son Discours intitulé le *Phedon*, II, 178.

Extrait de sa vie, 193-196.

Défauts qu'on lui a reprochés, 197, 198.

Jugement sur ses Dialogues, II,

199-201.

Son systême du *Monde*, 205, 206.

Ce qu'il pensoit de *Dieu*, 207,

208. des *Anges* ou *Démons*, 209,

210. des *Ames*, 211-222.

S'il a eu quelque connoissance des
Livres saints, 223-232.

Sa Doctrine sur les idées, III,

68, 69, 322, 323.

Son opinion sur l'Ame du monde,
réfutée, II, 97.

Sa Doctrine sur la Divinité étoit
très-variable, 202.

Il ignoroit l'Anatomie, 219.

Il paroît avoir cru, ayant abandon-
né la création des Etres sublunaires
aux *Anges*, qu'aucune cause de quel-
que nature qu'on la suppose, n'a &
ne peut avoir la faculté d'organiser,
si elle ne possède l'idée & la connois-
sance de l'organisation; 222.

Pourquoi dans quelques endroits
de ses Ouvrages il paroissoit admet-
tre effectivement trois Dieux ou trois
existences, trois vies en Dieu, 240.

Lieu où il enseignoit, 244.

Par où il a commencé sa Théo-
logie, 245.

Il a enseigné que les Dieux se sont
réservé la vérité, & ont accordé aux
hommes les vraisemblances, 247.

On croit qu'ils s'approprièrent en Egypte, le dogme que non-seulement le total de la *Matière*, mais encore chacune de ses parties est dans un mouvement continuél, III, 248, 249.

Sa Doctrine assez proche des sentimens de la plupart de nos *Philosophes*, 249.

Ses reproches à *Aristote*, 267.

Sa Doctrine est négligée ; elle se relève, 391.

Ce qui a engagé les premiers *Philosophes Chrétiens* à préférer Platon à *Aristote*, III, 145, 147.

Voyez *Aristote. Erreurs. Λογός. Pythagore. Trinité Platonicienne.*

Platoniciens. Comment ils regardoient les *Ames* particulières, II, 59.

Leur opinion sur les *Loix*, 191.

Seule instruction qu'ils retinrent de leur Maître, 246.

Quand ils cessèrent de prendre le titre d'*Académiciens* ; ceux qu'on appelle les jeunes *Platoniciens*, 391.

Tous les jeunes *Platoniciens* ont été accusés de Magie, III, 126, 127.

Ceux qui ont fleuri à Alexandrie depuis la naissance de J. C. 133 142.

Nouveaux *Platoniciens*, IV, 81, 82.

Ils deviennent ridicules & odieux, 82.

Voyez *Jesus-Christ. Réminiscence.*

Platonisme (Le) étude favorite en Italie ; s'évanouit , IV, 82.

Plin le Naturaliste , IV, 91.

Sa vie , III, 61, 62.

Il tombe dans l'Athéisme , 62.

Sa croyance sur l'Ame après la mort , 62, 63.

Irréprochable dans ses mœurs , 63.

Il s'applique à l'Histoire naturelle , 64-66.

Reproche qu'il fait aux gens de guerre de son temps , 67.

Plistane , Disciple du Philosophe Phe-
don , II, 144.

Plotin , Philosophe Platonicien , extrait
de sa vie , III, 133-137.

Plutarque. Ce qu'il pensoit sur l'autre
Monde , I, 356.

Son opinion sur l'Ame du monde
réfutée , II, 97 , sur l'action des Gé-
nies à l'égard des hommes , 125.

Extrait de sa vie & jugement sur
ses Ouvrages , III, 67-71.

Voyez *Démocrite. Opinions. Timar-
que* de Cheronée.

Pluton. Comment on le dépeignoit , I,
263.

Poësie. Ce qu'elle a été dans son origi-
ne , I, 292.

Elle a été d'usage chez presque
tous les Peuples , 292, 295.

Tous les avantages dont le monde
a joui, lui sont attribués, I, 292, 293.

Son utilité, 293.

En quoi elle consistoit, 293, 294.

& différoit de la prose, 294, 295.

Elle se chantoit, 295.

Elle a mérité le nom de Théolo-
gie, II, 2.

Elle fut cultivée fort tard à Ro-
me, III, 15.

Poësie Hébraïque, quelle elle étoit, I,
294.

Poëtes. D'où ils ont pris occasion de
feindre leur *Enfer*, I, 140.

On croyoit que tout ce qu'ils rap-
portent de l'autre Monde n'existoit
que dans leur imagination, I 355-
357.

Poëtes Latins, voyez *Cahos*.

Poëtes Philosophes, I, 285, 286.

Poirée (Gilbert de la) Evêque de Poi-
tiers, portrait de cet Auteur, III,
303, 304.

Polémon, Philosophe Platonicien, II,
256.

Politesse Françoisse, son époque, IV,
156.

Politien (Ange) étudia Platon, IV, 91.

Polythéisme poétique, ce que c'est, I,
290, 291.

Il n'a été d'abord qu'une équivo-
que, IV, 15, 16.

Pomponace (Pierre) agite la question
de sçavoir si on pouvoit assurer comme
Philosophe ce qu'on nioit comme
Chrétien, IV, 102.

Il aimoit l'étude, 104, 105.

Il enseigne à Padoue; son Traité
de l'Immortalité de l'ame, 105, 106.

Sa conduite réglée, 107.

Porphyre le Philosophe, extrait de sa
Lettre à Anebon, Prêtre Egyptien,
III, 123.

Son génie & caractère, 138, 139.

Sujet de son Poëme si vanté par les
Païens, 139.

Portique (Le) ou *Ecole* Stoïcienne, éclat
dont il jouit, II, 419.

Posidonius d'Apamée, Professeur du Por-
tique, II, 423.

Postel, voyez *Juifs* Cabbalistes.

Potamon d'Alexandrie, méthode d'étu-
dier qu'il introduit, III, 83, 84.

Poudre à canon, son invention, III,
328.

Poulie (La) voyez *Archytas*.

Prétentions d'antiquité, nées à l'ombre
des Monasteres & des Cloîtres, leur
portrait, II, 447.

Prêtres d'Egypte (Les) étoient les seuls
Philosophes; leur vie; pourquoi appel-
lés Prophètes, I, 145.

Ecriture dont ils avoient seuls &

les Princes du Sang , connoissance ,
I , 145 , 146.

Leurs grandes cérémonies de cha-
que année , 151.

Prêtres de Memphis , leur occupation
après leurs fonctions sacrées & les
exercices du Temple , II , 44.

Prêtres Païens , erreur sur le Feu qu'ils
ont introduite ; lieux où cette erreur
regnoit , I , 116. & où l'on en trouve
quelques vestiges , 118.

Princes qui ont occasionné la renaissance
des Lettres , IV , 71.

Principe bon , *Principe* mauvais. Anti-
quité du Dogme de ces deux princi-
pes , I , 257 , 258.

Etendue de ce Dogme , 259-266.

Opinions sur l'origine de ces deux
principes , 261.

Proclus , Philosophe , III , 195.

Professions lucratives , ce que c'est , I ,
15.

Prométhée. Son Histoire paroît une co-
pie de celle d'Adam , I , 215 , 216.

Prophètes , signification de ce nom dans
l'Antiquité , I , 286.

Combien estimés en Egypte , II , 6.

Prosternemens , *Génuflexions* , *Panchemens*
de tête & du corps , de qui nous te-
nons toutes ces marques extérieures
de *Respect* & de *Déférence*. I , 98 , 99.

Protagoras, comment il devint Philosophe, II, 362, 363.

Pseumes (Les) sorte de poésie, I, 294.

Psellus (Michel) Philosophe, III, 207, 208.

Ptolomée, fils de Lagus, Royaume qu'il fonde; son éloge, II, 426, 427.

Ses efforts pour rendre Alexandrie florissante, 430, 431, & ses Successeurs, 433.

Recueil qu'il a composé, 433.

Il estimoit les *Juifs* & les attire dans Alexandrie, 439.

Purgatoire, rapport des Députés de l'Eglise Grecque au Concile de Florence sur le Purgatoire, I, 302.

Pymander, voyez *Asclepius*.

Pyreïa ou *Pyrateia*, enclos connus sous ce nom, I, 117.

Pyrrhon, Philosophe, II, 364, 365.

Sa Doctrine, 365.

Sa maniere de penser, 366.

Son indifférence, 366, 367.

Pyrrhoniens. Ceux qu'on a nommés ainsi, II, 368.

Quel est le véritable Pyrrhonien, 369, 370.

Pyrrhonisme le plus outré; ce qui l'a produit, II, 309.

Argumens sur lesquels s'appuie le Pyrrhonisme, 370-374.

Pythagore & Platon. Pourquoi ils passent
en Egypte, I, 23.

Réponse de Pythagore à un Roi
d'Asie sur ce que c'est qu'un Philo-
sophe, 32, 33, à Abaris Philosophe
Scythe, 42.

Beau trait de ce Philosophe, 347.

Fondateur de la Secte Ionique, II, 21.

Abrégé de sa vie, 42-49.

Il est le premier qui ait réduit la
Musique en Art, 47.

Réponses aux reproches de Magie
intentés contre ce Philosophe, 53.

Sa Morale, 54.

Ses Symboles, 55, 56.

Pourquoi il défendoit de manger
des Feves, 56-60.

Fond de son système, 58-60.

Ce qu'il disoit du concert que font
les *Astres*, 61-63.

S'il est le premier Auteur de la
Métempsychose, 63-66.

Sa Doctrine sur les *Nombres*, 67.

Il a été mis, ainsi que les premiers
Pythagoriciens au nombre des Moines
de la regle du Prophète Elie, 446, 447.

Voyez *Erreurs. Inventions. Tetra-
Elys.*

Pythagoriciens. Traits de la maniere dont
ils appliquoient les propriétés des
Nombres, II, 71-82.

Pourquoi ils conseilloyent toujours

d'éviter les Nombres , où domine le
Neuf, II, 81.

Leurs Ecoles , 86 ; 87.

Leurs opinions particulieres , 88.

Rapport de leurs opinions à ce que
pensent aujourd'hui les Astronomes
les plus éclairés , 89.

Opinion que leur attribue Theo-
doret , 90.

Divisés en deux classes ; opinions
des uns & des autres , 99.

100.

Voyez *Dix. Quatre. Six.*

Q

Quatre. Ce nombre , suivant les *Py-
thagoriciens* , renferme toute la reli-
gion du serment & rappelle l'idée de
Dieu & de son infinie puissance , II,

76, 77.

Quintin (Jean) IV, 170.

R

Raimond Lulle , extrait de sa vie ;
jugement sur ses ouvrages , III, 328-

331.

Ram ou *Rama*. Quel est ce Dieu dans
l'Empire du Mogol , I, 18, 19.

Rames tournantes , III, 326.

Ramus (Pierre) ses Ouvrages sont sup-
primés , III, 291, 292.

Extrait de sa vie, IV, 168-172.

Il soutient que tout ce qu'Aristote avoit avancé dans ses Ouvrages de Philosophie, étoit faux & ridicule-ment imaginé, 169, 170.

Réformation. Celle qui s'est introduite dans l'Eglise, a réveillé les esprits, & par-là même elle leur fit un grand bien, IV, 134.

Regne de mille ans (Le) n'avoit rien que d'allégorique, I, 246, 247.

Religion, la maniere superstitieuse de faire tous les actes de Religion au bruit de la *Musique* & au son des instrumens a passé des *Egyptiens* à toutes les Nations de l'Orient, II, 252.

Religion naturelle, III, 12, 13.

Devoirs qu'elle impose, 13.

Quelle elle est, 13, 14.

Réminiscence tant célébrée par les Platoniciens, II, 61.

Repas philosophiques, quels ils étoient, II, 151, 152.

Ce qui s'y passoit; leur rétablissement, III, 102.

Repos du Seigneur, point important qu'il annonce, II, 79, 80.

République Romaine, ses commencemens, III, 2.

Son unique but, 8, 9.

Le peu de cas qu'il fit des Sciences, 9, 10.

Républiques, ce qu'elles ont de commun, I, 272.

Respect, voyez *Prosternemens*.

Reuchlin (Jean) extrait de sa vie, IV, 60-63, 125, 126.

Ses Satyres, 62,

Ses deux principaux Ouvrages, 63,

Révélation, ce que c'est, I, 251,

Ce qu'elle a de particulier, 210.

Elle n'est point opposée à la Raison; en quoi elles different, II, 398, 399.

Voyez *Bien & Mal*.

Révolutions. Il y a toujours eu quelque signe éclatant ou sur la Terre ou dans le Ciel qui en caractérisoit le commencement ou la fin, I, 238, 239.

Jugement des Peres de l'Eglise sur le systéme de Révolutions, par lesquelles le *Monde* doit passer, 245-250.

Voyez *Hétrusques* (Les)

Riviere qui se forma tout à coup dans la Carie, phénomène qu'on y remarque assez semblable à ce qu'on éprouve vers la *Louisiane*, III, 59.

Rivieres & Fontaines. Progrès de l'opinion sur leur origine, I, 193, 194.

Rohan, belle pensée de ce Duc, I, 34.

Son reproche aux gens de guerre, III, 67.

Romains (Les) culte qu'ils rendoient au Feu, I, 119.

Pourquoi ils dédioient à Pluton le second mois de l'année; cérémonies qu'ils faisoient le second jour de ce mois, II, 73.

Ils rendent la Grece tributaire, 386.

Leur mépris enraciné pour les Grecs, III, 4.

Leur parallele avec les *Grecs*, 13-20.

Quand les *Sciences* & les *Arts* s'introduisirent chez eux, 16.

Ce qui leur fit embrasser l'*Eloquence*, 17.

Ils s'adonnent à la *Philosophie*, 18-20.

Presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont appliqués à la *Philosophie*, 21-24.

Ils proscrivent toutes sortes de superstition & de Divinités étrangères, III.

Ils tombent avec goût & ardeur dans les mêmes excès dont ils s'étoient si long-temps défendus, III, 112.

Leur génie, quand le Christianisme commença à se répandre, 244, 245.

Voyez

Voyez *Grecs* (Les) *Séneque*.

Rome comparée à une Académie de Pythagoriciens, II, 85.

Moment de sa décadence, III, 171.

Voyez *Tremblement* de terre.

Romulus s'attire une extrême considération, III, 2, 3.

Il jette les fondemens de Rome ; rejette le systéme de la Théologie poétique des Grecs, 3.

Rondelet (Guillaume) Médecin, s'adonne à l'Histoire naturelle, IV, 167.

Rossignol (M.) célèbre déchiffreur, IV, 56, 57.

S

Sabaïsme, quel est ce culte, I, 121, 122.

L'ancien & moderne, 122, 123.

Sabéens, voyez *Arabes*.

Sadolet (Jacques) Cardinal, IV, 88.

Saducéens (Les) regardent comme nouveauté ce que dit l'Ecriture Sainte sur le ministère des bons & mauvais Anges, I, 142.

Leurs opinions, 198-201.

Leurs dogmes & mœurs, 199.

Sage (Le) endroits par lesquels il se distingue, I, 317-319.

Sages ou amis de la sagesse ; leur partage, IV 3.

Tome IV.

O

- Parmi les Anciens il n'y avoit
qu'un très-petit nombre de Sages qui
connussent la vérité, IV, 10.
Sages (Les sept) précurseurs de tous les
grands Philosophes; leur morale, I, 308.
Leurs noms; le temps qu'ils ont
vécu, 509, 310.
A quelle occasion ils eurent le ti-
tre de Sage, 312-314.
Principal reproche qu'on osa leur
faire, 314, 315.
Ils sont mis en parallele avec sept
Cuisiniers célèbres, 315.
Ils se sont réunis deux fois, 316.
Leur maniere d'exprimer leur Doc-
trine, 333-337.
Leur caractere, 333.
Leur Doctrine, 333.
Ils manquoient plus de bonne Mo-
rale qu'ils n'en possédoient, II, 3.
Sages & Philosophes. Longtemps avant
les Grecs il y en a eu, I, 3, 4.
Quels ils étoient; en quelle véné-
ration ils étoient alors, 4, 6.
Ceux qu'on qualifioit de Sages
dans l'enfance du monde, 32.
Sages de Théman, I, 123.
Saint Etienne, Cardinal, Légat en Fran-
ce, III, 286.
Saint Marc, & *Saint Martin*, Cardinaux,
viennent à Paris pour réformer l'Uni-
versité de cette Ville, III, 289, 290.

Sainte-Cecile, Cardinal, Légat en France, III, 287.

Saisons de l'année, II, 27.

Salignac (Jean de) Docteur en Théologie, IV, 171.

Salisbury, à quoi fervoit autrefois sa plaine, I, 29, 30.

Salomon, ses Ouvrages, I, 191, 192.

Sanhédrin, le grand & le véritable, I, 190.

Sarafins Arabes s'emparent d'Alexandrie, III, 199.

Sarronides, fonctions de ces Philosophes, I, 71.

Scaliger (Jules-César) fameux Critique, IV, 165, 166.

Sçavans, défauts où ceux d'Italie tombent, IV, 87-89.

Scheelstrate (Emmanuel à) prétend que jusqu'au milieu du sixième siècle, on avoit coutume de cacher aux Païens & aux Catéchumenes certains Dogmes du Christianisme, IV, 47, 48.

Scholastique, ce que c'est en général, III, 270.

Son Histoire, 271-273.

Elle est divisée en trois âges, 276-280.

Théologiens les plus connus de son premier âge, 276, 277. de son second, 277.

Son premier & second âge, 282-284.

Oij

Ce que c'est aujourd'hui, III, 299.

Condamnations qu'elle effuie ,
306-309.Son systême vers le milieu du
XIV. siècle, 320.

Elle déchoit insensiblement, 323.

Scholastiques, défaut de tous, III, 277.Les premiers tomberent dans une
infinité d'erreurs, 279, 280.Méthode des nouveaux; écarts dans
lesquels ils donnent, 280-282.Différence de la méthode des nou-
veaux de celle des premiers, 282-284.Ils prennent la teinture de l'esprit
des Arabes, 283, 284.Ils n'ont point sçu faire un juste
accord de la *Philosophie* & de la *Théo-
logie*, 296, 297.Origine du titre de Scholastique;
à quoi tenus, 298, 299.Les premiers Scholastiques, 300,
301.

Leurs erreurs & subtilités, 301.

Les nouveaux, 310-313.

Voyez *Images*,*Schwartz* ou le *Noir* (Berthold) Alle-
mand, III, 328.*Science*. En quoi consiste la vraie, IV,
5, 6.*Sciences*. Elles ont deux extrémités, I,
206.Voyez *Arts*,

L'amour vif des Sciences ne peut
guere subsister fans un peu de besoin,
fans quelque nécessité, II, 147.

Celles que les *Arabes* n'oserent cul-
tiver ; pourquoi, III, 247-251.

Toutes les Sciences sont aujour-
d'hui bannies des vastes Etats où do-
mine le Turban, 267, 268.

Celles auxquelles les Anglois ont
donné leurs principaux accroisse-
mens, III, 301.

Toutes, ainsi que les *Beaux-Arts*,
sont anéanties à la décadence de l'Em-
pire Romain, IV, 83.

Les trois causes d'où est provenu
cet anéantissement, 84.

Les Sciences exactes ne furent pas à
la mode sous le regne d'Henri II, 162.

Voyez *Mahométans. Occident.*
Orient. Romains. (Les)

Scioppius (Gaspard) Stoïcien, Critique
le plus redoutable, IV, 186.

Scipion l'Africain, se débarrasse de l'ac-
cusation portée contre lui par le peu-
ple, II, 325.

Scot, voyez *Dunz*.

Sculpture, voyez *Mahométans*.

Scythes & Ethiopiens, nous n'avons au-
cune richesse Littéraire de ces peu-
ples ; pourquoi ils ont à peine effleuré
la Philosophie, I, 35, 36.

Scythes. D'où ils tiroient autrefois leur
réputation, I, 38, 39.

Quand ils entreprenoient la guerre;
leur Divinité dans les combats, 39.

Vestiges d'une de leurs coutumes, 39, 40.

Pourquoi on les a cru invulnérables, 40.

Temps qu'ils furent persévéramment vertueux, 40.

Comment ils le devinrent moins, 40 41. & quand, 41.

Quels étoient les *Scythes Hyperboréens*, 44, 45.

On n'a aucune connoissance de leur
Philosophie, ni de celle des *Gètes* &
des *Thraces*, 46.

Conjectures sur ces peuples que
des Sçavans de nos jours ont imaginées,
47, 48. & auxquels on a donné
un air philosophique, 48, 49.

D'où ils ont pris occasion de vanter
leur antiquité, 55.

Comment ils prouvoient à Alexandre
qu'il n'étoit pas Dieu, 258.

Leur caractère, 339, 341.

Sectaires auxquels on peut donner le
nom de Cyniques, II, 192.

Secte Ionique, II, 20, 21, IV, 28.

Olympique, II, 158. des Cyniques;

- Son origine, II, 181, 182. Eleatique,
 300, 301, IV, 28. Epicurienne adop-
 te les changemens que Démocrite a
 faits au systême de Leucippe, IV, 328.
 des Stoïciens; son origine, II, 401.
Sectes accusées d'Athéisme, IV, 35, 36.
Seigneur de la vie, IV, 22.
Sel d'Inde, ce qu'on appelloit ainsi, III,
 263.
Semaines. De qui vient l'usage de
 compter par semaines, I, 107.
Seneque. Son incertitude sur l'Immorta-
 lité de l'ame, I, 353.
 Ce qu'il pensoit sur l'existence de
 l'ame, 362.
 Son cri continuel pour se moquer
 des *Romains*, II, 24.
 Son dire sur les Philosophes qui
 ont donné dans de grandes subtilités,
 II, 157. sur les superstitions païen-
 nes, 199.
 Il apostrophe Arcefilas, II, 257.
 Son style, III, 54, 55.
 Extrait de ses sept Livres des Que-
 stions naturelles, 55-59.
 Il a connu plusieurs grands princi-
 pes de la Méchanique des liqueurs,
 60.
 Ce qu'il dit du *Flux* & reflux, 60, 61.
 Son aveu sur l'abstinence de la
 chair, 119, 120.
 O iv

Ce qu'est la *Nature*, selon ce Philosophe, IV, 29.

Sensations. Elles different extrêmement de leur cause, II, 168.

Voyez *Aristippe*.

Sept, nombre des plus renommés, II, 79.

Septante (Les) ce qui a produit cette version, II, 431.

Septime-Severe, Empereur, ce qui le fit aimer les Philosophes, III, 98.

Seres (Les) peuples compris sous ce nom; pourquoi accusés d'Athéisme, I, 82.

Pourquoi les *Seres* sont mieux connus depuis un siecle & demi, 83.

Il n'y a point d'Arts ni de Sciences qu'ils n'aient, ainsi que les *Chinois*, cultivées & ne cultivent encore, 86, 87.

Ils ont les mêmes mœurs, coutumes, usages & même maniere de penser qu'ils avoient autrefois, 87.

Etoffes qu'ils faisoient anciennement, 88, 89.

Travail ingénieux qu'ils ont d'abord connu, 89.

Serpens. Cause des avantages mystérieux que les Anciens leur attribuoient, I, 94.

Severe, Empereur, prive *Athenes* du

nouveau lustre qu'elle avoit reçu de
 Marc-Antonin, II, 394.
Sextus l'Empirique, Philosophe, III,
 108.

Voyez *Hypotyposes*.

Sibylles, signification de ce nom; ce qu'il
 désignoit ou non, I, 221.

Siecles. Comparaison des XVI & XVII
 siècles quant aux Sciences, IV, 177,
 178.

Silence. Raisons pour lesquelles Pytha-
 gore l'avoit prescrit à ses Disciples,
 II, 85.

Simon le Magicien, renouvelle le systê-
 me de Platon, sur les Anges, II, 212.

Simonide, Poëte, sa réponse à la que-
 stion, Qu'est-ce que Dieu, II, 10.

Simplicius de Cilicie, Philosophe, III,
 196.

Six, usage de ce nombre chez les an-
 ciens *Géometres*, chez les *Pythagori-
 ciens*; ce nombre caractérisoit la Ju-
 stice, II, 78.

Socinianisme (Le) & le *Latitudinarian*
 des Anglois, IV, 25.

Socrate, son systême sur les Dieux, I,
 348. sur l'Immortalité de l'ame, 362.

Il rabbaïsse le faste du jeune *Alci-
 biade*, II, 24.

Il fait la gloire & l'éloge d'Arché-
 laüs son maître, 39.

- Extrait de sa vie, II, 109-114.
 Justifié sur tous les reproches qu'on
 lui a faits, 115-121.
 Ce que c'étoit que son Génie, 122-
 124.
 Il préféroit la *Morale*, dont il est
 le premier Auteur, 129-132.
 Il ne faisoit point de cas de la Phy-
 sique, 131. 132.
 Accusations intentées contre lui,
 133-135.
 Son opinion sur la Divinité, 134,
 135. sur l'Immortalité de l'ame,
 138.
 Inexcusable de n'avoir point voulu
 se sauver de la prison, l'ayant pu,
 136, 137.
 Il a eu un très-grand nombre de
 Disciples; leur *Morale*, 140-141.
 Ses reproches au Philosophe An-
 tisthène 182, 183.
 Ses dernières paroles, 265.
 Sa mort, 136-138.
 Il doit être regardé comme le pre-
 mier Martyr de l'Unité de Dieu dans
 la Loi de nature, 269.
Soie. Double espece de soie que les An-
 ciens avoient, I, 89.
Soleil (Le) & la *Lune*. Noms sous les-
 quels les Anciens adoroient ces
 Astres, I, 112, 113

Pourquoi appellés Myrionymes , I ,

114, 115.

Voyez *Chrétiens*.

Solon, Préteur d'Athenes, I , 310.

Extrait de sa vie , 327-329 , II ,

194.

Sophistes, leur caractère, leur secte, II ,

127-129.

Sophocle porte une Loi contre les Phi-

losophes , II , 294, qui est abolie ; il

est amendé, 295.

Sotion, Sçavant d'Alexandrie, II , 436.

Speusippe, neveu & successeur de Platon ,

II , 145, 267.

Pourquoi il a fait peindre dans l'A-

cadémie les Graces avec leurs attri-

buts , 145.

Il fut le premier Professeur de l'A-

démie, 255.

Spina (Alexandre) invente les Lunet-

tes d'approche, III, 327.

Spinoza (Benoît) son système sur la

Création du monde, I, 178-180; qu'il

n'y a qu'une seule substance dans l'U-

nivers , 253.

Nom qu'il donne aux *Ames* parti-

culieres, II , 59.

Extrait de sa vie, IV , 32.

Spiritualité (La) ainsi que l'*Immorta-*

lité de l'Ame, tient absolument à la

Religion & en dépend, IV , 115.

O vj

Stevin's (Simon) célèbre Mathématicien, III, 326.

Stilpon Philosophe, réforme l'Ecole de Mégare, II, 159.

Ses talens, 160.

Il s'étoit fait un double systême, 161.

Sa réponse aux Prêtres de Cérès & de Cybele, 161, 162.

Stoïciens (Les) ce qu'ils pensoient de l'ame, I, 363, 364-

Leur maniere de philosopher, II, 156.

Echantillon de leur Morale, 404-407.

Ils n'avoient aucune crainte, ni aucune espérance; raisons sur lesquelles ils se fondoient, 408-410.

Points principaux auxquels on peut rappeler leur Physiologie, 413.

Leurs opinions sur la Divinité, IV, 28, 29.

Leur ancienne Doctrine se renouvelle, 183-186.

Stoïcisme (Le) s'introduit à Rome, III, 41.

Straton, Philosophe, l'un des Professeurs du Lycée, admet la *Nature* pour toute Divinité, II, 296, 297.

Dogme plus absurde que le Matérialisme auquel il passa, 297, 298.

Straton, Philosophe Panthéiste, IV, 27.

Stratoniciens, Philosophes, principe qu'on peut leur opposer pour les confondre, II, 297.

Substance unique, idée qu'on en avoit, I, 251, 252.

Ses trois parties sont examinées, 253, 254.

Voyez *Univers*, (L')

Substances intelligentes. Ce qu'elles forment chez les *Egyptiens*; distribuées en trois classes, II, 59, 60.

Leur action, 60.

Substances spirituelles, les Philosophes Barbares n'en ont point reconnu, I, 255-257.

Succre. Invention de le faire; à qui nous la devons, III, 262, 263.

Sulpitie, Dame Romaine, trait de sa Satyre contre l'Edit de Domitien, III, 51, 52.

Sultans, éducation de leurs fils, III, 268, 269.

Superstition dont nous avons encore des exemples en plusieurs endroits du *Mogol*, I, 18-21.

Il n'est pas facile de se défendre de la superstition, IV, 42, 43.

Ses effets, 43, 44.

Superstitions Egyptiennes se répandent dans Rome, III, 112.

Sylla, vainqueur de la Grece, transporte les Manuscrits d'Aristote à Rome,

II, 293, 294, 387, 388.

Syllogisme. L'art du Syllogisme ne mérite point de si grands éloges, II, 274.

Symmaque, sa mort, III, 187.

Sympathies, voyez *Aimar* (Jacques)

Synesius, Evêque de Ptolémaïde, son erreur bizarre sur l'ame de ceux qui se noient, II, 339.

Synesius, Philosophe, soutenoit que le déguisement convient mieux au vulgaire, que la Vérité nuement exposée, IV, 45.

Syrianus d'Alexandrie établit une Ecole de Philosophie à Athenes, III, 195.

Système que la société des Lettres à la Chine a embrassé, II, 297.

Dogme encore plus absurde que le Matérialisme, 297, 298.

Systèmes. Comment ils se forment, II, 24.

Défaut de la plupart, 3, 16.

Quel doit être tout Système de Philosophie, 40-42.

Autre chose est l'ordonnance & la composition d'un Système; autre chose sont les matériaux dont il est composé, & les ornemens dont il est embelli, 220.

Celui des *Démons* & des *Génies* ac-

crédita beaucoup le Paganisme; en
quoi il consistoit, III, 121-123.

T

Table (La) voyez *Amour*.

Tartare (Le) signification de ce terme,
I, 301.

Taurellus (Nicolas) est accusé d'A-
théisme, IV, 112.

Telescopes, voyez *Microscopes*.

Telesio (Bernardin) Archevêque de Co-
fenza, IV, 93, 94.

Ternaire de Platon, ce que renfermoit
ce système, II, 238, 239.

Terre (La) nommée Isis, comment re-
présentée, I, 150, 151.

Sentimens des Anciens sur sa for-
mation, 227-233.

Auteurs qui ont avancé sans preu-
ve que le I chapitre de la Genese ne
contenoit que l'Histoire de sa forma-
tion, & non du reste de l'Univers qui
subsistoit déjà, 230, 231.

Ce que c'est que la Terre; on n'y
trouve que des monumens de la co-
lere ou de la vengeance céleste, 268-
270.

Voyez *Egyptiens*.

Tetragrammaton & *Tetractys*, ce que
c'est, II, 50-52.

<i>Thalès</i> de Milet,	I, 309.
Il consacre à Apollon le Trépié	
d'or, 313, & un vase,	314.
Son éloge,	321-323.
Sa réponse à différentes questions,	335.
Extrait de sa vie,	II, 5-8.
Partie des Mathématiques qu'il	
cultiva davantage,	6, 7.
Il étoit Athée,	9, 10.
Ce qu'il pensoit des <i>Démons</i> & des	
<i>Génies</i> ,	12, 13.
Il croyoit que l' <i>Eau</i> étoit le prin-	
cipe de toutes choses,	13-19.
Pensée importante à laquelle con-	
duit la maniere d'envisager son grand	
principe,	17.
Fondateur de la Secte Ionique; sa	
mort,	21.
Son avis à Pythagore,	44.
<i>Thémiste</i> , Philosophe, ses sentimens &	
Discours,	III, 177-179.
<i>Thémiste</i> , Orateur célèbre & paraphraste	
d'Aristote,	IV, 90.
<i>Théocratie</i> . Réflexions sur la Théocra-	
tie,	I, 189-191.
<i>Théodora</i> , Impératrice,	III, 202.
<i>Théodore</i> , grand Géometre,	II, 196.
<i>Theodore</i> Lascaris, Empereur de Conf-	
stantinople,	III, 211.
<i>Théodore</i> t. Sa réflexion sur le culte que	

- les Païens rendoient aux *Astres*, I,
113, 114.
- Théodoric*, Roi des Ostrogoths, III, 186.
puis d'Italie; sa mort, 187.
- Théodose* le jeune, son mariage, III, 193.
194.
- Théogonie*, ce que c'est, I, 293.
- Théologal*, ses fonctions, III, 298.
- Théologie* des Anciens, ce qu'elle ren-
fermoit, I, 106.
D'où & pourquoi elle s'est for-
mée, 287.
Celle des premiers siècles de l'E-
glise, III, 273-275.
Partis qui se formerent alors dans
les Ecoles de Théologie, 278, 279.
Jugement de tous les Ouvrages de
Théologie du XVI siècle, 279.
Voyez *Grecs (Les) Scholastiques*.
- Théologie* Arithmétique, Astronomi-
que, Physique, II, 72.
- Théologiens* du XV siècle, qui ont écrit
sur le Maître des Sentences, III, 321,
322.
- Théophraste*, Successeur d'Aristote, se
distingue à Athenes, II, 294.
- Théophraste* Paracelse, Philosophie de
ce fameux visionnaire, III, 340-344.
- Theos*, Poëte, une de ses plus ingénieu-
ses folies, II, 14.
- These* soutenue à Beziers en 1682. Par-

tie des extravagances qu'elle renferme , II , 446 , 447.

Thomas (St) méthode d'étude qu'il s'approprie , III , 282 , 283.

Il travaille, ainsi qu' *Albert* le Grand, sur *Aristote* & le commente , quoique la Doctrine de ce Philosophe soit proscrite ; il est justifié à cet égard , 287 , 288.

Pourquoi il préfère la traduction d'*Aristote* faite sur l'Arabe , 288.

Jugement sur ses Ouvrages , 315 , 316.

Thraces, voyez *Scythes*.

Thraseas Poetus, Philosophe, sa mort , III , 45 , 46.

Thrasibule, Tyran de Milet, sa maxime , I , 311.

Tibere fraie le chemin de la tyrannie , III , 41.

Il s'attache à l'Astrologie , 41 , 42.

Timarque de Chéronée, extrait de son Histoire , II , 125 , 126.

Timée de Locres a écrit sur l'Ame du monde, réfuté , II , 97.

Timothée, Général des Athéniens. Sa réponse à un de ses amis sur les Repas philosophiques , II , 152.

Voyez *Philelphe* (Jacques)

Tiridate, Roi d'Arménie , III , 42.

Titus, Empereur , III , 48 , 49.

Tonnerres, voyez *Divination*.

Tour de Babel, pourquoi élevée, I, 213.

Tout (Le) l'Univers, le composé de
Dieu & de la Matière, est infini, IV,
22, 23.

Tradition commune, I, 224.

*Traditions mystiques d'Orphée & d'Hé-
siode*, voyez *Fables Assyriennes*.

Traductions Arabes, la plupart très in-
fideles, III, 241, 242.

Tremblement de terre. Aventure à la-
quelle un furieux tremblement arrivé
à Rome donna occasion, I, 344.

Trépié d'or, son Histoire, I, 312, 313.

Trinité. Ce mystere n'a point été connu
de tous les Juifs, II, 234.

Ceux parmi eux qui connoissoient
ce mystere un peu plus distinctement,
234-236.

Passage proposé par un Juif com-
me une preuve de ce mystere, qu'il
écrivait en rond, & au milieu du-
quel il plaçoit un triangle, 239.

Trinité Platonicienne. Ce qu'on en doit
penser, II, 232-239.

Tritheme (L'Abbé) sa Polygraphie, IV,
56, 57.

Sa *Stéganographie*, 57.

Trois. Cas infini que les Anciens ont fait
de ce nombre, II, 75-76.

Tycho-Brahé, son idée particuliere, III,
339.

Typhon, ce qu'il étoit dans son origine,
I, 226, 227.

Signification de cette Fable, 227.

U

U *Cellus*, voyez *Ocellus*.

Unité (L') doit moins passer pour un nombre que pour le principe général des Nombres, II, 72, 73.

Univers. Il étoit défendu parmi les Hébreux de raisonner sur sa formation, I, 231.

Idée générale des Habitans de l'*Univers* 272-274.

Philosophes qui n'y admettoient qu'une *Substance*, II, 307.

L'*Univers* suivant les *Stoïciens*, est un grand corps qui meurt pour revivre, qui renaît de ses propres cendres ; opinion que les *Epicuriens* avoient adoptée, 418, 419.

Voyez *Législateurs*. *Philosophes*.
Tout (Le)

Université de Paris, fait de nouveaux *Reglemens*, par rapport à la faculté des Arts, III, 292.

Célebre, est tombée dans l'avilissement, ainsi que la Faculté de *Théologie*, 298, 299. *

Celles de *Padoue* & de *Pise*, re-

DES MATIERES.	333
nouvellent les Sciences, IV, 87, 88.	
Eclat de celle de <i>Paris</i> ,	149.
Celle de <i>Conimbre</i> ,	151.
Usages qui méritent d'être observés, I,	
	299, 300.

V

<i>V</i> <i>Alens</i> , Empereur, pourquoi il persécute les Philosophes, III, 95, 96,	176.
<i>Valentin</i> , son erreur, III, 163, 164.	
<i>Valérien</i> rétablit <i>Athenes</i> , II, 395.	
<i>Valla</i> ou <i>Valle</i> (<i>Laurent</i>) ouvrage qui lui a fait honneur, IV, 74-76,	
Il rappelle la Philosophie d' <i>Epicure</i> ,	116, 117.
Sa querelle avec l'Archevêque de <i>Naples</i> ,	117, 118.
<i>Varron</i> (<i>M. Terent.</i>) donna aux Romains l'exemple de l'étude de la Philosophie,	III, 18.
Il soutenoit qu'il y a dans chaque Religion des vérités qu'il faut taire, & des traditions peu sûres qu'il faut tolérer,	IV, 45, 46.
<i>Varron</i> & <i>Pline</i> . Leur opinion sur le Ciel,	I, 25, 26.
<i>Vates</i> ou <i>Eubages</i> , occupations de ces Philosophes,	I, 71.
<i>Vedata</i> ou <i>Vendata</i> , ce que c'est, I, 102.	
<i>Venus</i> , pourquoi dite née de la Mer, II,	15.

Verbe (Le) Dogme de sa préexistence,
III, 157.

Vérité (La) cause de l'attention des
Anciens à la cacher; cette attention
étoit poussée à l'extrême, I, 288.

S'il y a quelque voie sûre pour la
découvrir & quelque marque qui assu-
re sa découverte, II, 375-377.

Vermilli (Pierre) ou *Pierre Martyr*,
IV, 131, 132.

Il change de Religion; ses talens,
132.

Vespasien, Empereur, éloigne les Philo-
sophes de Rome, III, 47, 48.

Vicomercat (François) IV, 170.

Ville-Hardouin (Geoffroi) Duc d'A-
thenes, III, 197.

Villeneuve (Arnaud de) ses écarts; il
est accusé de magie, III, 221, 222.

Ses ouvrages, 223, 224.

Virgile. Comparaison qu'il a employée
en représentant Vénus qui défile les
yeux d'Enée, II, 247.

Vis (La) voyez *Archytas*.

Vitellius, Empereur, III, 47.

Vivès (Louis) son ouvrage de la déca-
dence des Arts & des Sciences, IV,
149.

Le plus beau trait de sa vie, 149,
150.

Son Commentaire sur le Livre de

St Augustin de la Cité de Dieu, IV,

150.

Vivre, ce que c'est, IV, 20, 21.

Volupté. Comment les Anciens la peignoient, II, 170, 171.

Vorstius (Conrad) accusé d'Athéisme, IV, 40, 41.

Vossius (Isaac) sa crédulité imbécille, III, 339.

Voyages. Pourquoi ils deviennent le plus souvent inutiles, II, 109, 110.

Vuide, voyez *Leucippe*.

Vulcain. La découverte du feu lui est attribuée, I, 121.

W

W *Eigel* (Valentin) son opinion sur le Tetractys de Pythagore, II, 52.

X

X *Ao-Hao* IV, Empereur de la Chine, son estime pour les Philosophes, I, 13, 14.

Xavier (St François) Réponse d'un grand nombre d'Indiens, lorsqu'ils l'entendirent prêcher que Dieu avoit créé le Ciel & la Terre, II, 306.

Xénocrate, Philosophe Platonicien, II, 255, 256.

Xénophane, Philosophe, composa plusieurs Poëmes, II, 301, 302.

L'objet de ses satires & railleries fut toujours la maniere indécente dont *Homere* & *Hésiode* avoient parlé de la Divinité, II, 302, 303.

Il soutenoit qu'il y a dans la vie plus de *Maux* que de *Biens*, 304, 305. que tout est immobile avec *Parmenide* & *Melissus*, 306, 307.

Sa réponse aux objections de ses adversaires, 307, 308.

Xiphilin (Jean) Patriarche de Constantinople, III, 208.

Z

Z *Abarella* (Jacques) soutient que les *Ames* sont mortelles; son opinion sur le mouvement, IV, 108-110.

Zanchius (Jerôme) embrasse les Dogmes des Protestans, IV, 132, 133.

Son Ouvrage, 133.

Zenon de Chypre, Doctrine qu'il enseignoit, II, 391.

Chef & Fondateur de l'Ecole Stoïcienne; abrégé de sa vie, 401-403.

Extrait de sa Morale, 403.

Ce qu'il pensoit de la liberté, 408, 409.

Zénon d'Elée, Philosophe, invente le *Dialogue*; ses talens, II, 314, 315.

Il soutenoit avec opiniâtreté qu'il n'y

n'y a point de *Mouvement*, 315, 316,
319.

Principe sur lequel quelques Phi-
losophes après sa mort ont repris son
anéantissement universel, 316-318.

Zénon de Tarses, Professeur du Porti-
que, II, 422.

Zoroastre, signification de ce nom, I,
220.

Diversité de sentimens sur le temps
de sa naissance; peuples chez lesquels
il a été en vénération, 223, 224-260.

Son systême sur le Dogme des deux
principes, 260, 261.

Voyez *Mercur* Trismégiste.

Zwingle, chef d'Hérétiques, IV, 120.

Il suit l'erreur des Pélagiens, 121.

Fin de la Table des Matieres.